

QH 45
B640
V.14

Loc.
Cage

1782



WVU - Medical Center Library
Locked Cage QH 45 B64o c.1 v.14 WVMJ
Oeuvres d'histoire naturelle et de / Bonnet, Char



3 0802 000023935 5

RECEIVED

MAY 31 1955

WEST VIRGINIA UNIVERSITY
MEDICAL SCHOOL LIBRARY

OLD BOOKS

QH45

B64o

V.14

1782

DO NOT CIRCULATE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Lyrasis Members and Sloan Foundation

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE CHARLES BONNET.



TOME QUATORZIEME.





Œ U V R E S
D' H I S T O I R E
N A T U R E L L E
E T D E

P H I L O S O P H I E
D E C H A R L E S B O N N E T ,

*De l'Académie Impériale Léopoldine, & de celle de
St. Pétersbourg; des Académies Royales des
Sciences de Londres, de Montpellier, de Lyon,
de Gottingue, de Stockholm, de Copenhague, ho-
noraire de celle des Beaux Arts de la même ville;
des Acad. de l'Institut de Bologne, de Padoue,
de Harlem, de Munich, de Siemie, de Cassel,
des Curieux de la Nature de Berlin; Correspon-
dant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.*

T O M E Q U A T O R Z I E M E.



ESSAI ANALYTIQUE SUR LES FACULÉS DE L'ÂME.



A N E U C H A T E L ,

Chez SAMUEL FAUCHE, Libraire du ROI.

M. DCC. LXXXII.

GRAND JURY

OF THE DISTRICT OF COLUMBIA

IN SENATE CHAMBERS

January 11, 1900

PRESENT: JOHN W. WALKER, Foreman

WALTER W. WALKER, Clerk



ESSAI

ANALYTIQUE

SUR

LES FACULTÉS

DE L'ÂME.



CHAPITRE XIX.

Nouvelles considérations sur les Facultés de l'Âme;

Et en particulier sur l'Activité.

A quels égards l'Âme est active.

De la Liberté d'indifférence.

De la question si l'Âme exécute elle-même ses volontés;

Des déterminations de la Sensibilité Et de la

Volonté; de leurs causes Et de leurs effets.

462. **A**PRÈS avoir exposé mon sentiment sur le rappel des idées, je dois satisfaire à une

Tome XIV.

A

question importante qui en découle naturellement.

A quoi se réduit donc l'exercice de l'Activité de notre Ame? Dans quel sens peut-on dire que notre Ame est *active*?

463. J'EN ai déjà averti: (128.) je ne parle point de cette Activité par laquelle quelques Philosophes conçoivent que l'Ame forme ses sensations. Je ne parle que de cette Activité que nous supposons que l'Ame exerce hors d'elle ou sur ses Organes. (25.)

464. IL est incontestable que nous avons une Volonté, & que nous exerçons cette Volonté. (161.)

‡

QU'EST-CE qu'avoir une *Volonté*, & qu'exercer sa Volonté?

465. *Avoir* une *Volonté*, c'est préférer un **O**bjct à un autre **O**bjct, une situation à une autre situation, &c. Je renvoie là dessus au Chapitre XII.

466. L'**O**BJCT agit sur nos Sens, & par nos Sens sur notre Ame. Il modifie sa Sensibilité,

& cette modification reçoit le nom de *sensation*.

467. LA Sensibilité peut donc être modifiée d'autant de manières différentes qu'il y a de différens ordres de fibres dans chaque Sens. [85 , 199.]

468. UNE sensation n'étant donc que l'Âme elle-même modifiée , la modification est inséparable de la conscience de cette modification. (200.)

469. VOILA , en général , ce qui appartient à la Sensibilité. Mais , ce qui ne lui appartient point , c'est la préférence que l'Âme donne à un Objet sur un autre Objet. Je crois l'avoir prouvé dans le paragraphe 135 : je ne dois pas craindre de le répéter ici.

470. PRÉFÉRER un Objet n'est pas simplement sentir , appercevoir cet Objet ; c'est se déterminer , c'est agir en conséquence de cette perception.

UN Être qui ne seroit doué que de la seule Sensibilité auroit toutes nos sensations : il les distingueroit , comme nous , les unes des autres : il auroit de l'Imagination , de la Mémoire , de la Réminiscence. Mais , il seroit parfaitement

indifférent pour quelque degré de sensation que ce fût : car avoir du plaisir ou de la douleur n'emporte point en soi la capacité de rechercher l'un & de fuir l'autre. Rechercher & fuir ne font pas des sentimens ; ce font des actions. L'amour & la haine ne font pas de simples perceptions. [412, 413.] Voir un Objet n'est pas le desirer : [170 & suiv.] donner son attention à un Objet n'est pas simplement en recevoir l'impression. [135, 136 & suiv.] L'impression qu'un Objet fait sur nos Sens est le résultat de son Activité combinée avec celle des fibres sur lesquelles il agit. [201.] Entre plusieurs Objets qui diffèrent en Activité, celui dont l'Activité est la plus grande n'entraîne pas nécessairement notre Attention : nous pouvons la donner à celui dont l'Activité est la plus foible. Or, l'Attention peut rendre vive une perception foible : (139, 140.) l'Attention n'est donc pas une modification de la Sensibilité, puisque la Sensibilité est exactement subordonnée au jeu des fibres, le jeu des fibres à l'impression des Objets. [117] La loi de la Sensibilité est donc celle de l'intensité des impressions. (33, 166.) Plus l'impression d'un Objet est forte, plus la sensation qu'il excite est vive. L'Attention choque cette loi ; d'un

côté elle augmente l'intensité des mouvemens imprimés à certaines fibres par un Objet ; (138, 139, 140.) de l'autre, elle diminue celle des mouvemens imprimés à d'autres fibres par d'autres Objets. (138, 142, 143, 145.)

471. IL est donc en nous une autre Faculté différente de la Sensibilité ; mais qui est subordonnée à la Sensibilité, & que celle-ci déploie : cette Faculté est la *Volonté*.

472. L'ESSENCE de la *Volonté* consiste donc dans le *Pouvoir* d'agir, de se déterminer, de choisir : toutes ces expressions sont synonymes.

473. TANT que ce *Pouvoir* n'est point réduit en acte, il n'est qu'un simple *Pouvoir*. La *Volonté* en général est la *Capacité* de vouloir, & non une *Volonté* particulière.

474. L'EXERCICE de la *Volonté* est cette *Volonté particulière*. J'exerce ma *Volonté* toutes les fois que j'ai une *Volonté*. J'ai une *Volonté* toutes les fois que je me détermine, que je préfère un *Objet* à un autre *Objet*.

475. L'ACTE qui suit cette détermination de ma *Volonté*, qui en est l'effet, la conséquence,

est un acte *libre* : il est l'*exécution* de ma volonté particulière.

476. IL y a donc deux choses à considérer dans la Volonté : l'*exercice* de la Volonté & son *exécution*. Ces deux choses ne doivent point être confondues & elles l'ont été.

477. UN exemple éclaircira ma pensée.

UN Homme veut mouvoir son bras , & ce bras ne peut se mouvoir.

CET Homme *exerce* sa Volonté , car il a la volonté *particulière* de mouvoir son bras ; mais cette volonté ne *s'exécute* pas ; le bras n'est point mu.

478. EN quoi consiste donc l'*exercice* de la Volonté dans le cas que je suppose ? Ceci mérite une grande attention.

L'OBJET de la volonté particulière de cet Homme est d'imprimer un mouvement à son bras.

SI cet Homme n'eût jamais senti son bras se

mouvoir , il est clair qu'il ne pourroit avoir la volonté de le mouvoir. La volonté ne précède pas le sentiment. On ne peut vouloir qu'en conséquence de ce que l'on sent ou de ce que l'on a senti. (147.)

479. CET Homme a donc présente à l'Esprit l'idée de mouvoir son bras. Il compare cet état de mouvement dont il a l'idée , à l'état d'inaction qu'il éprouve. Il préfère l'un à l'autre ; il se détermine à mouvoir plutôt qu'à ne pas mouvoir.

480. QU'EST-CE que cette détermination de la Volonté ? C'est l'application de la Volonté à l'idée de mouvoir le bras.

MAIS cette idée tient à des fibres ébranlées : c'est par l'ébranlement de ces fibres que l'idée de mouvoir le bras est actuellement présente à l'Esprit. [17.]

QUAND donc je dis que la Volonté s'applique à l'idée de mouvoir le bras , je veux dire , qu'elle s'applique aux fibres appropriées à cette idée. (85.)

481. MAIS , la Volonté n'est pas la Sensibili-

té ; une volonté n'est pas une sensation. (470.)
 La Volonté est active ; elle est une Force qui s'applique à telle ou telle sensation , à telle ou telle idée.

482. LA Volonté ne peut donc s'appliquer à l'idée de mouvoir le bras , qu'elle n'augmente le mouvement des fibres appropriées à cette idée. [138 , 139.]

ELLE ne peut augmenter le mouvement de ces fibres , qu'elle ne rende l'idée plus vive. [141.]

L'AUGMENTATION de mouvement que la Volonté produit dans ces fibres constitue le desir [170 & suiv.] de mouvoir le bras.

483. SI rien ne s'opposoit au mouvement du bras , s'il étoit dans son état naturel , l'effet de ce desir seroit le mouvement de ce bras. Ce mouvement seroit l'exécution de la Volonté particulière de mouvoir ce bras. [475.]

484. AINSI , dans le cas que j'analyse , la Volonté est parfaite & la Liberté ne l'est pas.

ON est surpris que je ne dise pas qu'il n'y a

point du tout de Liberté. Je dois donc développer davantage ma pensée & lever toute équivoque.

485. L'ACTE par lequel la Volonté s'applique à l'idée de mouvoir le bras, l'augmentation de mouvement qu'elle produit dans les fibres appropriées à cette idée [482.] est un acte *libre* ; car j'entends par la *Liberté* cette Activité que l'Âme déploie à son gré sur ses Organes. [150.]

IL n'importe que l'exercice de cette Activité soit borné à ne mouvoir que quelques fibres des Sens ou qu'il s'étende à mouvoir les membres. Ce qui est ici essentiel, c'est qu'il y ait une action & que cette action soit volontaire.

LA Volonté est toujours libre, c'est-à-dire, que lorsqu'elle s'exerce c'est par sa propre Force, sans contrainte, de plein gré. Les Méta-physiciens ont rendu cela par le terme de *Spontanéité*.

486. MAIS, pour ne pas confondre des choses qui doivent être distinguées, je restreindrai le mot de *Liberté* à signifier cette Faculté par laquelle nous supposons que l'Âme exécute ses volontés. [149.]

SUIVANT cette définition, l'Homme dont je parle n'a point la *Liberté* de mouvoir son bras : car, quoique l'Activité de son Ame se déploie au gré de la Volonté sur les fibres appropriées à l'idée de mouvoir le bras, [480, 481, 482.] l'objet direct de la Volonté n'est point alors de rendre cette idée plus vive; ce qui supposeroit que l'Ame ne veut simplement que lui donner son attention : (131, 138, 139.) l'objet direct de la Volonté est alors d'imprimer un mouvement au bras : ce mouvement ne s'opere pas : la Volonté ne s'exécute donc pas : il n'y a donc point ici de *Liberté*.

487. LA Liberté peut donc être contrainte : la Volonté ne peut jamais l'être. On peut empêcher un Homme de mouvoir son bras ; mais on ne peut l'empêcher de vouloir le mouvoir, parce qu'on ne peut empêcher sa Volonté de se déployer à son gré sur différentes fibres du Cerveau. [480, 481.]

488. IL est de même très-évident que la Volonté a plus d'étendue que la Liberté. La Volonté peut s'appliquer à toutes les idées & à toutes les combinaisons d'idées que le Cerveau peut lui offrir : or, parmi ces combinaisons d'idées

il en est qui engendrent des desirs que la Liberté ne peut satisfaire.

489. ON est donc *libre* toutes les fois qu'on fait ce qu'on *veut*. Je l'ai dit : [152 & suiv.] il est indifférent à l'essence de la Liberté que l'objet de la Volonté soit une action très-simple ou une action très-composée, un seul acte ou une multitude d'actes. La Liberté n'est pas moins Liberté lorsqu'elle ne peut s'exercer que sur un seul faisceau de fibres, que lorsqu'elle peut se déployer à la fois sur divers Organes.

490. LA Liberté ne consiste point du tout dans le Pouvoir de *choisir* ; mais elle consiste dans le Pouvoir *d'exécuter* son choix. J'ai déjà insisté sur ce point dans le Chapitre XII. J'ai montré plus clairement dans celui-ci, [479 & suiv.] que ces deux Pouvoirs sont distincts. Le Pouvoir de choisir ne suppose pas toujours le Pouvoir d'exécuter son choix : mais l'exécution d'un choix suppose nécessairement l'exercice du Pouvoir de choisir.

491. ON me propose deux partis à choisir, *A* & *B*. Je me détermine pour *B*, & j'ignore que *A* renferme un obstacle invincible. Mon action n'en est pas moins volontaire & libre.

Si je me fusse déterminé pour *A*, j'aurois exercé ma Volonté, j'aurois choisi; mais, je n'aurois pu exécuter mon choix.

492. SUPPOSEZ un Etre qui dans tout le cours de sa vie fait toujours ce qu'il veut, & supposez en même tems, que dans chaque cas particulier il ne pourroit agir autrement s'il le vouloit: cet Etre en feroit-il moins un *Etre libre*? Si l'on le disoit, il faudroit abandonner cette définition de la Liberté, si vraie & si généralement adoptée, qu'elle est le *Pouvoir de faire ce que l'on veut*. *Facultas agendi ut libet*: ou comme la définit un Auteur célèbre, [*] *Facultas faciendi quod libuerit, quæcunque fuerit Voluntatis determinatio*.

Au reste, quand je dis que cette définition est vraie, je ne l'admets que pour le fond; car il est bien évident qu'on ne fait pas tout ce qu'on veut; (488.) mais, tout ce qu'on fait avec connoissance, on le fait en conséquence de sa Volonté, & l'exécution de cette Volonté est un acte de la Liberté.

493. SUPPOSEZ encore une Intelligence qui

[*] S'GRAVESANDÉ, *Introd. ad Phil.* Parag. 117.

lise dans le Cerveau de l'Être dont je viens de parler : cette Intelligence lui imputerait-elle de ne pas agir autrement dans tel ou tel cas particulier , & ne *mesurerait* - elle pas la perfection de cet Être par la perfection de ses volitions ?

494. IL n'est donc point de Liberté d'*indifférence* , puisqu'il n'est point de Volonté d'*indifférence*. La Liberté est le Pouvoir d'exécuter sa volonté. Ce Pouvoir est donc soumis à la Volonté. La Liberté est donc une Force qui n'a , par elle-même , aucune détermination , & qui ne peut s'en donner aucune. On ne produit une action que parce qu'on veut la produire. On ne veut la produire , que parce qu'on a un motif de le vouloir. Ce motif est toujours une sensation , une idée. (131 , 147 & suiv.) La Volonté est donc soumise à son tour à la Faculté d'avoir des sensations , des idées. Cette Faculté est subordonnée elle-même au jeu des Organes ; le jeu des organes l'est à l'action des Objets. [117 , 147 , 149.] Je répète souvent cela ; mais je ne puis trop le répéter ; c'est ici la base de toute la Science de notre Être.

495. Ainsi , dans les cas qu'on nomme d'*indifférence* , le motif déterminant ne peut être dans

l'objet que la Volonté préfère , parce qu'on suppose alors une parfaite ressemblance entre cet objet & un autre objet proposé en même tems.

Où est donc alors le motif déterminant ? L'Auteur de l'*Essai de Psychologie* le place dans une certaine disposition du Corps , dont l'Ame ne s'aperçoit pas clairement. [*] Cet Auteur répand çà & là les germes de plusieurs Vérités , qu'il ne développe point : celle-ci est de ce nombre. Je vais tâcher de suppléer ici à cet Auteur.

496. ENTRE deux objets qu'on me présente , je me détermine pour celui qui est à ma droite. Ce n'est pas que cet objet ait rien en soi qui me porte à le préférer , puisque l'on suppose une parfaite ressemblance entre les deux objets. Le motif qui me détermine est donc , en effet , dans une certaine disposition de mon Corps , savoir , dans l'habitude que j'ai contractée de me servir de la main droite plutôt que de la main gauche.

MAIS , les nerfs des deux mains aboutissent également au Cerveau : (30.) l'Ame peut mouvoir à son gré l'une & l'autre. Comment donc

[*] Chap. XLIV.

l'objet qui est à ma droite me détermine-t-il à avancer la main qui lui correspond ?

LES deux objets agissent également sur mes yeux, & par mes yeux sur mon Cerveau. Cette égalité d'action ne produit pourtant pas un effet égal, puisque l'objet qui est à ma droite, me détermine à un mouvement auquel l'autre objet ne me détermine point.

LES membres ne se mettent pas d'eux-mêmes en mouvement ; le Cerveau n'agit pas de lui-même sur l'Âme. Les fibres sensibles ne se meuvent qu'autant qu'une cause extérieure vient à les ébranler.

IL se passe donc dans la partie de mon Cerveau sur laquelle agit l'objet qui est à ma droite, quelque chose qui ne se passe pas dans la partie opposée sur laquelle agit l'objet qui est à ma gauche.

CETTE chose ne peut être qu'un mouvement auquel tient un sentiment, puisque rien ne peut déterminer la Liberté à se déployer, qui n'affecte la Faculté de sentir. (494.)

L'OBJET qui est à ma droite réveille donc en

moi par sa position un sentiment, & ce sentiment est lié à l'habitude de me servir de la main droite.

CE sentiment ne peut se réveiller que mon Ame ne soit déterminée à avancer cette main, &c.

On peut expliquer par ces principes tous les cas paralleles.

497. Mais, si lorsque je suis sur le point d'avancer la main droite, il me vient en pensée de contredire l'Auteur de la *Psychologie*, & que pour cet effet j'avance la main gauche, le plaisir de contredire cet Auteur devient alors mon motif déterminant. Je change subitement de motif; mais toujours agis-je par un motif.

498. IL m'est facile d'expliquer ce changement subit de motif. La situation dont il s'agit est propre par elle-même à retracer dans mon Cerveau les disputes des Philosophes sur la Liberté d'*indifférence*. Au nombre de ces Philosophes est l'Auteur de la *Psychologie*. L'idée de cet Auteur réveille celle de son opinion; l'idée de son opinion réveille l'idée de le contredire. [450, 451.] Dès que le mouvement auquel tient cette
idée

idée devient plus fort que celui qui naît de l'habitude, il l'emporte sur ce dernier, & l'habitude est sans effet. L'habitude ne contraint point la Liberté.

499. DANS des momens d'ennui, l'Âme paroit rappeler indifféremment & sans suite des idées de tout genre, uniquement pour se tirer de cet état d'ennui. On propose ce cas comme servant à prouver que l'Âme a le pouvoir de rappeler à son gré ses idées. Mais, si ceux qui admettent cela comme une preuve de ce pouvoir, n'admettent pas en même tems la Liberté d'indifférence, je ne vois pas pourquoi ils sont obligés d'attribuer à l'Âme le rappel de ces idées.

500. Je m'explique : dès que l'on n'admet pas la Liberté d'indifférence, [494.] on est obligé de placer dans la disposition actuelle du Corps ou du Cerveau la cause de la détermination de l'Âme, toutes les fois que les objets ne présentent aucun motif. Ces sortes de cas sont ceux qu'on nomme d'*indifférence*. [495.]

Mais, la disposition actuelle du Corps ou du Cerveau ne peut influer sur l'Âme, qu'autant qu'il s'y fait actuellement un mouvement. Si le Cerveau étoit dans un repos absolu, comment

L'Âme le tireroit-elle par elle-même de cet état, puisque la Faculté de sentir seroit absolument sans exercice ? [178, 494.]

J'AI vu un grand nombre d'objets : ces objets ont affecté un grand nombre de fibres de mon Cerveau & leur ont imprimé certaines dispositions. [57 & suiv.] Je n'ai pas actuellement les idées attachées à ces fibres, parce que ces fibres ne sont pas actuellement ébranlées. Mon Âme ne peut par elle-même les ébranler, parce que les causes des déterminations de son activité sont dans la Sensibilité, [131, 433 & suiv.] & que ces fibres n'affectent point actuellement la Sensibilité.

AFIN donc qu'une Âme travaillée de l'ennui (499.) soit déterminée à rappeler l'idée *A* plutôt que l'idée *B*, il faut que le mouvement qui se fait actuellement dans son Cerveau ait avec cette idée *A* un rapport qu'il n'a pas avec l'idée *B*.

SI cela n'étoit point, comment la disposition actuelle du Cerveau détermineroit elle l'exercice de l'Activité de l'Âme ?

CE rapport qui est entre le mouvement actuel

& l'idée *A*, est un rapport purement physique, puisqu'il appartient uniquement au Cerveau. Les circonstances l'ont établi; (291, 292.) il est absolument indépendant de l'Ame, & il existeroit dans le Cerveau d'un pur Automate comme dans celui de l'Homme.

L'EFFET de ce rapport est que le mouvement qui se fait actuellement dans certaines fibres du Cerveau, se communique au faisceau auquel est attachée l'idée *A*. (85.) Ce faisceau ne peut être ébranlé, que cette idée ne soit reproduite.

MAIS, ce faisceau n'est pas isolé; il tient à plusieurs autres faisceaux qu'il ébranle à son tour. Les idées attachées à ces faisceaux sont donc reproduites. (85, 86, 87.) L'Ame leur donne plus ou moins d'attention relativement au degré d'intérêt de chacune. (323.) Les idées auxquelles elle donne le plus d'attention deviennent dominantes, &c.

501. IL n'y a donc rien dans le cas que je viens d'analyser qui oblige d'admettre que le rappel des idées est dû à l'Activité de l'Ame. Pourquoi donc recourir ici à l'intervention de l'Ame, dès que la seule organisation suffit à expliquer les phénomènes? [450, 451.]

IL y a plus ; l'intervention dont il s'agit choi-
 que la subordination qui est entre nos Facultés.
 La Volonté ne peut déterminer la Liberté à
 se déployer sur une idée qui n'est pas présente
 à l'Entendement, lorsque le faisceau de fibres au-
 quel cette idée est attachée (85.) n'est point
 ébranlé.

Si je m'étendois davantage là-dessus je ré-
 péterois ce que j'ai dit dans les paragraphes
 433, 434 & suivans.

502. MAIS, quand notre Volonté s'exécute,
 est-ce notre Ame elle-même qui l'exécute? J'ai
 déjà touché à cette question: (4, 25.) c'est
 ici le véritable lieu de l'examiner de plus près.

503. LE sentiment intérieur prouve invin-
 ciblement que plusieurs de nos volontés s'exé-
 cutent. Nous sentons, par exemple, que nous
 avons la volonté de mouvoir le bras, & que
 le bras est mû. Rien n'est plus certain que ce
 fait, & prétendre l'infirmier, ce seroit vouloir
 renoncer à toute certitude.

504. MAIS, le Sentiment intérieur ne prouve
 point du tout que ce soit notre Ame elle-même
 qui meuve son bras: il prouve simplement qu'elle

à la volonté de le mouvoir & qu'il est mù.

LE rapport constant de cette volonté à son exécution nous persuade que c'est notre Ame elle-même qui exécute.

505. IL seroit pourtant possible que cette exécution que nous attribuons à l'Ame, tût à une correspondance secreta entre les Sens & les membres, ou qu'elle dépendît de l'action du PREMIER MOTEUR.

506. JE dis d'abord d'une correspondance secreta entre les Sens & les membres. On conçoit que notre Corps peut être organisé de façon qu'un mouvement qui se fait dans le Cerveau & auquel tient une sensation, se communique à un ou plusieurs membres, & leur imprime des déterminations relatives à cette sensation, & au desir qu'elle fait naître.

JE vois un fruit: il réveille dans mon Cerveau la sensation agréable qu'il m'a fait éprouver; je desire d'en manger. Le mouvement auquel la sensation est attachée peut se communiquer aux nerfs de mon bras & de ma main, & leur imprimer ainsi des déterminations dont l'effet sera l'appréhension du fruit.

SI VAUCANSON a su construire un Canard artificiel qui avançoit son bec pour saisir la nourriture qu'on lui présentoit, l'AUTEUR de VAUCANSON n'auroit IL pu construire un Automate qui imitât les actions de l'Homme ?

JE ne veux pas insinuer par-là que l'Homme est un pur Automate : je veux simplement donner à entendre qu'il est possible que des actions que nous attribuons à l'Ame, soient l'effet d'une secrete mécanique.

NOUS avons vu par quel mécanisme le rappel des idées paroît s'opérer : [433 & suiv. 500.] si les fibres des Sens s'ébranlent réciproquement, pourquoi ne pourroient-elle pas encore ébranler les faisceaux qui aboutissent aux membres ? [30.] Ici, la plus petite Force peut produire de grands effets.

507. JE dis en second lieu, (505.) que l'exécution de nos volontés peut dépendre de l'action immédiate du PREMIER MOTEUR. Cela n'a pas besoin d'explication, & l'on connoît assez le système des *Causes occasionelles*.

IL faut seulement remarquer, que l'exécution de la volonté est un Acte purement *physique*. La

moralité de l'action réside uniquement dans le principe qui détermine la Volonté. [272].

508. LE vrai Philosophe est donc obligé de reconnoître que nous ne pouvons décider la question, si c'est l'Ame elle-même qui exécute sa volonté. Mais il est aussi obligé de convenir, que de quelque maniere que cela se fasse, l'Ame peut toujours être regardée comme l'Auteur de l'action, parceque ce n'est qu'en conséquence de sa volonté qu'elle est produite, & que sa volonté est incontestablement à elle.

509. JE hasarderai encore une réflexion sur cette question obscure. Nous ne pouvons refuser à l'Ame cette sorte d'Activité qui constitue la Sensibilité & la Volonté. (125, 126, 149, 480, 481, 482, 485.) Si nous dépouillons l'Ame de cette Activité, que lui resteroit-il & que pourrions-nous en affirmer? (235.) Quelques efforts que fassent les Matérialistes, ils n'expliqueront jamais d'une maniere satisfaisante la simplicité du Sentiment. C'est pour satisfaire à ce Sentiment du *Moi*, toujours un, toujours simple, toujours indivisible, que nous recourons à l'existence de cette Substance immatérielle que nous nommons l'Ame. (2.)

OR ; nous ne pouvons admettre l'existence de l'Ame, que nous ne l'admettions capable au moins de sentir & de vouloir.

LA Volonté est certainement *active* ; elle est une *Force* ; je crois l'avoir prouvé. (470.) Il faut à cette Force un *sujet* sur lequel elle puisse se déployer, autrement elle demeureroit sans effet.

DANS notre maniere de concevoir, ce *sujet* peut-il être autre chose, que les fibres des Sens ? L'Ame agit donc sur ces fibres ; elle les meut donc. (129.)

SI l'Ame agit sur les fibres des Sens, il est possible qu'elle agisse encore sur les Membres & qu'elle exécute ainsi ses volontés.

§ 10. J'ADMETS donc que c'est l'Ame elle-même qui exécute ses volontés ; mais, je l'admets comme une supposition dont je ne puis prouver la vérité.

JE ne vois aucune liaison nécessaire entre ce principe, *l'Ame agit sur les Sens*, & cette conséquence, donc *elle agit aussi sur les Membres*.

POUR que cette conséquence devint légitime il faudroit que je pusse exclure par des raisons solides la correspondance des Sens avec les Membres (506), & l'action immédiate du PREMIER MOTEUR. (507.) (*)

(*) †† IL me paroît que je donnois trop dans ce paragraphe & dans les paragraphes 506, 507, 508, à la simple possibilité d'une correspondance secrète des Sens avec les Membres, ou de l'action immédiate du PREMIER MOTEUR. J'avois assez bien prouvé, §. 470, que la Volonté est distincte de la Sensibilité; que desirer ou appéter n'est pas la même chose que sentir ou appercevoir. J'avois montré clairement que *desirer*, c'est *agir*: le desir est donc une certaine action, & cette action suppose nécessairement une *Force* dont elle est le produit. (Voyez Chap. XIII.) Nous ne saurions raisonnablement douter que l'Ame ne soit cette Force: je crois l'avoir prouvé dans ma Préface & d'autres endroits de mon Livre. L'Ame exerce donc une certaine action lorsqu'elle desire; & cette action elle l'exerce hors d'elle, puisque le desir n'est point simplement une sensation, une idée. Mais, l'Ame ne sauroit agir hors d'elle qu'il n'y ait hors d'elle un *sujet* sur lequel sa Force se déploie; car agir c'est produire un certain effet: il y a donc hors de l'Ame quelque chose à quoi sa Force s'applique & qu'elle change ou modifie: cette chose la chercherons-nous ailleurs que dans la Machine organisée à laquelle l'Ame est unie? Que dirai-je encore! s'il n'y avoit rien hors de l'Ame qui pût être le *sujet* de cette Force motrice ou modifiante qui fait partie de son essence, comment seroit-il possible que cette Force s'exerçât, & quelle idée pourroit-on se faire de l'action de vouloir, de desirer ou d'appéter? & que seroit

§ II. QUEL que soit le comment de la Liberté, il demeure toujours certain que l'Homme est libre, & que les déterminations de la Liberté dépendent de la Volonté. (494.)

PLUS on approfondira la Matière de la Liberté, & plus on se persuadera qu'il est indifférent à la qualité d'*Être libre*, que l'exécution de la Volonté appartienne à l'Ame ou

encore l'Attention, dont les phénomènes prouvent si bien l'existence de cette Force motrice dont l'Ame est douée? (Voy. Chap. XI.) Le simple Pouvoir d'agir n'est pas une action, & pouvoir désirer n'est pas désirer. Je prie qu'on veuille bien relire la Note sur le §. 46.

Il me semble donc qu'on peut admettre en bonne Logique, que l'Ame est douée d'une Activité qui constitue son essence, & qu'elle déploie à son gré hors d'elle ou sur son corps, & par son Corps sur tant d'objets divers. Si le respectable Auteur de la fameuse Hypothèse des *causes occasionelles* avoir donné plus d'attention à ce qui résulte immédiatement de la nature des Forces & en particulier de celle de l'Ame, il n'auroit pas refusé, sans doute, toute Activité aux Créatures, & ne se feroit pas déclaré, comme il l'a fait, contre la possibilité de l'*Influence physique*. Il admettoit que la Volonté appartient incontestablement à l'Ame, que c'est l'Ame qui désire ou appéte; mais il ne considéroit pas que ces choses n'étant que des modifications de la Force motrice de l'Ame, ne sauroient dépendre de l'action immédiate du PREMIER MOTEUR. Et si une fois il eût reconnu que le désir est une action que l'Ame

qu'elle dépende soit de la seule organisation, (506), soit de l'action immédiate du PREMIER MOTEUR. (507.)

LA seule chose qui soit ici essentielle, est que l'action soit *volontaire*. (489, 492.) Dans tous les systèmes, une Action qui n'est pas volontaire, n'est pas *libre*, & conséquemment ne peut être imputée.

exerce sur certaines parties du Cerveau, il n'auroit pas refusé apparemment d'admettre que l'Ame peut mouvoir aussi les Membres. Il n'eût pas dit, sans doute, qu'au moment que l'Ame desire, DIEU ébranle la partie du Cerveau dont dépend la représentation de l'objet désiré; parce qu'il auroit très-bien senti qu'on ne peut séparer le desir de l'action qu'il suppose nécessairement & qui le caractérise comme opération de l'Ame.

Ceux de mes Lecteurs qui ont approfondi l'hypothèse non moins fameuse de l'*Harmonie préétablie*, voient assez comment on pourroit tourner contre cette hypothèse l'objection que je viens d'élever contre celle des *causes occasionnelles*. Mais on a tant accumulé d'objections plus ou moins fortes contre l'*Harmonie préétablie*, que ce ne seroit pas la peine d'en proposer une autre. Les Métaphysiciens savent de quelle manière MRS EULER & LAMBERT ont combattu cette idée, d'ailleurs si belle & si ingénieuse, & quels succès ils ont eu dans cette lutte. BAYLE qui l'admiroit beaucoup, cette hypothèse, mais qui ne l'avoit pas si bien saisie, ne l'avoit pas combattue avec autant d'avantage.

512. MAIS, la Volonté n'est qu'une simple Force, (470,) & cette Force n'est pas moins indéterminée de sa nature que la Liberté. La Volonté en général, est le Pouvoir de vouloir. (472.) On ne veut point sans raison de vouloir. Il y a donc une raison extérieure au Pouvoir de vouloir, qui réduit ce Pouvoir en acte.

CETTE raison est dans l'ébranlement des fibres sensibles, d'où résulte cette modification de la Faculté de sentir qu'on nomme *sensation*, *idée*. (494.)

L'ÉBRANLEMENT qui est le plus dans le rapport qui fait le plaisir (122), détermine la Volonté.

LA loi du plaisir est donc la loi de la volonté. (420, 421.)

513. MAIS, les Êtres doués de Réflexion ont des plaisirs que ne peuvent goûter les Êtres purement sentans. Dans ceux-ci, l'objet de la Volonté est toujours un plaisir physique; (415) dans ceux-là, l'objet de la Volonté est le plus souvent un plaisir moral. (272.)

514. LA raison de la préférence que la Volonté réfléchie donne aux plaisirs intellectuels sur les plaisirs sensuels, est dans les idées de perfection que l'entendement lui offre. Tout Etre intelligent veut essentiellement la perfection où il place son bonheur. (422.) Il seroit contre la nature de la Volonté qu'elle n'embrassât pas ce que l'Entendement lui présente comme son plus grand bien.

515. LES idées de perfection morale qui déterminent la Volonté d'un Etre qui réfléchit, (272.) ne sont point du tout de la création de son Entendement.

L'ENTENDEMENT est le simple pouvoir de réfléchir ou de former des notions. (260, 261.) Ce Pouvoir, non plus que celui de vouloir ou d'agir, ne peut se déployer de lui-même ou se donner aucune détermination. (494.) La notion d'un simple Pouvoir n'emporte point l'exercice actuel de ce Pouvoir. Il ne dépend pas plus de l'entendement de créer une notion, qu'il ne dépend de la Sensibilité d'un Aveugle né de former la sensation d'une couleur. (199, 265.)

AFIN donc que l'Entendement acquierre des

notions de perfection morale , il faut que les circonstances le disposent à les acquérir. (291, 292.) Entre les circonstances , l'Education tient le premier rang.

§16. L'EFFET *physique* que l'Education produit en ce genre sur le Cerveau , consiste donc en général en ce qu'elle ébranle le plus souvent , le plus fortement & le plus harmoniquement qu'il est possible les fibres appropriées aux idées *morales*. (386 , 387.)

L'EDUCATION atteint son but lorsqu'elle parvient à donner aux mouvemens de ces fibres une supériorité décidée sur les mouvemens des fibres appropriées aux plaisirs sensuels. (410.)

§17. TOUTES nos Facultés ne sont donc que de simples *Puissances* que les circonstances mettent en jeu & qu'elles développent ou perfectionnent. Il importe fort peu à un Philosophe qui est assez heureusement né pour posséder une grande perfection , que cette perfection soit son ouvrage ou celui des circonstances : il lui suffit de jouir du délicieux sentiment de cette perfection. Il goûte ce sentiment , comme il goûte celui de la perfection de ses Organes. (*)

(*) †† On ne doit pas entendre ceci comme si le Philosophe que j'introduisois dans ce paragraphe ne contribuoit en

518. LA Volonté ne *judge* point ; (283 , 284 , 285 ;) mais elle s'applique aux rapports que l'Entendement lui offre. (286 , 287 suiv.)

LES Jugemens que l'Entendement forme des rapports sont les résultats de l'impression des rapports sur le Cerveau. (295 , 296 , 297.)

L'ENTENDEMENT ne *crée* pas les rapports ;

rien à sa perfection morale. Le vrai Philosophe, travaille sans cesse au perfectionnement de son esprit & de son cœur : toujours il fait de nouveaux efforts pour parvenir à la perfection dont il a l'idée. Je voulois dire seulement, que son travail & ses succès tiennent en dernier ressort à une multitude de circonstances physiques & de circonstances morales dont il fait qu'il n'est point l'Auteur. Il en est d'autant plus modeste, dans la jouissance des précieux avantages qu'il possède. Il se repete fréquemment à lui-même, *qu'ai-je , que je ne l'aie reçu !* Il est donc très-modeste, parce qu'il songe souvent à quoi il a tenu qu'il ne fût pas un Imbécille ou un Scélérat. Les nobles Facultés, dont il est enrichi, sont incontestablement à lui : l'Activité qu'il déploie à chaque instant & de tant de manieres différentes est lui-même : l'heureuse application qu'il en fait au perfectionnement de son Etre est encore à lui ; mais, combien est-il évident, que s'il eût été placé dans des circonstances moins favorables, cette application n'auroit pas eu les mêmes succès ! On peut même feindre des circonstances où elle n'auroit produit que le malheur de l'Individu.

ils dérivent de la *nature des Choses*: (40, 119 & 259, 265, 295;) mais il est affecté par les rapports.

UN Cerveau où l'Education a fait entrer les idées du vrai [282,] & du beau, [376,] reproduit ces idées à l'Entendement. Il ne peut pas plus ne pas appercevoir les rapports prochains de ces idées avec d'autres idées qui l'affectent en même tems, que la Sensibilité ne peut ne pas sentir de la chaleur à l'attouchement d'un corps chaud.

§19. J'AI montré dans les Chapitres XV & XVI de quelle maniere l'Entendement acquiert des notions. (230.) J'ai prouvé que les notions ne sont que des idées sensibles (206,) plus ou moins généralisées & revêtues de signes ou de termes qui les fixent & les représentent.

LES notions ont donc leur fondement dans la Nature. Elles sont la Nature elle-même considérée sous diverses faces: mais, toutes ces faces existent hors de l'Entendement & en sont indépendantes: car quoiqu'il n'existe point de Chêne *en général*, (229,) les caractères *génériques* du Chêne sont puisés dans la Nature.

LA théorie de quelque Art que ce soit a de même son fondement dans la Nature. Toute Théorie n'est que la chaîne des résultats naturels que la réflexion fait déduire de l'Expérience & de l'Observation. (259, 261.) L'on fait, en particulier, que la Théorie musicale n'est que la suite des conséquences qui se tirent naturellement des expériences qu'on fait sur les corps sonores. (*)

IL est donc entre les notions des rapports naturels comme il en est entre les idées sensibles.

§ 20. LES rapports qui lient l'idée de reconnaissance à celle de bienfait sont aussi naturels que ceux qui lient le Fer à l'Aiman. Mais ces idées tiennent à des fibres qui leur sont appropriées: [25, 261, 264, 265,] ces fibres ont donc aussi des rapports entr'elles; elles sont harmoniques. La nature de ces fibres, la manière dont elles jouent, les mouvemens accéssoires qu'elles réveillent, [416] sont la cause physique du plaisir moral attaché à la contemplation de la bienfaisance & de la gratitude.

(*) *Elémens de Musique* de M. RAMEAU.

§21. L'ENTENDEMENT juge donc des rapports moraux, comme la Sensibilité juge des rapports physiques. [308.]

L'ENTENDEMENT n'est donc qu'une Sensibilité plus relevée que la Sensibilité proprement dite. Il a, comme celle-ci, ses fibres, & l'Art avec lequel l'Education fait les manières décide de la perfection morale de l'Individu. [23, 516.]

L'AUTEUR de notre Etre nous ayant rendus capables de plaisirs moraux, a sans doute organisé notre Cerveau dans le rapport à ces plaisirs.

§22. ON peut donc admettre qu'il est entre les fibres de l'Entendement des rapports analogues à ceux qui sont entre les fibres de la Sensibilité.

Du jeu harmonique des fibres de la Sensibilité dérive le plaisir attaché au beau physique. (367, 368, 369, 370.)

LE jeu harmonique des fibres intellectuelles est le fondement physique du plaisir attaché au beau moral. (376.)

LE fondement moral de ce beau est dans l'utilité qu'il renferme. La mesure de cette utilité est dans le bonheur qu'elle procure. [373 , 374 , 375.] Tout Etre intelligent veut le bonheur, parce qu'il s'aime lui-même. [422.]

523. MAIS, comme il est des goûts physiques dépravés, il est aussi des goûts moraux dépravés. L'organisation du Cerveau n'est pas telle qu'elle n'obéisse qu'à d'heureuses impressions; elle obéit aussi à des impressions vicieuses. & elle ne peut par elle-même les redresser. Elle les transmet à l'Entendement, & celui-ci à la Volonté. (494, 514.) Et comme un Musicien habile tire d'un Instrument les accords les plus harmonieux, une Main ignorante n'en tire que des sons désagréables. De même aussi, la bonne ou la mauvaise Education tire du Cerveau sur lequel elle opere, le *vrai* ou le *faux*, la *vertu* ou le *vice*.

MAIS, il est cette différence entre l'Instrument & le Cerveau, que celui-ci retient les impressions vicieuses qu'il a contractées. [23.]

QUAND l'Education a laissé les Objets sensibles agir trop long-tems & trop fortement sur les fibres qui leur sont appropriées, il n'est

guere au pouvois d'une meilleure Education de surmonter les mouvemens de ces fibres par des mouvemens contraires ou différens. [387, 417, 516.] Appliquez ici les principes que j'ai exposés dans le Chapitre IX, depuis le paragraphe 96 jusqu'au paragraphe 103.

§ 24. CETTE *rectitude naturelle* de l'Entendement dont parlent les Auteurs de Droit naturel & de Morale, n'est que la simple capacité de l'Entendement de saisir le vrai, le juste, l'honnête. Mais, il en est de cette capacité intellectuelle comme de la capacité physique du Cerveau de représenter le beau, soit physique, soit moral. Cette capacité reside dans l'*organisation* ou dans les rapports qu'ont entr'eux les différens ordres de fibres soit *sensibles*, soit *intellectuelles*. (*) Mais, pour que ces fibres transf-

(*) † J'entends ici par les fibres *sensibles*, celles qui servent aux opérations de la Sensibilité proprement dite, & par les fibres *intellectuelles*, celles qui servent aux opérations de l'Entendement ou qui sont mises en jeu par l'Entendement. Les pures sensations tiennent aux premières, les notions ou les idées générales aux secondes. Mais, comme les notions dérivent originairement des idées purement sensibles, les notions très-générales tiennent à une multitude de fibres sensibles, que l'Entendement ébranle à la fois ou successivement quand il s'occupe de ces notions. On voit donc que les

mettent à l'Ame l'harmonie , il faut qu'elles soient ébranlées dans l'ordre qui constitue l'harmonie. [366, 367, 368, 369.] Je disois il n'y a qu'un moment, qu'une Main ignorante ne tiroit d'un instrument de musique que des sons désagréables ; (523) cependant les rapports qui sont entre les cordes de cet Instrument, & qui sont le fondement de l'harmonie, (368) n'en subsistent pas moins : mais, la maniere dont l'Instrument est manié empêche que ces rapports n'aient leur effet. Un Cerveau qui seroit toujours manié de la forte, ne représenteroit jamais le vrai ou le beau en aucun genre. (280, 282, 367, 368, 376.) Il auroit pourtant la capacité originelle de le représenter.

CE n'est donc point au *simple Pouvoir* soit physique soit intellectuel qu'il faut regarder ; c'est à la maniere dont il est réduit en acte.

525. IL y a de l'harmonie dans un jugement, dans un raisonnement , parce qu'il y a de l'harmonie par-tout où il y a des rapports qui conf-

fibres que je nomme *intellectuelles* ne sont au fond que des fibres *sensibles* ; mais que je considère dans le rapport à l'emploi qu'en fait l'Entendement. Je dois prévenir l'équivoque que les termes nouveaux de *fibres intellectuelles* pourroient faire naître.

pirent à produire un effet. (40, 369, 370, 372, 373.) Il y a des rapports entre l'attribut & le sujet. [283, 284, 286.] Les rapports qui lient les idées *moyennes* d'un raisonnement confirent à produire cet effet que l'on nomme la conclusion. (304, 306.)

LE sujet & l'attribut, les idées moyennes & la conclusion tiennent à différens faisceaux de fibres; [17, 223, 259, 261, 264, 265,] & l'ordre dans lequel ces faisceaux sont mis constitue l'harmonie physique du jugement & du raisonnement. (369.) L'harmonie morale est dans l'impression qui se fait sur l'Entendement; (521;) car il faut qu'il y ait dans l'Entendement quelque chose qui réponde au jeu harmonique des fibres intellectuelles, sans quoi il seroit incapable d'être affecté par les rapports. [518.] Si donc le Cerveau n'étoit jamais ébranlé dans l'ordre du raisonnement, l'Entendement ne raisonneroit jamais; parce que l'exercice du Pouvoir de raisonner dépend du jeu des fibres intellectuelles. [515, 522.] Mais, l'Entendement auroit toujours le *Pouvoir* de raisonner. [524.]

526. Si quelque circonstance extérieure à mon Entendement [494, 515,] m'achemine à

prouver par un raisonnement que le Corps humain *végète*, l'idée de végétation réveillera dans mon Cerveau [445, 446, 449, 450, 451,] l'idée moyenne [304] d'accroissement par intufufception : [99] cette idée étant liée dans mon Cerveau à celle du Corps humain, j'affirmerai de ce Corps qu'il *végète*. Mon cerveau formera donc ce fyllogifme : [451]

tout Corps qui croît par intufufception, *végète* :

le Corps humain croît par intufufception ;

donc, il *végète*.

L'ORDRE dans lequel les termes de ces propositions font distribués, nous exprime celui dans lequel les fibres intellectuelles jouent pour représenter à l'Entendement le fyllogifme.

LE faisceau approprié à l'idée d'*intufufception* a été lié par la Réflexion [260, 261, 262,] au faisceau approprié à l'idée du Corps humain. Ces faisceaux vont rayonner au faisceau approprié à l'idée de végétation ; [373, 379,] ils conspirent à l'ébranler, & cet effet exprime la conclusion du raisonnement. [525.]

ET comme les faisceaux appropriés aux *prémises* agissent les uns sur les autres & sur le faisceau approprié à la conclusion, celui-ci agit aussi sur ceux-là, & cette action réciproque & harmonique est l'expression physique des rapports qui sont entre les idées.

§27. LES rapports que les Ailes d'un Edifice ont entr'elles & au Corps de l'Edifice, forment une sorte de syllogisme. L'ordre dans lequel les faisceaux nerveux appropriés à la perception des Ailes sont ébranlés & agissent les uns sur les autres & sur le faisceau approprié à la perception du Corps, la réaction de celui-ci sur ceux-là, répondent au jeu des faisceaux du syllogisme.

L'EFFET du syllogisme en Architecture, [je demande grace pour cette expression] est la production du sentiment de l'harmonie ou du beau. [369, 376.]

A l'égard du pourquoi & de la nature de ce sentiment, je renvoie aux paragraphes 366, 367, 368, 371.

§28. LES principes que j'ai exposés dans ce Chapitre concourent à établir que l'Entende-

ment n'invente ou ne crée rien ; mais qu'il opère simplement sur les idées que les Sens lui offrent.

J'AI développé dans le Chapitre XVI la manière dont l'Entendement acquiert des notions. Il ne fera pas inutile de m'expliquer davantage par de nouveaux exemples : le sujet est important.

JE réunis ici sous un seul point de vue tout ce qui concerne les déterminations de l'Entendement & de la Volonté. Je préfère, comme je l'ai dit, [316] cette méthode à celle d'expliquer chaque chose séparément ou à mesure que l'occasion s'en présente. L'esprit se plaît à voir les vérités d'un même genre réunies.

§ 29. NOUS observons qu'aucun Corps ne se meut qu'il ne soit pressé par une Force qui agit sur lui.

DE cette idée sensible nous déduisons par une abstraction intellectuelle [229,] la notion [230] du *Mouvement* ou de l'*Impulsion*.

SI un Corps est poussé à la fois par deux Forces qui agissent sur lui en sens différens,

nous le voyons se prêter à l'impression combinée de ces deux Forces & décrire une ligne qui en est l'expression, le résultat.

DE cette observation nous déduisons la notion du Mouvement *composé*.

LA chute des *Graves* est de même une idée sensible, dont nous tirons par abstraction la notion de la *Pesanteur*.

CAR si aucun Corps ne se meut qu'il ne soit poussé par une Force qui agit sur lui, il est une Force qui pousse les *Graves* vers la Terre.

NOUS voyons à l'œil l'*accélération* des *Graves*: l'expérience nous en découvre les *Loix*.

MAIS, l'expérience, non plus que l'observation, ne nous présentent que des idées *sensibles*. [206.]

C'EST donc sur des idées de ce genre que nous formons par abstraction notre *Théorie* de la *Pesanteur*. [226, 519.]

COMME nous voyons à l'œil l'*accélération* des *Graves*, nous voyons aussi à l'œil leur *direction*

vers le centre de la Terre. De cette idée nous tirons celle de la direction de la Force simple ou composée qui les pousse.

SI UN Esprit attentif qui a ces notions & d'autres analogues, porte sa vue sur le mouvement diurne de la Terre & sur ses effets, il en verra naître cette conséquence naturelle, que la Pesanteur est moins grande à l'Equateur qu'aux Poles; d'où il inférera par une conséquence également naturelle, que la Terre est aplatie aux Poles.

S'IL vient ensuite à apprendre que le Pendule retarde à l'Equateur, cette observation lui paroîtra une confirmation des conséquences qu'il aura tirées du mouvement diurne.

NOUS apprenons encore de l'observation, que les Planetes sont des Corps semblables à notre Terre & qu'elles décrivent des courbes autour d'un centre commun.

NOUS savons par l'expérience qu'un mouvement en ligne courbe suppose l'action de plus d'une Force.

LA courbe qu'une Planete décrit est donc le résultat de plus d'une Force.

LA Pesanteur présente à un Esprit attentif l'idée d'une de ces Forces.

MAIS, il fait que la Pesanteur dirige au centre : l'observation des *Projectiles* lui donne la notion d'une autre Force qui, combinée avec la Pesanteur, produit la courbe, &c.

SUR de semblables abstractions & sur d'autres de même genre s'éleve le Systeme d'Astronomie physique, que l'observation perfectionnera de plus en plus, parce qu'elle augmentera de plus en plus le fond des idées *sensibles*.

530. NEWTON n'a donc pas créé son Systeme ; mais les circonstances où il s'est trouvé placé [291 , 292 ,] & le degré d'Attention dont il a été doué, l'ont mis en état de tirer d'un certain ordre d'idées sensibles des résultats que n'avoient pû tirer des Génies moins attentifs & moins heureusement nés.

J'AI prouvé dans les Chapitres XV & XVI, que c'est par l'*Attention* que nous formons des *abstractions* de tout genre. L'*Attention* est donc la Mere du *Génie*. Si NEWTON a paru créer, c'est que c'est être Créateur à l'égard du Vulgaire, que de lui découvrir les rapports qui

lient des vérités qui lui paroissent infiniment éloignées. (306.) Quel rapport pour le Vulgaire entre la chute d'une pierre & le mouvement de la Lune?

IL a fallu peut-être encore plus de cette sorte de Génie pour découvrir les rapports des Loix qui gouvernent le Monde moral, que pour découvrir les Loix qui gouvernent le Monde physique : c'est que le moral est bien plus compliqué que le physique ; car il suppose encore le physique & n'est pas soumis comme lui au calcul. [*]

MAIS, il ne faut pas prendre pour des Productions du Génie philosophique ces conjectures hardies d'un Esprit systématique, par lesquelles il ose lier des faits séparés par de grands vuides.

LE Génie philosophique est celui qui part uniquement des faits, les compare, les combi-

[*] †† Je faisois ici allusion à l'Ouvrage immortel de l'Esprit des Loix. Ce qu'est NEWTON à la haute Géométrie, MONTESQUIEU l'est à la haute Politique. Tous deux ont élevé sur les faits des Théories sublimes qui dureront autant que le Monde dont il nous ont dévoilé les Loix.

ne, voit leurs résultats naturels & les résultats naturels de ces résultats.

QUAND un tel Génie élève un Système, il n'est que la collection harmonique des faits & de leurs conséquences.

§31. CETTE Force que nous nommons la *Volonté* [470] s'applique donc à toutes les opérations de la Sensibilité & de l'Entendement ; & les différentes manières dont elle s'y applique, ou les différens degrés dans lesquels elle s'y applique, ont reçu les différens noms d'*Attention*, de *desirs*, d'*affections*, de *passions*, &c.

L'*Amour-propre* n'est de même que la *Volonté* entant qu'elle a pour objet le plaisir ou le bonheur. [420, 421.]

§32. LORSQUE la *Volonté* a pour but de saisir toutes les parties d'un Objet ou de découvrir les rapports qui lient des vérités éloignées, l'acte qui intervient alors porte le nom d'*Attention*. L'effet qui en résulte est une augmentation de mouvement dans les fibres appropriées aux idées qui affectent l'Entendement. [138, 139, 140, 141.] J'ai indiqué dans les paragraphes 279 & 282, en quoi consiste l'exercice de l'*Attention* dans la recherche du vrai. J'ai

dit, paragraphe 151, que l'Attention est un acte de la Liberté. En effet, lorsque le but de la Volonté est de donner son attention à une idée, & qu'elle la lui donne, la Volonté s'exécute, & l'exécution de la Volonté constitue la Liberté. [149, 486, 489, 490.]

533. LA force du Génie dépend donc de la force de l'Attention : [279, 282, 306, 530,] celle-ci dépend de la force des fibres sur lesquelles l'Attention se déploie. [138, 139.] Plus ces fibres ont de capacité à soutenir le mouvement que l'Attention leur imprime, & plus elles ont de force intellectuelle. Il en est à cet égard des fibres de l'entendement [521] comme de toutes les fibres de notre Corps. Ce que les fibres musculaires de nos Jambes exécutent dans une longue marche, les fibres de notre Entendement l'exécutent dans une longue méditation. Nous pensons par une mécanique analogue à celle par laquelle nous marchons. Ce sont partout des mouvemens à exécuter. Les fibres destinées à les exécuter ont reçu une organisation relative à cette fin. De la perfection de leur organisation dépend la perfection de leur jeu. La perfection de l'organisation tient à la nature, aux proportions & à l'arrangement des élémens. La terre est la base de tous les Corps

organisés. De la proportion de la terre dépend le plus ou le moins de solidité ou de force de la fibre. En un mot, plus les Elémens sont cohérens, plus la fibre est capable d'effort.

534. LE sentiment d'un besoin est lié naturellement à l'idée de l'Objet propre à le satisfaire. Cette idée est donc rappelée par le sentiment du besoin. [446.] L'application de la Volonté à cette idée produit le desir. Il est plus actif que la simple attention parce qu'il est excité par un sentiment incommode, pressant, douloureux, par le besoin. Quand la Volonté s'applique à la recherche d'une vérité, elle y est bien excitée par un motif; [282] mais, ce motif est moral, & le besoin est physique. Il a son siege dans des fibres qui souffrent. L'attention que l'Ame donne à l'idée de l'Objet qui peut soulager son besoin, est d'autant plus active que le besoin est plus pressant. [172, 173, 174.] Il naît de cet exercice de l'Attention une comparaison, un jugement qui fait sentir à l'Ame tout ce que sa situation actuelle a de pénible, & qui augmente l'activité du desir. (172.) Le motif qui porte la Volonté à la recherche d'une vérité a bien son siege dans des fibres actuellement ébranlées, & même fortement ébranlées; mais, ces fibres ne sont pas dans un état de

de

de souffrance. Le desir de découvrir le vrai ne peut égaler celui d'étancher la soif ou d'appaîser la faim : c'est que les sensations ont un rapport immédiat avec la conservation de l'Individu, qui est la grande fin de la Nature. L'Activité est en raison des modifications de la sensibilité.

535. DANS les fortes passions l'Activité est aussi grande qu'elle peut l'être. Les fibres sur lesquelles elle se déploie réagissent à leur tour sur l'Ame. De cette action & de cette réaction résulte l'intensité de la passion. (404 & suiv.)

IL en est de même dans la surprise : j'avois oublié de le dire, parag. 333.

536. C'EST donc toujours en conséquence des modifications *actuelles* de la Sensibilité ou de celles de l'Entendement que la Volonté se déploie. Elle n'agit pas sur des idées qui ne sont pas présentes à l'Ame ; (433 & suiv. 499, 500,) mais, des idées qui ne sont pas présentes à l'Ame peuvent lui devenir présentes en vertu d'un mouvement qui s'excite dans le Cerveau. (184, 446, 447, 449, 450.)

IL est cependant des cas où l'action de la Volonté peut influer sur le rappel des idées.

Ce sont ceux où le mouvement qu'une cause physique imprime à un faisceau de fibres sensibles ou intellectuelles n'a pas assez d'intensité pour faire une impression claire (273) sur les faisceaux auxquels il a été lié. Si la Volonté est alors déterminée à s'appliquer fortement à ce faisceau, l'augmentation de mouvement qu'elle y produira [481, 482,] se communiquera aux faisceaux avec lesquels il a contracté des liaisons, & les idées attachées à ces faisceaux se présenteront à l'Ame. J'en ai donné un exemple à la fin du paragraphe 456.



CHAPITRE XX.

Limites actuelles de l'Activité de l'Âme de la Statue.

De la question si lorsque la Statue a le souvenir d'une des deux Sensations, elle reconnoît en même tems que cette Sensation l'a affectée plus vivement.

De ce qui constitue le physique du souvenir de la douleur & du déplaisir.

De l'idée qu'a la Statue du nombre, de la durée, de l'existence, &c.

537. **A**INSI, dans un Homme qui n'auroit éprouvé pendant toute sa vie que deux sensations, la Volonté ne pourroit se déployer que sur ces deux sensations. Elle s'appliqueroit à celle qui lui plairoit le plus; & par l'augmentation de mouvement qu'elle produiroit dans les fibres appropriées à cette sensation, elle la rendroit plus vive. (470, 480, 481, 482.)

MAIS, si l'Objet de la sensation agissoit trop

long-tems sur l'Organe, cette sensation viendrait enfin à déplaire à l'Ame : elle cesseroit de lui donner son *attention* ; elle la porteroit sur le souvenir de l'autre sensation, qu'elle rendroit ainsi plus viv. (358, 359, 395, 396, 397.)

538. TELLE est la situation où j'ai laissé notre Statue dans le paragraphe 431. Nous ne penserons pas à présent que lorsque la sensation qui lui plaçoit le plus vient à lui déplaire, elle rappelle le souvenir de l'autre sensation. Mais, nous penserons que tandis que son Attention étoit concentrée dans la sensation dominante, le souvenir de l'autre sensation incomparablement moins actif ne pouvoit affecter l'Ame sensiblement. (407.)

IL commence à l'affecter d'une manière sensible lorsqu'elle cesse de donner son attention à la sensation dominante. La Volonté s'applique alors au souvenir de l'autre sensation, & elle s'y applique avec d'autant plus de force, que la sensation dominante lui déplaît davantage. (394.)

539. COMME la Statue ne connoît point les objets qui excitent ses sensations, elle ne peut distinguer ce qui est dû à son Imagination [212,] de ce qui appartient à l'objet. Mais, elle a le

sentiment de l'augmentation & de la diminution d'intensité de chaque sensation. (167.)

TANDIS que l'œillet affecte son Odorat, l'Attention ne peut élever le souvenir de l'autre sensation au degré de vivacité auquel elle l'éleveroit, si la présence de l'œillet n'y causoit pas des distractions. Car, quelque force que l'on suppose à l'Attention de notre Statue, je ne pense pas qu'elle puisse aller au point d'anéantir l'effet de l'action de l'œillet par rapport à la Sensibilité. (391.) Elle le peut d'autant moins, que les fibres appropriées à la sensation de l'odeur de l'œillet sont celles qui ont été le plus souvent & le plus fortement ébranlées; (183) & qu'elles le sont encore par l'objet même au moment dont je parle. Cette situation est à peu près l'inverse de celle dont il s'est agi dans le paragraphe 145.

540. MAIS, lorsque la Statue fixe son Attention sur le souvenir de l'odeur de la rose & qu'elle fait effort pour accroître de plus en plus l'intensité de ce souvenir, a-t-elle le sentiment que cette odeur l'a affectée plus vivement ?

LA solution de cette question me paroît dépendre de la solution de celle-ci : quand une des sensations se dégrade, la Statue sent-elle

cette dégradation ? J'ai admis l'affirmative dans les paragraphes 167 & 168, & je ne pouvois pas ne pas l'admettre, puisqu'il est incontestable que nous avons le souvenir d'une telle dégradation. La Réminiscence le suppose nécessairement ; & comme je le disois dans le paragraphe 167, il ne fauroit survenir aucun changement dans les fibres sensibles, que l'Ame n'éprouve quelque chose qui réponde à ce changement.

541. LA difficulté se réduit à ceci : comment le même ordre de fibres peut-il nous donner à la fois le sentiment du degré actuel d'une sensation & le souvenir d'un autre degré de la même sensation ?

J'AI hasardé une explication de ce fait dans le parag. IIII : je prie qu'on veuille bien le relire.

IL s'agit maintenant de faire usage de cette explication pour essayer de résoudre cette question : comment la Statue reconnoit-elle que l'odeur de la rose dont elle a le souvenir, l'a affectée plus vivement ? (540.)

542. J'AI cru pouvoir admettre, que dans la situation actuelle de notre Statue, l'effet de

son Attention sur les fibres appropriées à l'odeur de la rose ne fauroit égaler celui qu'y produiroit l'action même de l'objet. (539.)

JE puis donc comparer l'effet que l'attention de la Statue produit sur les fibres appropriées à l'odeur de la rose , à celui qu'y produiroient les moyennes couches de l'atmosphère odoriférante ou les corpuscules de grosseur moyenne. (111.) Les fibrilles appropriées à ces corpuscules sont très-disposées à se mouvoir; (165 , 166.) la plus petite Force peut y causer un ébranlement très-sensible. L'Attention peut donc augmenter beaucoup leur mouvement. (138.) Mais , ces fibrilles correspondent avec les fibres appropriées à l'action des plus gros corpuscules : (111) elles peuvent donc y causer un léger ébranlement; & c'est peut-être à cet ébranlement qu'est attaché ce souvenir d'une impression plus forte dont je cherchois la cause physique. [540.]

CE souvenir ne peut être présent à l'Âme de la Statue qu'il n'excite en elle le desir de jouir de la plénitude de la sensation. [394 , 396.]

543. JE satisfais à ce desir en substituant la rose à l'ocillet. Aussi-tôt toute l'Attention de la

Statue se concentre dans la sensation que la rose excite. Cette sensation lui plaît d'autant plus, qu'elle succède à une sensation qui avoit commencé à lui déplaire. [389.]

544. MAIS, si je prolonge autant la durée de l'impression de la rose, que j'ai prolongé la durée de l'impression de l'œillet, la sensation de l'odeur de la rose viendra enfin à déplaire à la Statue. Elle en détournera son Attention; le souvenir de l'odeur de l'œillet commencera à l'affecter; & l'Attention s'appliquera à ce souvenir. (397.) Il plaira à la Statue par les raisons que j'ai indiquées dans le paragraphe 399. Il excitera donc un desir, &c. (394, 396.)

545. MAINTENANT si je substitue l'œillet à la rose, je satisferai à ce desir: mais, il en naîtra cette question; la Statue reconnoîtra-t-elle que cette sensation qui lui plaît à présent, lui a une fois déplû, & *craindra-t-elle* de se retrouver dans cet état de déplaisir?

546. COMME nous avons le souvenir d'un plaisir que nous avons goûté, nous avons le souvenir d'une douleur que nous avons éprouvée; & si nous tendons fortement notre Attention sur le souvenir d'une douleur, sur-tout

si cette douleur a été fort vive & si elle nous a affecté long-tems, il nous semblera que nous l'éprouvons encore. (413.)

OR, nous avons vu, (118, 122) que les mêmes fibres qui transmettent à notre Ame le plaisir, lui transmettent la douleur dès que leur mouvement s'accroît au point qu'il tende à défunir leurs molécules.

NOUS avons vu encore, [57 & suiv.] que l'action des Objets sur les fibres sensibles y produit des déterminations plus ou moins durables, qui constituent le physique de la Mémoire.

J'EN ai inféré que l'état d'une fibre qui a été exposée quelque tems à l'action d'un Objet, n'est pas le même après cette action qu'auparavant. (69.)

IL ne sauroit survenir aucun changement dans une fibre sensible qu'il n'intéresse ses molécules ou les élémens dont elle est composée. Tout changement suppose un mouvement: la fibre ne sauroit se mouvoir que ses molécules ne se disposent les unes à l'égard des autres dans le rapport à ce mouvement. (79.)

LA disposition que les molécules contractent par le mouvement, elles la conservent pendant un tems plus ou moins long; & tandis qu'elles la conservent, la fibre est propre à exciter dans l'Ame le sentiment attaché à cette disposition. (57, 58, 64.)

PLUS une douleur est vive, plus elle suppose d'intensité dans le mouvement des fibres qui en font le siège. (118.)

PLUS il y a d'intensité dans le mouvement, plus il survient de changement dans la disposition respective des molécules. (ib.)

SI de plus les fibres ont été long-tems dans cet état de souffrance, les déterminations qu'elles y auront contractées en feront d'autant plus durables, & le souvenir de la douleur en aura d'autant plus de tenacité. (95 & suiv.)

LORS donc que les fibres cesseront d'être affectées, & que le sentiment de la douleur ne fera plus présent à l'Ame, le souvenir de cette douleur ne laissera pas de se conserver dans le Cerveau. (ibid.)

LES molécules ne se rétabliront pas d'abord;

elles ne reprendront pas d'abord leur première position. Pour qu'elles la reprennent, il leur faudra un tems proportionné à l'intensité de la cause qui a agi sur elles, à la durée de son action, & au tempérament particulier des fibres. (121.) L'impression pourroit même avoir été si forte qu'elle ne s'effaçât jamais.

SI donc quelque mouvement du Cerveau achemine l'Âme à penser cette douleur. (433 & suiv. 450, 451, 499, 500.) les fibres qui en auront été le siège lui en retraceront le souvenir avec d'autant plus de vivacité, qu'elles auront plus retenu des déterminations auxquelles ce souvenir est attaché, & que l'attention s'y appliquera avec plus de force. [138, 139.]

547. LE déplaisir ne diffère de la douleur que par le degré de l'ébranlement. [118.] La même mécanique qui opère le souvenir d'une douleur peut donc opérer le souvenir d'un déplaisir.

MAIS, parce que le déplaisir tient à une impression moins forte que la douleur, le souvenir d'un déplaisir est en soi moins ténace que le souvenir d'une douleur.

JE dis *en foi* ; car le souvenir d'un déplaisir peut se trouver lié à des idées qui ont affecté l'Ame très-fortement, ou qui l'ont affectée souvent. (413.)

548. J'AI indiqué dans les paragraphes 344 & 345, comment l'action continuée d'un Objet sur les fibres qui lui sont appropriées, combinée avec celle de l'Attention, peut causer à l'Ame du déplaisir. Tout mouvement des fibres, trop long-tems continué, tend à changer de plus en plus la position respective de leurs molécules ou de leurs parties élémentaires. (546.) A mesure que cette position s'éloigne de celle qui est propre au plaisir, l'agrément de la sensation diminue. Si l'action presque momentanée d'un Objet sur les fibres qui lui sont appropriées suffit à y produire des déterminations en vertu desquelles le Cerveau conserve quelque tems le souvenir de cette impression, l'action long-tems continuée du même Objet sur les mêmes fibres doit rendre ce souvenir plus durable. Elle ne peut le rendre plus durable que parce que l'ordre dans lequel elle dispose les molécules s'éloigne davantage de l'ordre antécédent. Plus il s'en éloigne, & plus il faut de tems aux molécules pour reprendre leur position primitive, &c. [96 & suiv. 109, 546.]

549. L'ACTION continuée des corpuscules de l'œillet (38) sur les fibres qui leur sont appropriées , (85) & l'Attention soutenue que la Statue a donnée à la sensation ont donc opéré sur les fibres des changemens qui ont diminué de plus en plus l'agrément de la sensation , & qui l'ont enfin rendu déplaisante. [343 , 344 , 345.] Les élémens ne se sont plus trouvés entr'eux dans le rapport qui constitue le plaisir. Je ne puis déterminer en quoi consiste ce rapport , parce que la structure intime des fibres ne m'est pas connue. (66.) Mais , je puis dire sans courir risque de me tromper , qu'une fibre ne peut se mouvoir que ses molécules ou ses élémens ne se disposent les uns à l'égard des autres , d'une manière différente de celle dont ils étoient disposés dans l'état de repos. (63.) Or , cette nouvelle disposition que les élémens reçoivent , ils la conservent pendant un certain tems ; (64) puisque nous sommes doués de Mémoire ; & que la Mémoire tient au Cerveau. [57.] Je ne cherche point , comme l'on voit , à deviner la mécanique des organes de nos sensations. Je me borne aux conséquences qui découlent des faits , ou qui me paroissent en découler. [530.]

550. MAIS , si le souvenir d'une idée dépend

des déterminations que les fibres appropriées à cette idée ont contractées & qu'elles ont retenues, la perte de ce souvenir doit dépendre des changemens qui surviennent à ces déterminations.

J'AI essayé d'expliquer dans le paragraphe 109, comment la Réminiscence s'éteint : je ne le répéterai pas ici. Je rappellerai seulement qu'une idée simple [202] ne tient pas à une seule fibre ; mais qu'elle tient à une multitude de fibres & de fibrilles. (204) Toutes ces fibres, toutes ces fibrilles sont similaires ou semblables, eu égard à la nature de leurs élémens & à leur structure : autrement l'impression qu'elles produisent sur l'Ame ne feroit pas *une, simple.* (*ibid.*) Mais les unes peuvent être plus déliées, plus mobiles, plus délicates que les autres. On a vu dans le paragraphe 111, l'usage que j'ai tenté de faire de cette supposition, & les raisons qui m'en ont paru établir la probabilité.

Quoi qu'il en soit, je crois que l'on m'accordera facilement que la quantité de l'effet que le corps odoriférant produit sur les fibres qui lui sont appropriées, [85] n'est pas précisément la même dans toutes. Cela me suffira,

je pense , pour résoudre la question qui m'occupe.

551. LES fibres dont les élémens exigent un plus grand degré d'action pour être déplacés, ou pour revêtir les uns à l'égard des autres de nouvelles positions, sont aussi celles dont les élémens doivent avoir le plus d'aptitude à conserver les dispositions qui leur ont été imprimées. [109 , 110.]

Si l'on m'accorde , que parmi les fibres du même ordre , [85] il en est de plus & de moins mobiles , [550] on n'aura pas de peine à admettre , que parmi les fibres olfactives de la Statue qui ont été exposées à l'action continuée de l'œillet & de l'Attention , il y en ait qui ont eu assez de tems pour se rétablir , pour reprendre le ton propre au plaisir ; tandis que d'autres retiennent encore de ces déterminations propres à exciter le souvenir du déplaisir. (547 , 548 , 549.)

IL n'importe que le nombre de ces dernières fibres soit plus petit que celui des autres fibres : il suffit qu'il y en ait assez pour faire sur l'Âme une impression sensible. (275.)

552. SI dans cet état des fibres appropriées à l'action de l'œillet, je présente de nouveau cette fleur au Nez de la Statue, elle fera d'abord sur son Ame une impression de plaisir, & cette impression fera d'autant plus agréable, qu'elle succédera immédiatement à celle de la rose, qui commençoit à lui déplaire. [389, & suiv. 544, 545.]

MAIS, tandis que la Statue donnera son attention à cette impression agréable, les fibres qui n'auront pas achevé de se rétablir retraceront à l'Ame le *souvenir* du déplaisir attaché aux déterminations qu'elles auront contractées, & qu'elles n'auront pas achevé de perdre. [109, 541, 542.] Ce souvenir deviendra plus vif si l'Ame lui donne son attention. [139.] Il pourra donc exciter en elle la crainte de se retrouver dans le même état de déplaisir, où l'action trop long-tems continuée de l'objet l'avoit placée, &c. (413, 542.)

553. LA Statue ne peut distinguer la sensation de l'odeur de l'œillet, de la sensation de l'odeur de la rose, qu'elle n'ait le *fondement* de la notion du *nombre*. [255.] Ces deux sensations lui sont présentes à la fois; [185 & suiv.] elles existent à part : [94] l'une est excitée par l'objet;

l'objet ; l'autre est rappelée par la Mémoire. L'Ame a la *conscience* de ces deux modifications ; [200 ;] elles sont donc deux choses distinctes.

554. MAIS comme la Statue n'a point l'usage des signes, [217 & suiv.] elle ne peut abstraire de ses sensations ce qu'elles ont de plus général, & se les représenter comme de simples *unités*. (255.) Elle ne peut dire *un un*. Elle ne peut se représenter un un par le signe *deux*. Mais elle a le sentiment très-*clair*. [273] de la présence des deux sensations. Elle sent que l'une n'est pas l'autre ; elle ne les confond point. Ce sentiment qu'elle a de deux choses distinctes n'est pas la *notion* du nombre ; il en est seulement le *fondement* ; car comme nous l'avons vu dans le Chapitre XVI, toutes nos notions reposent sur des idées sensibles.

555. PAR la même raison, la Statue ne peut se former la notion du *plaisir* & du *déplaisir*. [258.] L'idée qu'elle a de l'un & de l'autre est une idée purement *sensible*. (206.) Elle n'est que la sensation elle-même, en tant qu'elle est excitée ou rappelée dans tel ou tel degré. (118.)

AINSI, l'idée qu'a la Statue du plaisir & du déplaisir est une *idée particulière*, & point du

tout une idée générale, une *notion*. [230.] Elle ne se représente pas une manière d'être en général; mais elle se représente une manière d'être en particulier; & cette manière d'être est toujours l'une ou l'autre des deux sensations, & un certain degré de l'une ou de l'autre.

556. EN sentant alternativement la rose & l'œillet, la Statue a acquis le sentiment de la *succession* [318, 319, 320.] & celui du nombre. [553, 554.] A-t-elle aussi acquis le sentiment de la *durée*; & si elle l'a acquis, quelle est la mécanique de ce sentiment?

C'EST encore ici une de ces questions que je m'étois proposées au commencement du Chapitre XIV. Je vais poser quelques principes qui m'aideront peut-être à la résoudre.

557. SI la Statue n'avoit jamais senti que la rose, & si le degré de la sensation n'avoit jamais varié, il est bien évident qu'elle n'auroit jamais pu acquérir le sentiment de la *succession*; puisque ce sentiment suppose le passage d'un état à un autre état, & que l'Ame ne peut rien distinguer dans un état dont l'uniformité est parfaite. Son existence est donc alors absolument une.

558. EN passant de la sensation de la rose

à celle de l'œillet, la Statue change d'état. Elle ne peut en changer qu'elle n'ait le sentiment de ce changement, [167.] & conséquemment celui de la succession qui en est inséparable.

CE sentiment se fortifie en raison du nombre des retours alternatifs des deux sensations. (96 & suiv.)

559. LE sentiment de la *durée* est lié à celui de la succession : le sentiment que la Statue acquiert de la durée dépend donc des retours alternatifs que sa Mémoire lui retrace. Ces retours sont autant d'*instans* dont l'Ame a la conscience. Ces instans sont des *parties* de la durée ou de la succession.

560. JE ne parle que du sentiment des retours, & non du sentiment de la durée de chaque sensation, parce que je suppose que le degré de chaque sensation ne varie point. [557.]

561. JE ne puis déterminer le nombre des retours alternatifs que la Mémoire de la Statue lui retrace clairement [273.] ni le nombre de ceux qu'elle ne lui retrace qu'obscurément, [275.] Cela tient au plus ou au moins de perfection de la Mémoire ou de l'Imagination.

Cela dépend encore du degré de l'Attention. En général, nous éprouvons que nous ne pouvons guere nous représenter plus de cinq à six idées à la fois; & encore faut-il que nous recourions à des expédiens pour ne les pas confondre. Notre Statue qui est actuellement bornée à ce qui résulte immédiatement de l'action des Objets sur son Odorat, ne peut aller en ce genre aussi loin que nous. Mais, si l'on suppose qu'elle fait clairement trois retours ou trois *instans*, ces instans lui donneront le sentiment d'une durée déterminée. Les autres instans que la Mémoire ne lui retracera qu'obscurément lui donneront le sentiment d'une durée indéterminée, d'une sorte d'*Eternité*.

562. LA Statue ne peut avoir le sentiment de la *durée* qu'elle n'ait au moins celui du *passé* & du *présent*; car elle a le sentiment de la *succession*; or, ce sentiment est celui d'une chose qui a précédé & d'une chose qui a suivi; d'une chose qui affecte l'Ame actuellement & d'une chose qui l'a affectée immédiatement auparavant. La Statue ne peut passer de la sensation de la rose à celle de l'œillet qu'elle ne sente que son état change. (558.) Elle sent donc qu'elle n'est plus comme elle étoit. Elle ne s'exprime pas cela à elle-même: elle ne dit pas *je ne suis*

plus comme j'étois ; puisqu'elle n'a point encore de langage : mais elle a le sentiment que nous rendons par ces termes ; elle a donc un sentiment du passé & du présent.

563. LA succession alternative & continuée des deux sensations a formé dans le Cerveau de la Statue l'habitude de cette succession. J'ai développé cette proposition dans le paragr. 322. Quand donc l'œillet affecte actuellement l'Odo-rat de la Statue , elle juge que la sensation de la rose va succéder à celle de l'œillet. Elle a donc aussi un sentiment du *futur*, puisqu'elle a le sentiment d'une chose qui va succéder à une autre.

AU reste ; j'ai défini ce que j'entends ici par un sentiment : (318) j'ai défini aussi ce que j'entends par une *notion*. (230.)

564. JUSQU'ICI il n'y a pas de difficulté. Je n'ai pas présenté à la fois la rose & l'œillet au Nez de la Statue : je les lui ai présentés successivement. Si je les avois présentés à la fois , il est évident qu'elle n'auroit pu distinguer les deux sensations. Elle n'auroit eu proprement qu'une seule sensation , mais une sensation composée & dont elle n'auroit pu démêler la composition.

EN présentant successivement les deux fleurs au Nez de la Statue, je lui ai donné la facilité de distinguer les deux impressions. Les faisceaux de fibres appropriées à ces impressions ont joué séparément. Les deux sensations ont existé à part. Je me suis déjà étendu là-dessus dans le paragraphe 94.

565. IL me paroît que la difficulté consiste à rendre raison de la mécanique par laquelle on peut concevoir que la Statue fait ces trois retours ou ces trois instans dont j'ai parlé dans le paragraphe 561. Je ne pense pas que cette difficulté soit insurmontable. J'essayerai d'appliquer mes principes à sa solution.

566. SI l'Ame n'avoit aucun souvenir de ses modifications antécédentes, il est évident qu'elle ne pourroit avoir le sentiment de la *succession*. Il est cependant certain qu'elle a ce sentiment, il est donc certain qu'elle a un souvenir de ses modifications antécédentes.

567. JE crois avoir établi dans les Chapitres VII, XVIII & XIX, que le souvenir tient au Cerveau. J'ai hasardé dans le Chapitre IX une explication physique de la Réminiscence. On peut consulter ces Chapitres. Je suis donc obli-

gé de chercher dans la *mécanique* du Cerveau la solution de la difficulté qui nous occupe. [565.]

568. TANDIS que la Statue éprouvoit pour la première fois, & toujours au même degré, la sensation de l'odeur de la rose, elle ne pouvoit avoir le sentiment de la succession. Je l'ai prouvé, paragraphe 557.

569. EN substituant l'œillet à la rose, j'ai fait changer d'état à la Statue. Elle a senti ce changement, [558] & elle l'a senti, parce que la nouvelle sensation a rappelé le souvenir de la première: [90 & suiv.] la Statue a donc pu alors acquérir un sentiment de la succession.

570. CE sentiment s'est fortifié lorsque j'ai substitué la rose à l'œillet. La Statue a reconnu en même tems que la sensation de la rose l'avoit déjà affectée; car elle est douée de Réminiscence. J'ai montré en quoi le physique de la Réminiscence peut consister. (92 & suiv.)

571. LA Statue faisoit donc déjà deux instans. Elle a le sentiment de l'instant où elle a passé de la sensation de la rose à la sensation de l'œillet, & le sentiment de l'instant où elle est revenue de la sensation de l'œillet à celle de la rose.

572. Je dis que ces deux instans font distincts. Les deux sensations tiennent l'une à l'autre par la liaison qui est entre les faisceaux de fibres qui leur sont appropriées. Je tâcherai ailleurs de découvrir la mécanique de cette liaison. J'ai indiqué dans le paragraphe 86 les raisons qui en prouvent l'existence.

LE retour de l'impression de la rose rappelle donc à la Statue le souvenir de la sensation de l'œillet. Les fibres appropriées à l'action de la rose ébranlent celles qui sont appropriées à l'action de l'œillet. Ces deux impressions sont claires; (273) elles ne se confondent point, parce qu'elles ont été produites séparément (564) & qu'elles ont leur siège dans des fibres spécifiquement différentes. (85.)

EN second lieu, le retour de l'impression de la rose excite dans l'Ame le sentiment de la Reminiscence. Elle reconnoît que la sensation l'a déjà affectée. Les fibres sur lesquelles la rose agit pour la seconde fois ne se trouvent pas précisément dans le même état où elles étoient lorsqu'elles ont éprouvé le premier ébranlement. (92.) Elles n'ont pu céder à cet ébranlement sans que leurs élémens se soient disposés les uns à l'égard des autres dans un ordre relatif à la

nature de cet ébranlement. (549.) Or, les faits nous conduisent à admettre que les fibres sensibles ont été organisées de manière qu'elles conservent pendant un tems plus ou moins long les déterminations qui leur ont été imprimées. (57 & suiv.) L'état d'une fibre qui n'a point encore été ébranlée, ne doit donc pas être précisément le même que celui où elle se trouvera lorsqu'elle aura éprouvé pour la première fois l'action de l'objet auquel elle est appropriée. Ainsi, tant que les élémens de cette fibre retiendront les déterminations que l'objet leur aura imprimées, la fibre conservera l'aptitude à exciter dans l'Âme le sentiment de la Réminiscence, & ce sentiment sera clair. (273.)

573. LA Statue reconnoît donc clairement que la sensation de la rose l'a déjà affectée; mais, cette sensation rappelle le *souvenir* de celle de l'œillet: la Statue a donc encore le sentiment clair de ce souvenir.

574. ELLE ne peut avoir le sentiment du retour de l'impression de la rose, & le souvenir de la sensation de l'œillet, qu'elle ne sente en même tems que la sensation de la rose a précédé une fois celle de l'œillet & qu'elle lui a ensuite succédé. Car au même instant que l'œillet

a commencé à agir sur l'organe, la Statue a senti qu'elle changeoit d'état. Elle n'a pu le sentir qu'autant qu'elle a conservé un souvenir de la sensation de la rose qui avoit précédé. (572.) Elle a donc senti que la sensation de l'œillet succédoit à celle de la rose.

LORSQUE j'ai substitué ensuite la rose à l'œillet, la sensation de la rose a de même rapellé à la Statue le souvenir de celle de l'œillet. Elle a donc senti que la sensation de la rose succédoit à celle de l'œillet.

MAIS, comme le retour de l'impression de la rose a excité dans l'Ame le sentiment de la réminiscence, (572) la Statue a reconnu que cette sensation l'avoit déjà affectée. Elle a donc reconnu que cette sensation qui a succédé à celle de l'œillet, l'avoit auparavant précédée.

575. VOILA donc deux passages ou deux instans que l'on conçoit que la Statue peut saisir clairement. Elle n'a pas le sentiment de la durée comprise entre ces deux instans : je veux dire, qu'elle n'a pas le sentiment du tems pendant lequel l'œillet a affecté l'Organe. J'ai supposé que le degré de la sensation ne varioit point. (560.) Or, dans une sensation parfaitement uniforme, l'Ame ne peut rien distinguer. (557.)

Si donc il avoit été possible que cette sensation eût affecté la Statue uniformément pendant des années & même des siècles, toute cette longue durée eût été nulle pour l'Ame.

Si toutes les parties de l'Univers étoient dans un repos absolu, il est bien évident que nous n'aurions d'autre *mesure* de la durée que la succession de nos idées. (254.)

IL n'est pas moins évident que cette mesure varierait en différens Individus & qu'elle varierait encore dans chaque Individu : car suivant que cette succession seroit plus ou moins rapide ou plus ou moins agréable, l'Individu jugeroit différemment de la durée.

LE plus ou le moins de rapidité de cette succession paroît dépendre du degré de facilité ou de promptitude avec lequel les fibres sensibles s'ébranlent réciproquement. (449, 450, 451.)

LA vivacité, le feu de l'esprit pourroit être en partie l'effet de cette cause physique. (1)

(1) †† JE dis en *partie*; parce qu'il seroit possible que toutes les Ames humaines n'eussent pas été créées précisément sur le même modele & que l'Activité originelle des unes fût

576. LORSQUE j'ai fait succéder de nouveau l'œillet à la rose, la Statue a reconnu que la sensation de l'œillet lui avoit déjà été présente.

plus grande que celle des autres. Il n'y a pas même lieu de présumer une parfaite ressemblance originelle entre toutes les Ames humaines, puisque tout est si varié dans la Nature. Cette remarque, qui me paroît essentielle, s'étend à beaucoup de faits psychologiques, à l'égard desquels il pourroit m'être arrivé plus d'une fois d'avoir plus donné à l'organisation que je ne le devois en bonne Philosophie. La Machine admirable à laquelle l'Ame est unie par des nœuds secrets que nous ne découvrirons jamais ici-bas, est bien ce qui détermine l'exercice de l'activité du Principe immatériel; mais l'Activité de ce Principe ne dépend point de la Machine. Cette Activité, cette Force est inhérente à la nature de l'Ame : elle constitue son essence; & elle peut varier en différentes Ames humaines. De cette possibilité que les Ames humaines n'aient pas toutes été douées de la même Force primitive, découle la possibilité d'une variété proportionnelle dans la manière dont elles agissent sur la Machine ou dans le degré de l'action. Ceci s'applique donc à tous ces actes de l'Ame que nous désignons par les termes d'*attention*, de *desir*, de *passion*, &c.

Mais, comme l'homme est essentiellement un *Etre mixte*, & qu'il est une étroite correspondance entre les deux substances de l'union desquelles il résulte, on comprend facilement que plus les deux Substances posséderont de perfections originelles & seront harmoniques entr'elles, & plus l'Individu aura de disposition originelle à déployer toutes ses Facultés & à les mettre en valeur.

Il ne faudroit pas inférer néanmoins de ce que je viens

[572.] Cette sensation lui a rappelé le souvenir de celle de la rose. Mais a-t-elle reconnu en même tems que la sensation de la rose lui a été présentée deux fois ? Cette question mérite bien d'être analysée.

Je dire, qu'une plus grande perfection organique ne fût plus assez en rapport avec une certaine Ame pour que sa Faculté de connoître & d'agir n'en acquit pas elle-même plus de perfection. Les Puissances des Ames sont susceptibles d'extension ou d'élévation dans un degré que nous ne saurions déterminer ; mais les moyens qui operent ce perfectionnement leur sont extérieurs. Nous ne pouvons douter que si nos sens devenoient plus parfaits, & sur-tout si nous acquérions de nouveaux sens, nous n'acquissions un très-grand nombre de connoissances nouvelles sur notre propre Etre & sur les divers Etres qui nous environnent. Et quel effort ne prendroit point l'activité de notre Ame par cet accroissement de connoissances ! Nous pouvons en juger jusqu'à un certain point par les belles & nombreuses connoissances que nous devons à l'invention des verres. Nous savons d'ailleurs que notre Ame est appelée à revêtir un jour un autre corps incomparablement plus parfait que celui qu'elle anime actuellement, & qui élèvera toutes les Facultés à un degré de perfection dont nous ne saurions nous former que de très-foibles idées.

Les Corps organisés ont pour principale fin le perfectionnement des Ames qui leur sont unies, & qui devoient composer avec eux cette immense série d'Etres mixtes qui peuplent les différentes Régions de notre Planete, & qui s'élèvent graduellement depuis le Zoophyte presque insensible jusqu'à cet Etre qui par la supériorité de sa nature domine sur toute la Création terrestre.

577. SI la Statue n'avoit jamais éprouvé que l'impression de la rose , auroit - elle pu distinguer trois impressions ? Je suppose que l'objet eût toujours agi sur l'Organe d'une maniere uniforme ; c'est - à - dire , que ces trois impressions eussent été égales en intensité & en durée. Je dois analyser cette question avant que d'analyser la précédente.

578. ON ne peut s'empêcher de convenir qu'à la seconde impression de la rose , la Statue auroit reconnu que cette sensation lui avoit déjà été présente. Dès que l'on accorde à la Statue la Réminiscence , [90] l'on doit admettre qu'une impression qu'elle éprouve pour la seconde fois ne l'affecte pas précisément comme elle l'a affectée la première fois. Le retour de l'impression est lié à un sentiment qui apprend à l'Ame qu'elle a déjà été comme elle est. Elle compare donc le sentiment de la seconde impression avec le souvenir de la première ; & de cette comparaison résulte la perception de l'identité des deux impressions.

LE *souvenir* de la première impression tient au changement que l'action de la rose a produit dans l'état primitif [59] des fibres qui lui sont appropriées. [546.]

Si ce souvenir s'étoit effacé, si les fibres étoient revenues à leur état primitif, [109, 546 & suiv.] il est clair qu'à la seconde impression la Statue se feroit trouvée précisément dans le même état où elle auroit été à la première. L'Ame auroit été simplement modifiée en odeur de rose, & cette modification n'auroit été accompagnée d'aucune Réminiscence.

579. A la troisième impression la Réminiscence auroit continué à agir. Mais, la Statue se feroit-elle rapellé les deux premières impressions?

POUR qu'elle eût pu se les rappeler, il auroit fallu qu'elle eût pu distinguer le souvenir de l'une du souvenir de l'autre.

MAIS, si la Mémoire tient au Cerveau, [57 & suiv.] le souvenir de quelqu'impression que ce soit dépend des déterminations que l'action de l'objet produit dans les fibres qui lui sont appropriées. [85.]

L'OBJET n'agit sur ces fibres que par impulsion; il leur imprime donc un mouvement, [41, 42.]

LES fibres ne peuvent se prêter à ce mou-

vement, que leurs parties constituantes ne revêtent les unes à l'égard des autres de nouvelles positions : [546, 549] car si les élémens dont une fibre est composée [62] ne changeoient point de position respective, comment cette fibre céderoit-elle à l'impression de l'objet ? [63.]

D'UN autre côté, si les élémens reprennent leur position primitive, au même instant que l'objet auroit cessé d'agir, comment le souvenir de la sensation se conserveroit-il dans le Cerveau; où ce souvenir résideroit-il ? (64)

580. LA première impression de l'objet produit donc sur les fibres qui lui sont appropriées des déterminations qui constituent le physique de la Réminiscence. (92 & suiv. 546 & suiv.)

Si donc la seconde impression survient avant que les fibres aient perdu ces déterminations, l'Âme reconnoîtra clairement que la sensation lui a été présente.

LES déterminations que la première action de l'objet produit dans les fibres leur impriment une tendance ou mouvement : car les élémens ne peuvent se disposer les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à ce mouvement,

vément, que les fibres n'en acquièrent plus d'aptitude à l'exécuter.

AINSI, en supposant que les deux premières impressions de l'objet soient égales en intensité & en durée, la seconde impression doit exciter plus de mouvemens dans les fibres que la première, puisqu'elles ont acquis une disposition au mouvement, disposition que ces fibres n'avoient pas lorsqu'elles n'avoient point encore été ébranlées.

LA seconde impression de l'objet sur les fibres qui lui sont appropriées doit donc apporter encore un changement à la position respective de leurs élémens. Ces fibres ne prennent plus de mouvement, que parce que leurs élémens ont acquis plus de facilité à glisser les uns sur les autres. Ils ne peuvent acquérir plus de facilité à se mouvoir, que leur position respective ne change plus ou moins par les retours successifs de la même impression.

§ 81. MAIS, la conservation des idées par l'intervention du cerveau est un fait (57) qui nous oblige à admettre que les fibres sensibles ont été construites de manière qu'elles retiennent pendant un tems plus ou moins long les déter-

minations qu'elles ont reçues de l'action des objets. [64.]

LEURS élémens retiennent donc pendant un tems plus ou moins long la nouvelle position que l'action répétée des objets leur fait revêtir.

582. LORS donc que des fibres sensibles sont ébranlées pour la troisième fois par leur objet, elles ne se trouvent pas alors précisément dans le même état où elles étoient avant la seconde impression. Celle-ci a ajouté quelque chose à l'effet de la première : elle a modifié plus ou moins cet effet.

TOUTES les fibres soumises à l'action de l'objet ont participé à cette seconde impression dans un rapport exact à la mutabilité de chacune. (61 , 550.

L'EFFET de la première impression a donc été modifié dans toutes par la seconde impression.

A la troisième impression , les fibres se font donc mues relativement à l'état où la seconde impression les avoit laissées : car l'effet de la première impression ayant été modifié par la

seconde, & cette modification étant plus ou moins durable, [64] l'on m'accordera, je pense, que tandis qu'elle subsiste, les fibres ne peuvent se mouvoir que dans le rapport à l'état où la seconde impression les a mises.

UNE fibre sensible ne retient pas à la fois deux déterminations; elle ne se meut pas à la fois suivant ces deux déterminations. Dans mes principes, ces déterminations ne sont autre chose que l'ordre dans lequel les élémens se disposent les uns à l'égard des autres en conséquence de l'action réitérée de l'objet. [580, 581.]

C'EST donc relativement à la position que la dernière impression fait revêtir aux élémens que la fibre doit commencer à se mouvoir, lorsqu'elle est ébranlée de nouveau par l'objet.

583. SI ces raisonnemens sont justes, je crois pouvoir en conclure, qu'à la troisième impression de la rose la Statue n'auroit pu se rappeler les deux premières.

EN effet, comme je le disois dans le paragraphe 579, pour qu'elle eût pu se les rappeler,

il auroit fallu qu'elle eût pu les distinguer l'une de l'autre. Or, je ne vois pas comment elle auroit pu les distinguer l'une de l'autre par la seule Réminiscence.

LA Réminiscence est ce sentiment qui apprend à l'Ame qu'une sensation qui l'affecte actuellement l'a déjà affectée. Mais, ce sentiment ne peut par lui-même l'instruire du nombre des retours de cette sensation.

La sensation a son siége dans les fibres qui lui sont appropriées. [85.] L'objet est supposé agir chaque fois sur ces fibres d'une manière uniforme. [577.] Toutes les impressions de l'objet sont donc uniformes.

AFIN donc que l'Ame pût distinguer le souvenir d'une de ces impressions du souvenir d'une autre impression, il faudroit que ces deux souvenirs résidassent dans différentes fibres ou dans des fibres qui différassent entr'elles par leur jeu.

MAIS, toutes les impressions de l'objet étant uniformes, toutes les fibres qui lui sont appropriées doivent se mouvoir uniformément à chaque impression. La même quantité proportionnelle de mouvement qui se trouvoit dans

toutes à la première impression, doit s'y retrouver à la seconde, à la troisième, &c.

JE dis la même quantité proportionnelle, parce que j'ai fait voir qu'il est très-probable que toutes les fibres du même ordre ne sont pas également délicées, également mobiles. (III, 550.)

ENFIN, j'ai prouvé dans le paragraphe précédent, que l'impression subséquente modifie jusqu'à un certain point l'effet de l'impression antécédente, & que la même fibre ne retient pas à-la fois plusieurs déterminations.

584. SI donc nous distinguons plusieurs impressions du même objet, c'est que ces impressions se trouvent liées à différentes idées associées. Les fibres appropriées à ces idées s'ébranlent réciproquement; & comme elles appartiennent à différens ordres, elles excitent dans l'Âme des sensations ou des perceptions qu'elle distingue. La distinction qui est entre ces idées associées en met entre les impressions uniformes & successives auxquelles elles sont liées. C'étoit ce que je voulois insinuer dans le paragraphe 93.

585. JE reviens maintenant à la question

que je me suis proposée dans le paragraphe 576.

LORSQUE j'ai fait succéder de nouveau l'œillet à la rose , la Statue a-t-elle reconnu que la sensation de la rose lui a été présente deux fois ?

JE commence par inviter mon Lecteur à relire les préliminaires de cette question : ils sont compris entre le paragraphe 565 & le paragraphe 576. Les matières que je traite sont difficiles à saisir , & elles le deviendroient encore davantage si l'on négligeoit de fortifier la liaison des principes en les rapprochant les uns des autres par une lecture répétée.

586. LE retour de l'action de l'œillet sur les fibres qui lui sont appropriées excite dans l'Ame de la Statue la sensation attachée au mouvement de ces fibres.

ELLE y est accompagnée du Sentiment de la Réminiscence , par lequel l'Ame reconnoît que cette sensation lui a déjà été présente.

ELLE réveille en même tems le souvenir de la sensation de la rose.

§87. MAIS, ce souvenir étant attaché aux déterminations que la dernière imprefſion de la roſe a produites dans les fibres qui lui ſont appropriées, il ſ'enſuit que ces fibres ne peuvent être ébranlées par celles de l'œillet que dans le rapport à ces déterminations. Je penſe l'avoir prouvé dans les paragraphes §81, §82, §83.

§88. IL réſulte encore de ce que j'ai expoſé dans ces paragraphes, que l'ébranlement des fibres de la roſe par celles de l'œillet n'apprend autre choſe à l'Ame ſinon que la ſenſation de la roſe lui a déjà été préſente; & qu'il ne peut par lui-même l'inſtruire du nombre des retours de cette ſenſation.

AU reſte, je me fers de l'exprefſion abrégée de *fibres de la roſe*, de *fibres de l'œillet*, pour éviter la répétition ennuyeuſe de cette longue phraſe, *les fibres appropriées à l'action de la roſe*, &c.

§89. SI les retours du mouvement dans les fibres de la roſe ne peuvent par eux-mêmes donner à l'Ame le ſentiment du nombre de ces retours, les retours du mouvement dans les fibres de l'œillet ne le peuvent pas non plus.

LES fibres de l'œillet ne peuvent ébranler les fibres de la rose que dans le rapport aux dernières déterminations que celles-ci ont reçues. (587.)

CES déterminations ne peuvent par elles-mêmes représenter à l'Ame deux ou plusieurs retours.

POUR qu'une telle représentation pût s'opérer, il faudroit que ces retours existassent à-part ; qu'ils eussent leur siege dans des fibres dont les déterminations ne fussent pas semblables. Ils exciteroient alors dans l'Ame des sentimens qu'elle distingueroit les uns des autres. (583.)

MAIS, les fibres qui ont éprouvé la première impression de l'objet sont les mêmes qui en éprouvent la seconde impression, la troisième, la quatrième, &c. J'ai essayé de prouver que l'impression subséquente modifie l'effet de l'impression antécédente. (582) Si elle le modifie, l'effet de l'impression antécédente ne peut coexister à-part avec l'effet de l'impression subséquente. Il n'y a donc ici proprement qu'un seul effet, qu'une seule détermination. Or, comment une seule détermination pourroit-elle exciter dans l'Ame plusieurs senti-

mens distincts? On voit que la force de cet argument résulte en dernier ressort de la nécessité où nous sommes de chercher dans le Corps l'origine de tout ce que l'Âme éprouve. (17 & suiv. 92, 95.)

590. CETTE analyse de mes principes me conduit donc à penser que la Statue ne fait que deux passages ou deux instans. [574, 575.] Si j'ai paru insinuer le contraire dans le paragraphe 561, c'est que n'ayant pas encore poussé l'analyse aussi loin que je viens de le faire, je ne pouvois rien déterminer sur la question dont il s'agit. Ce n'est pourtant pas que je prétende avoir décidé cette question; mais j'ai exposé le plus clairement qu'il m'a été possible les principes que j'ai crus les plus propres à conduire à sa solution. C'est à ceux qui sont plus capables que moi d'approfondir ces matieres abstraites qu'il appartient de juger de ces principes.

591. S'IL suffit à l'Âme de passer d'un état à un autre état pour acquérir le sentiment de la *succession*, & conséquemment celui de la *durée*; il s'ensuit qu'une sensation qui se dégrade [162 & suiv.] peut aussi lui donner ces deux sentimens. Car les termes que l'Âme fait dans cette dégradation peuvent produire chez elle l'effet

des différentes sensations qui se succèdent.

592. IL est presque inutile que je le dise, la Statue n'a point d'idée du *tems*. (254.) Cette idée est une véritable *notion*; & l'on voit assez par tout ce que j'ai exposé dans les Chapitres XV & XVI, que la Statue ne peut encore former des notions.

593. IL me semble qu'il ne me reste plus pour finir l'analyse des deux premières sensations de notre Statue, qu'à examiner quelle idée elle acquiert de l'*existence*. C'est la dernière des questions que je me suis proposées au commencement du Chapitre XIV. (193.) J'ai déjà eu occasion de dire un mot sur cette question dans le paragraphe 47.

594. IL est évident que la Statue a la conscience de la présence de ses sensations. L'Ame a la conscience de tout ce qui se passe en elle. (200.) La Statue a donc un sentiment de l'*existence* de ses sensations.

ELLES ne sont pas des *Etres* (251.)¹ pour la Statue, puisqu'elle est encore bien éloignée de pouvoir s'élever à la notion la plus générale, celle de l'*Être*. (227.)

595. L'AME s'identifie avec ses sensations :
 [113.] elle ne peut donc avoir le sentiment
 de l'existence de ses sensations qu'elle n'ait par
 cela même un sentiment de sa propre *existence*.
 [113.]

MAIS , le sentiment qu'a la Statue de son existence , differe beaucoup de l'idée que nous avons de la nôtre. [114.] Cette idée est réfléchie ; & j'ai montré dans le paragraphe 252 comment nous l'acquérons.





C H A P I T R E X X I.

Réflexions sur l'analyse des deux premières Sensations de la Statue.

La Statue éprouve une troisième odeur.

Qu'une Sensation nouvelle rappelle celles qui l'ont précédée.

Pourquoi les fibres qui sont ébranlées par un Objet nouveau ne peuvent-elles ébranler que celles qui l'ont déjà été par d'autres Objets ?

Comment chaque Sensation ayant ses fibres propres , il arrive que les fibres de différentes especes s'ébranlent réciproquement ?

596. **O**N est, sans doute, surpris que l'analyse des deux premières sensations de ma Statue m'ait conduit aussi loin & qu'elle ait déjà fourni la matière d'un assez gros Volume. Lorsque je commençai cette analyse, je ne m'attendois pas moi-même qu'elle m'entraîneroit dans la discussion de tant de questions différentes. Ces questions m'ont

paru naître les unes des autres, comme par une génération naturelle. J'ai cru devoir suivre l'ordre de cette génération & me laisser conduire par ce fil analytique. Je me suis prêté d'autant plus volontiers à cette marche, que je voyois clairement que deux sensations suffisoient à mettre en jeu toutes les Facultés de l'Ame de ma Statue.

J'AI donc été ainsi acheminé à étudier la nature des Facultés de notre Etre, leur dépendance réciproque & leurs opérations diverses.

ET comme l'état d'un Etre purement sentant differe beaucoup de l'état d'un Etre intelligent, il convenoit que j'indiquasse de bonne heure les caracteres qui différencient ces deux états. C'est ce que j'ai exécuté en ébauchant une Théorie générale des idées dans les Chapitres XIV, XV, XVI. J'ai fait sentir, par. 194, 316, la liaison qu'avoit cete Théorie avec l'analyse des premieres opérations de notre Automate.

APPELLE' ensuite par l'examen de la grande question du rappel des idées à considérer de plus près tout ce qui concerne la nature & l'exercice de l'Activité de notre Ame, j'ai présenté à mes Lecteurs sous un seul point de vue, dans le

Chapitre XIX, les causes générales des déterminations de la sensibilité & de la Volonté soit dans les Etres sentans, soit dans les Etres intelligens.

ENFIN, j'ai appliqué mes principes sur l'Economie de notre Etre à la solution des diverses questions que m'offroit l'état actuel de ma Statue.

597. J'ETOIS donc tenté de terminer ici cet Ouvrage. Un Lecteur intelligent apperçoit assez qu'en entrant dans un plus grand détail, je ne ferai guere qu'appliquer mes principes à un plus grand nombre de cas.

CEPENDANT, comme il est des choses essentielles à mon Sujet que je n'ai qu'effleurées dans les Chapitres précédens, & qu'il en est quelques autres dont je n'ai point parlé du tout, il me paroît à-propos de pousser plus loin cette analyse.

JE donnerai par-là à mes principes un plus grand degré de clarté, & j'en faciliterai davantage l'application aux différentes parties de l'Economie de notre Etre. Je prévois même qu'en développant davantage ces premiers principes, ils pourroient me conduire à des conséquences

qui deviendront peut-être elles-mêmes de nouveaux principes.

598. JE laisse l'Ame de ma Statue retomber en léthargie : [177 , 178.] pendant qu'elle est dans cet état, je place sous son Nez une giroflée. Cette fleur rappellera-t-elle à la Statue le souvenir des sensations que la rose & l'œillet ont excitées ?

J'AI admis l'affirmative dans le paragr. 87, & j'en ai indiqué la raison : mais, je sens que cette question méritoit d'être un peu plus discutée. Je puis la discuter ici avec plus d'avantage que dans le paragraphe que je viens de citer.

599. SI une sensation *nouvelle* ne nous rappelloit point le souvenir des sensations d'espèces différentes qui l'ont précédée, il seroit impossible que cette sensation nous parût *nouvelle* & que nous parvinssions à acquérir l'idée de la *succession*. La chose est facile à démontrer.

LE sentiment de la *nouveauté* d'une sensation est essentiellement lié à la comparaison que nous faisons entre cette sensation & les sensations que nous avons éprouvées auparavant. Or, toute comparaison suppose la présence des idées que l'on compare. [188 , 189 , 190.] La nouvelle

fenfation rappelle donc le fouvenir des fenfations qui l'ont précédée. Si elle ne le rappelloit point, comment pourrions-nous juger que la fenfation qui nous affecte actuellement est nouvelle ?

DE même encore, lorsque différentes perceptions se fuccedent dans l'ordre qui confitue l'harmonie, [369.] si la perception fubféquente ne rappelloit point le fouvenir de la perception antécédente, comment fe formeroit l'idée de la fucceffion ? comment goûterions-nous le plaifir attaché à cette harmonie ? Toutes ces perceptions feroient ifolées dans notre Ame, & il ne pourroit jamais fe former entr'elles aucune liaifon.

CELA est trop évident pour qu'il foit néceffaire que j'y infifte davantage. La fenfation de l'odeur de la giroflée rappelle donc à la Statue le fouvenir des fenfations qui l'ont précédée.

600. IL est de même évident qu'une fenfation nouvelle ne peut rappeler que les fenfations qui l'ont précédée, & qu'elle ne peut point du tout exciter dans l'Ame des fenfations qu'elle n'ait jamais éprouvées. L'odeur de la giroflée ne peut rappeler à la Statue que les fenfations de
l'odeur

l'odeur de la rose & de celle de l'œillet; mais elle ne peut point exciter dans son Ame les sensations de l'odeur de jacinte , de jonquille, de violette, &c.

L'AME ne peut non plus par sa seule Activité se donner de nouvelles sensations. L'expérience le démontre; & je crois avoir assez bien prouvé que l'exercice de cette Activité est subordonné à l'action des objets sur les fibres sensibles. (494.) J'ai même fait voir que l'influence de l'Ame dans le rappel des idées n'est pas à beaucoup près aussi grande qu'on le pense communément. [433 & suiv. 499, 500, 501, 536.

601. DE ces faits que l'on ne peut révoquer en doute, nous sommes en droit de conclure, que dans l'ordre naturel, il n'y a que les fibres qui ont déjà été ébranlées par les Objets, qui puissent l'être par des fibres sur lesquelles un Objet nouveau exerce son action.

CEPENDANT, tout nous conduit à penser qu'il est une secrète communication entre les fibres sensibles de tous les ordres. Le rappel des sensations les unes par les autres indique assez cette communication : car si toutes les

fenfations tiennent à des fibres qui leur font appropriées ; (85.) si chaque fenfation dépend du mouvement imprimé aux fibres qui lui font propres , le rappel d'une fenfation par une autre fenfation doit dépendre d'une communication médiate ou immédiate qui est entre les faisceaux de fibres appropriés à ces fenfations.

JE dis une communication *médiate* ou *immédiate* , parce que je ne conçois pas qu'un Corps puisse agir sur un autre Corps autrement qu'en lui communiquant immédiatement son mouvement , ou en le communiquant à des Corps interposés.

JE ne dis pas simplement une communication *immédiate* ; parce que je ne puis décider que les fibres sensibles de tous les ordres communiquent immédiatement les unes avec les autres , & qu'il seroit possible que leur communication s'opérât par un fluide interposé , ou par quelque autre voie qui m'est inconnue.

QUOIQU'IL en soit , je me borne à dire en général , que les fibres sensibles communiquent les unes avec les autres.

CELA posé , voici une question qui s'offre

à mon examen ; d'où vient qu'il n'y a que les fibres qui ont été mues par les Objets, qui le soient par celles qu'un *Objet nouveau* vient à ébranler ?

JE vais chercher quelque fait qui puisse m'aider à résoudre cette question.

602. JE remarque d'abord, qu'une sensation *rappelée* est moins vive que lorsqu'elle est excitée par l'Objet.

Nous pouvons donc inférer de ce fait, que le mouvement qu'un faisceau de fibres reçoit d'un autre faisceau a moins d'intensité que celui qu'il recevrait de l'impression immédiate de l'Objet. [139.] J'en ai indiqué en général les raisons dans le paragraphe 89.

603. JE remarque encore que la mobilité des fibres sensibles croît en raison de la fréquence ou de l'intensité des ébranlemens. J'ai beaucoup insisté là-dessus en divers endroits de cet Ouvrage.

Nous pouvons donc encore inférer de - là, qu'une fibre qui n'a point été mue a moins de disposition à se mouvoir qu'une fibre qui a été mue plusieurs fois.

UNE fibre qui n'a point été mue apporte donc une certaine résistance au mouvement qui lui est imprimé, & si ce mouvement est foible, il s'éteindra par cette résistance, ou s'il ne s'éteint pas, l'impression qu'il produira sur la fibre sera si foible, qu'elle ne sera pas sensible à l'Ame.

604. IL semble donc que l'on puisse conjecturer des faits que je viens d'indiquer, qu'il n'y a que l'action immédiate des Objets sur les fibres qui n'ont point encore été mues, qui soit propre à surmonter pleinement la résistance que ces fibres apportent au mouvement, & qui les mette ainsi en état de céder aux impressions que leur communiquent les faisceaux avec lesquels elles correspondent. [1]

(1) †† PAR-TOU T dans cet Ouvrage j'ai supposé que les fibres sensibles qui n'ont point encore été mues & que j'ai nommées des *fibres vierges*, §. 92. apportent une certaine résistance au mouvement, & qu'il n'y a que l'action immédiate des objets qui, dans l'ordre de la Nature, puisse surmonter cette résistance. Il est bien prouvé par l'expérience que nos idées de tout genre se réveillent les unes les autres, & comme il n'est pas moins bien prouvé que toutes nos idées ont dans le Cerveau un siége physique ou qu'elles tiennent à des fibres qui leur sont appropriées, il est prouvé par cela même que les fibres de tout genre communiquent les unes avec les autres. Elles peuvent donc se communiquer réciproque-

ON ne peut douter qu'il n'y ait un rapport direct entre la structure des fibres sensibles de

ment les ébranlemens qu'elles reçoivent ; & c'est de la sorte qu'on peut concevoir le rappel des idées les unes par les autres.

Mais si les fibres *vierges* ou les fibres qui n'ont point encore été mues par leurs objets, pouvoient l'être par celles avec lesquelles elles communiquent, nous pourrions acquérir une multitude d'idées *nouvelles* sans l'intervention des objets de ces idées : car il suffiroit pour cela que quelques fibres vierges vinssent à être ébranlées assez fortement pour que le mouvement pût se propager à un certain nombre d'autres fibres vierges ; les idées attachées à l'ébranlement de ces fibres seroient aussi-tôt excitées dans l'Ame, & ce seroit des idées absolument *nouvelles* qu'elle acquerroit sans aucune intervention de leurs objets.

Or, comme nous n'avons jamais d'idées *nouvelles* qu'autant que des objets *nouveaux* viennent à affecter nos Sens, il est bien démontré que la seule communication que les fibres sensibles ont entr'elles ne suffit point pour nous donner de telles idées, & conséquemment, que les fibres vierges ne peuvent être ébranlées que par l'action immédiate des objets auxquelles elles sont appropriées. Il n'y a donc que cette seule action qui soit capable de les disposer au mouvement. Il y a donc un obstacle secret qui empêche que les fibres vierges puissent être ébranlées par celles qui l'ont déjà été, ou qui le sont actuellement pour la première fois.

Je ne saurois dire en quoi consiste cet obstacle : je me borne à montrer qu'il existe. Peut-être que le fluide nerveux doit couler avec une certaine abondance ou avec une certaine célérité dans les fibres vierges, pour qu'elles soient rendues ca-

chaque ordre & la manière d'agir de l'Objet dont elles transmettent à l'Ame les impressions. Si chaque Sens a sa fin, (211) chaque espèce de fibres a aussi la sienne.

LA conformation de chaque Sens & celle de chaque espèce de fibres sont les moyens relatifs à ces fins.

LES fonctions d'une fibre sont essentiellement les résultats des rapports qu'elle soutient avec l'objet auquel elle est appropriée. (39, 40.)

605. IL suit de là que les fibres sensibles de chaque ordre reçoivent plus de mouvement de l'action immédiate de l'objet, qu'elles n'en reçoivent des différens faisceaux avec lesquels elles communiquent : car il n'y a pas la même

pables de céder à l'ébranlement de celles qui ne sont pas vierges, & qu'il n'y a que l'action immédiate des objets qui puisse opérer cette affluence ou cette accélération du fluide nerveux. Peut-être encore que les élémens des parties par lesquelles les différentes fibres communiquent entr'elles, ont une adhérence primitive qui s'oppose au mouvement de ces élémens, & qui ne peut être surmontée que par l'action des objets. Mais ce ne sont-là que de très-légères conjectures, ou plutôt de simples soupçons qui m'échappent comme malgré moi & que le Lecteur judicieux ne prendra que pour ce qu'ils valent.

analogie entre la maniere d'agir d'un faisceau & celle d'un autre faisceau, qu'il y a entre la maniere d'agir d'un faisceau & celle de l'objet auquel il est approprié.

CE que je viens de dire me paroît suffire pour satisfaire à la question qui s'étoit offerte à mon examen.

606. EN éievant cette question j'en ai fait naître une autre. J'ai tâché de prouver dans le Chapitre VIII, [78, 80, 1, 2, 3, 4, 5,] que chaque sensation a ses fibres propres, & il me semble que l'on ne fauroit refuser de l'admettre.

MAIS, si chaque sensation a ses fibres propres, il s'ensuit nécessairement que les corpuscules odoriférans qui émanent de l'œillet ne fauroient agir sur les fibres appropriées à l'action des corpuscules qui émanent de la rose.

COMMENT donc la sensation de l'odeur de l'œillet rappelle-t-elle à la Statue le souvenir de la sensation de l'odeur de la rose?

J'AI dit, & je l'ai répété en plusieurs endroits de cet Ouvrage, que ce rappel s'opéroit par

l'ébranlement que les fibres appropriées à l'œillet excitoient dans les fibres appropriées à la rose.

MAIS, si les corpuscules odoriférans qui émanent de l'œillet ne peuvent agir sur les fibres appropriées à l'action de la rose, comment les fibres appropriées à l'œillet peuvent-elles ébranler les fibres appropriées à la rose & rappeler ainsi à l'Ame de la Statue le souvenir de la sensation de l'odeur de la rose?

J'AI dit quelques généralités sur cette question dans le paragraphe 87 : j'entrerai ici dans un détail qui devient nécessaire : on ne tardera pas à s'apercevoir, si l'on ne s'en aperçoit déjà, que cette question est liée à la précédente.

607. S'IL est prouvé que la Mémoire tient au Cerveau, il ne l'est pas moins, je pense, que le rappel des sensations les unes par les autres dépend des mouvemens que les fibres sensibles se communiquent réciproquement. Je me suis beaucoup étendu sur ces deux points dans les Chapitres VII, XVIII, XIX & dans le précédent.

D'UN autre côté, je crois avoir établi dans

le Chapitre VIII; que chaque sensation a ses fibres propres & que l'on ne sauroit autrement rendre raison de la diversité des sensations.

LA difficulté consiste donc à concilier entr'eux ces résultats qui m'ont paru découler immédiatement des faits.

608. EN vertu des rapports qu'une fibre soutient avec l'objet auquel elle est appropriée, il n'y a que l'action immédiate de cet objet qui la dispose à exécuter le mouvement auquel la sensation de l'objet est attachée. [604.]

JE ne dis point que la fibre ne puisse recevoir d'ailleurs différentes impulsions : mais je dis qu'il n'y a que l'impulsion qu'elle reçoit immédiatement de son objet, qui lui imprime les déterminations propres à exciter dans l'Âme la sensation de cet objet.

609. JE ne puis déterminer en quoi consistent les rapports dont il s'agit ici; parce que les sujets de ces rapports ne me sont pas assez connus. Je me réduis donc à dire qu'ils consistent en général dans l'analogie qui est entre la nature, la forme, les proportions, l'arrangement des élémens de la fibre, & la nature,

la forme, les proportions, le mouvement des corpuscules qui émanent de l'objet.

610. UNE fibre sensible a donc une disposition originelle à céder à l'impression de l'objet auquel elle est appropriée. Cette impression modifie donc l'état primitif (59) de la fibre; car elle ne fauroit céder à l'impression de l'objet, que les élémens dont elle est composée ne revêtent les uns à l'égard des autres des positions qu'ils n'avoient pas avant que la fibre eût été ébranlée par l'objet.

UNE fuite naturelle du changement qui survient alors à la fibre est une tendance à exécuter le mouvement auquel la sensation de l'objet est attachée. Je me suis assez étendu sur ce point dans le Chapitre précédent & ailleurs.

611. PUISQUE la fibre transmet au Siege de l'Ame l'impression de l'objet, il faut que les élémens qui la composent soient unis les uns aux autres par des noeuds secrets.

L'EFFET que l'action de l'objet produit sur la fibre s'étend donc dans toute la longueur de celle-ci. Le mouvement ne peut passer de

l'une à l'autre extrémité de la fibre que tous les élémens n'y participent plus ou moins. La fibre entière éprouve donc un certain changement.

612. Je ne décide point si l'effet que l'action de l'objet produit sur la fibre se borne au changement qui survient à la position respective des élémens, ou s'il affecte encore leur forme & leurs proportions. Afin donc de ne rien hasarder sur un sujet qui m'est inconnu, j'avertis que par les termes de *dispositions* ou de *déterminations* imprimées aux élémens de la fibre, j'entends en général tous les changemens qui leur surviennent en conséquence de l'action de l'objet. Je ne détermine donc point quels sont ces changemens; & si je parle plus volontiers du changement de la position respective, c'est qu'il me paroît être celui que le mouvement suppose le plus essentiellement. [63, 79, 146 610.]

613. NON seulement la fibre transmet à l'Âme l'impression de l'objet; mais elle lui retrace encore le souvenir de cette impression. Ce souvenir ne diffère de la sensation même que par le degré de l'intensité. Il a donc la même origine : il dépend donc comme la sensation elle-

même, d'un mouvement qui s'excite dans la fibre; mais d'un mouvement plus foible.

L'EXÉCUTION de ce mouvement exige une certaine disposition dans les parties intégrantes de la fibre. Les élémens retiennent donc pendant un tems plus ou moins long les déterminations qu'ils ont reçues de l'action de l'objet. Il monte, pour ainsi dire, la fibre à son ton, & tandis qu'elle demeure ainsi montée, elle conserve l'aptitude à retracer à l'Ame le souvenir de la sensation de l'objet.

614. JE définis la tendance que l'objet imprime à la fibre, une *disposition à se mouvoir d'une façon plutôt que de toute autre.*

J'AI montré que cette disposition résulte des rapports que la fibre soutient avec l'objet. (604, 608).

ET comme la fibre entière éprouve un changement par l'action de l'objet, [611.] elle ne fauroit être affectée dans aucun de ses points, qu'il ne s'y trouve des Elémens disposés au mouvement & à un certain mouvement.

SI donc la fibre vient à recevoir quelqu'im-

pulsion étrangere, elle cédera à cette impulsion; mais ce fera à sa maniere : elle se mouvra, mais ce fera dans le rapport aux déterminations qu'elle aura reçues de l'objet.

615. IL y a lieu de présumer que plus l'impulsion que la fibre recevra fera analogue à sa maniere d'agir, & plus la fibre aura de facilité à se prêter à cette impulsion.

ENTRE les divers mouvemens qui peuvent s'exciter dans le Cerveau, il n'y en a pas de plus analogues à la maniere d'agir de la fibre que ceux des fibres de même genre ou qui appartiennent au même Sens.

616. MAIS, on conçoit que la fibre peut encore céder à des impulsions moins analogues. L'objet l'a disposée à se mouvoir : [604.] lorsque la fibre a une fois contracté cette disposition, le mouvement peut y être reproduit par une impulsion quelconque quoique très-légere.

JE dis par une impulsion *quelconque*; parce que l'expérience prouve qu'une circulation trop accélérée suffit, par exemple, pour réveiller en nous différentes sensations. Je l'ai fait voir dans le parag. 184.

IL faut donc considérer la fibre comme une très-petite machine destinée à produire un certain mouvement. La capacité de cette petite machine à exécuter ce mouvement dépend originairement de sa construction ; & cette construction la distingue de toutes les machines de même genre. L'action de l'objet réduit cette capacité en acte. C'est cette action qui monte la machine. Dès qu'elle est montée, elle joue au moment que quelqu'impulsion survient.

617. JE l'ai déjà insinué ; [615] je ne prétends pas que la fibre soit indifférente à quelque impulsion que ce soit, je veux dire, que l'intensité & la durée de son mouvement soient toujours précisément les mêmes, de quelque manière qu'elle vienne à être ébranlée. Je comprends qu'il est des circonstances, des conditions dont je parlerai ailleurs, qui peuvent influencer sur cette intensité & sur cette durée.

J'ADMETS simplement, que lorsque l'impulsion qui est communiquée à la fibre est assez forte pour faire sur l'Ame une impression sensible ; celle-ci a aussi-tôt la conscience du souvenir de la sensation attachée à l'ébranlement de cette fibre.

618. NOTRE Cerveau ayant été construit sur des rapports déterminés à la production & à la reproduction des idées, il n'y a pas lieu de douter que la maniere dont les fibres communiquent les unes avec les autres n'ait une grande influence sur cette reproduction.

MAIS, comme je l'ai dit, [86, 601] nous ignorons comment s'opere cette communication ; & l'ignorance où nous sommes à cet égard ne nous permet pas de prononcer sur diverses questions intéressantes de l'Economie de notre Etre.

JE conçois qu'il est possible que deux fibres sensibles qui se touchent seulement en un point, s'ébranlent réciproquement, si toutes deux ont déjà été ébranlées par leur objet, ou que l'une ébranle l'autre, s'il n'y a que celle-ci qui ait déjà été mue.

J'ENTREVOIS encore que le point de réunion des deux fibres peut renfermer des particularités qui aident beaucoup à la communication de leurs mouvemens. Mais je dois m'abstenir de former là-dessus des conjectures ; elles ne reposeroient sur aucune connoissance certaine.

619 TOUT ce que je viens d'exposer dans les paragraphes précédens me paroît donc se réduire à ceci.

LORSQU'UNE fibre sensible a été disposée par l'objet à exécuter le mouvement auquel la sensation de cet objet a été attachée, elle a acquis la capacité d'être ébranlée par des causes qui n'agissent pas précisément comme l'objet.

LE souvenir de la sensation ne tient pas immédiatement à l'impulsion que la fibre reçoit. Il tient immédiatement ou essentiellement à la manière dont la fibre se meut ou ce qui revient au même, à son jeu, & ce jeu tient lui-même à la construction de la fibre.

QUAND l'objet a une fois imprimé à la fibre cette tendance dont j'ai parlé, [614] il l'a rendue capable de recevoir le principe de son mouvement de causes très-différentes entr'elles, sans que la diversité de ces causes puisse en apporter aucune dans la nature du mouvement de la fibre, parce qu'elle dépend essentiellement de la mécanique de celle-ci.

DIFFÉRENTES impulsions peuvent mettre en jeu le pendule & les roues d'une Horloge, quoiqu'il

quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre la manière d'agir de ces impulsions & la manière dont ce pendule & ces roues se meuvent. On pourroit comparer l'impulsion que reçoit ce pendule, à celle qu'un faisceau de fibres sensibles imprime à un autre faisceau. L'indication de l'heure pourroit être comparée à la sensation qui résulte du mouvement du faisceau. L'on voit le but de cette comparaison ; je ne voudrois pas qu'on l'outrépassât

VOILA ce que j'avois à dire sur la question que je m'étois proposée dans le paragraphe 606. Je ne présume pas de l'avoir résolue. Pour résoudre de semblables questions il faudroit connoître à fond la mécanique du Cerveau. Je serai satisfait, si l'on goûte l'application que je viens de faire de mes principes à cette question.

620. L'ODEUR de la giroflée rappelle donc à notre Statue le souvenir de la sensation de l'odeur de la rose & le souvenir de la sensation de l'odeur de l'œillet. Il seroit inutile que j'analysasse tout ce qui résulte de ce rappel ; je ne ferois que répéter ce que j'ai exposé ailleurs fort au long sur l'Attention, [136 & suiv.] sur le desir, [170 & suiv.] sur la surprise, [324 & suiv.] &c. &c.

621. ON pourroit demander quelle est celle des deux sensations que l'odeur de la giroflée rappellera la première ? La réponse à cette question me paroît être dans le paragraphe 183 ; je suppose toujours que les fibres appropriées à l'action de l'œillet sont celles qui ont été le plus souvent & le plus fortement ébranlées.



C H A P I T R E XXII.

La Statue éprouve trois nouvelles odeurs.

Recherches sur la mécanique de la Mémoire.

*Conséquences pratiques qui résultent de cette
mécanique.*

*Questions qui naissent de la situation actuelle de
la Statue.*

622. **A**UX trois odeurs qui ont affecté l'odorat de ma Statue, j'en fais succéder trois autres, celles du jasmin, du lys, de la tubéreuse.

ON voit assez par tout ce que j'ai exposé dans les Chapitres XII & XIX, que les Facultés de l'Ame de notre Automate s'étendront ou se développeront relativement à l'augmentation du nombre de ses sensations.

IL y aura plus de fibres en jeu. La volonté s'appliquera à un plus grand nombre d'organes ou d'objets.

ELLE donnera successivement son attention à toutes ces sensations. De-là, différentes comparaisons, différens jugemens.

ELLE se fixera plus long-tems sur les sensations qui lui plairont le plus, &c, &c.

SI j'appliquois en détail aux trois nouvelles sensations de la Statue ce que j'ai dit sur les trois premières, on sent que je tomberois dans des répétitions tout-à fait inutiles.

JE dois donc chercher dans ces nouvelles sensations de nouveaux faits, de nouveaux cas, qui me donnent lieu d'étendre mes principes, de les mieux éclaircir ou de les étayer par d'autres principes liés à ceux-là.

623. JE présente successivement & assez rapidement au Nez de la Statue les six fleurs, en commençant par la rose & en finissant par la tubéreuse. Je répète cela un grand nombre de fois, & toujours dans l'ordre exprimé par cette suite, rose, œillet, giroflée, jasmin, lys, tubéreuse. Que doit-il en résulter dans le Cerveau de l'Automate?

624. L'EXPÉRIENCE démontre que si notre Cerveau est affecté pendant un certain tems par

une suite de perceptions qui se succèdent constamment dans le même ordre, il contractera l'habitude de les reproduire précisément dans le même ordre.

NOTRE Mémoire retient fidèlement une suite de mots, une suite de tons. Ces mots, ces tons sont autant de perceptions *claires*, [273] qui affectent l'œil, ou l'oreille; [223] & qui se suivent sous certains rapports, d'où dérive l'ordre de leur succession. [257.]

COMME notre Cerveau est affecté par l'Oeil & par l'Oreille, il l'est ou il peut l'être [400] par les autres Sens. Si notre Cerveau conserve le souvenir de différentes odeurs, & comment en douter? pourquoi ne pourroit-il les reproduire dans l'ordre suivant lequel elles auroient affecté l'Odorat?

625. LE Cerveau de la Statue contracte donc l'habitude de reproduire les fix odeurs qui ont affecté son Odorat & de les reproduire dans l'ordre suivant lequel elles se sont constamment succédées.

COMMENT se forme cette habitude? Quelle est cette liaison en vertu de laquelle la sensa-

tion qui précède réveille celle qui doit la fuivre ?

ME voici parvenu à ce grand problème dont je parlois dans les paragraphes 214, 215, 216. Pour tâcher de le résoudre, je ne pense pas devoir fuivre une autre méthode que celle que j'ai suivie dans l'examen des diverses questions qui se sont offertes sur ma route. Je chercherai des faits, je comparerai ces faits entr'eux, & je me rendrai attentif aux conséquences qui me paroîtront en découler le plus naturellement.

626. LE premier fait qui fixe mon attention est celui - ci.

IL faut moins de tems à notre Cerveau pour contracter la disposition propre à retracer à l'Ame le souvenir d'un certain nombre de perceptions, qu'il ne lui en faut pour contracter celle de les reproduire dans un ordre déterminé & constant.

NOUS retenons plus facilement un certain nombre de mots, que nous ne les retenons dans l'ordre suivant lequel ils nous sont présentés.

ON comprend que ce que je dis ici des per-

ceptions des mots peut s'appliquer aux perceptions ou aux sensations de tout genre. (625.) On a vu (196) que la sensation ne diffère point essentiellement de la perception.

627. JE crois avoir prouvé dans les Chapitres VII, IX, XX, que le souvenir d'une sensation dépend des déterminations que l'action de l'objet imprime aux élémens des fibres appropriées à cette sensation.

LE souvenir de l'ordre dans lequel différentes sensations se succèdent dépend donc encore de quelque autre chose que des déterminations dont je viens de parler ; puisqu'il faut plus de tems au Cerveau pour contracter l'habitude de retracer cet ordre, qu'il ne lui en faut pour contracter la disposition à retracer le souvenir de chaque sensation prise à part. (626.)

628. JE porte mon attention sur un second fait. Quand nous voulons graver dans la Mémoire une suite déterminée de mots, de nombres, &c. nous repassons un grand nombre de fois sur cette suite & toujours dans le même ordre. Il n'importe pas essentiellement que cette suite affecte l'Oeil ou l'Oreille ; mais si elle affecte à la fois l'Oeil & l'Oreille, il arrivera

souvent que nous aurons plus de facilité à nous la rappeler.

SI cette suite est exprimée par les lettres *A B C D E F*, nous allons constamment de *A* en *B*, de *B* en *C*, &c.

QUAND le Cerveau a une fois faisi cette suite, il la reproduit constamment dans le même ordre. Il ne nous représente pas la partie *B* avant la partie *A*, la partie *F* avant la partie *E*, &c, &c.

629. LORSQUE nous lisons, que nous prononçons ou que nous entendons prononcer une suite de mots, notre Cerveau est affecté d'une manière relative à ce qui se passe alors dans les fibres de l'Oeil ou dans celles de l'Oreille, que les objets ébranlent successivement. Car les fibres de l'Oeil & celles de l'Oreille communiquent avec le Cerveau (26 & suiv.), & l'Ame a la conscience de cette suite de mots. (167.)

NOTRE Cerveau éprouve donc une suite ordonnée de mouvemens exactement correspondante à la suite des mots.

CHAQUE mot excite une perception claire;

(273) & cette perception a ses fibres propres (85, 223.)

DIFFÉRENTES fibres du Cerveau font donc ébranlées fucceffivement & dans un certain ordre.

LA répétition fréquente des mêmes mouvemens dans les mêmes fibres difpofe de plus en plus ces fibres à ces mouvemens. (610.)

LA répétition fréquente des mêmes mouvemens dans le même ordre, difpofe donc les fibres à exécuter ces mouvemens dans cet ordre.

LA fuite *A B C D E F* a donc dans le Cerveau des fibres qui lui correspondent (85) & qui peuvent être représentées par les mêmes lettres.

EN parcourant plusieurs fois la fuite toujours dans le même fens, nous excïtons dans les fibres *A B C D E F* un mouvement qui paffe des unes aux autres toujours dans le même fens.

630. J'OBSERVE encore, & c'est un troiſieme fait; que ſi la fuite des mots eſt nombreuſe, étendue, variée, nous parvenons plus

facilement à la mettre dans notre Mémoire en la prenant par parties, qu'en l'embraçant chaque fois dans toute son étendue.

LORSQUE le Cerveau a fortement saisi la première partie de la fuite, il en reproduit plus facilement la seconde; celle-ci lui facilite la reproduction de la troisième, & ainsi par degrés de toute la fuite.

NON - seulement nous partageons la fuite; mais après que le Cerveau en a saisi la première partie, & pendant qu'il est occupé à en saisir la seconde, nous repassons plusieurs fois sur l'une & sur l'autre successivement. Nous en usons de même à l'égard de toutes les autres parties de la fuite.

631. LA mémoire des mots dépend essentiellement des déterminations que contractent les fibres appropriées aux mots. (57 & suiv. 85, 223.)

LA mémoire de l'ordre dans lequel les mots se succèdent dépend donc aussi de la disposition que contractent les fibres à s'ébranler les unes les autres dans un ordre relatif.

IL faut un tems àux fibres pour contracter cette disposition. [626 , 627.] Ce tems suppose des changemens à y produire, une résistance à vaincre. Les causes qui operent ces changemens ne les operent donc pas du premier coup.

SI donc l'action de ces causes sur les mêmes fibres est trop interrompue ; si les impressions sont séparées les unes des autres par de trop grands intervalles , les fibres contracteront plus difficilement la disposition dont il s'agit.

LORS donc que nous prenons la suite des mots dans toute son étendue , nous excitons bien dans le Cerveau une suite de mouvemens correspondante à celle des mots ; (629) mais ces mouvemens ne se lient pas assez les uns avec les autres. La premiere impression que reçoivent les fibres qui doivent se mouvoir les premieres est trop éloignée de la seconde : car elle en est séparée par toute l'étendue de la suite. Quand donc les fibres qui doivent exécuter la derniere partie de cette suite sont ébranlées , celles qui doivent exécuter la premiere n'en ont pas encore contracté la disposition. Il en est de même de celles qui sont

appelées à exécuter la seconde, la troisième, &c, &c.

AINSI, les fibres qui doivent exécuter les parties antécédentes de la suite n'aident pas assez aux mouvemens de celles qui doivent exécuter la partie subséquente.

ENFIN, l'Attention augmente l'intensité des mouvemens imprimés aux fibres. (139.) Lorsqu'elle se porte successivement sur une longue suite d'objets elle en est plus partagée, elle se fixe moins sur le même objet particulier. Elle affecte donc moins les fibres qui lui sont appropriées.

AINSI, en repassant plusieurs fois sur les parties *A* & *B* de la suite *A B C D E F*, nous imprimons aux fibres *A* une disposition à ébranler les fibres *B*. Par le même procédé nous imprimons une semblable disposition aux fibres *C* & *D* &c.

PAR-LÀ, toute la suite se reproduit dans un ordre constant. Le mouvement ne passe pas immédiatement de *A* en *C*, de *D* en *F*; mais les fibres *C* reçoivent leur mouvement des fibres *B*; les fibres *F*, des fibres *E*, &c.

632, J'APPERÇOIS un quatrieme fait qui vient au précédent & qui mérite que je l'indique.

SI lorsque notre Mémoire s'est chargée de la suite que j'ai représentée par les lettres *A B C D E F*, nous venons à inférer dans le corps de cette suite, par exemple, entre *C* & *D* une nouvelle partie que je représenterai par la lettre *X*, il faudra plus de tems pour lier dans notre Mémoire cette partie *X* aux parties *C* & *D*, qu'il ne nous en auroit fallu si elles n'avoient point déjà été liées fortement l'une à l'autre.

PENDANT que nous travaillerons à former dans notre Cerveau la liaison de *X* avec *C* & *D*, il nous arrivera plus d'une fois en répétant toute la suite, de fauter de *C* en *D* & de manquer *X*. En un mot, le jeu de la Mémoire sera plus ou moins dérangé par l'interpolation de *X*. Ce dérangement ne manquera guere d'avoir lieu si l'Attention vient à être distraite par quelque circonstance étrangere; sur-tout si la crainte de manquer la suite se joint à cette circonstance. Les Prédicateurs & tous ceux qui récitent en public comprennent assez ce que je veux dire.

CE feroit pis encore si nous entreprenions de renverser la fuite ou d'en changer entièrement l'ordre.

633. EN repassant un grand nombre de fois sur la fuite *A B C D E F*, nous avons imprimé aux fibres *C* une grande disposition à ébranler les fibres *D*. Quel que soit le comment de cette disposition, il est certain qu'elle existe & que les fibres *D* ont toujours reçu leur mouvement des fibres *C*. (631.)

AVANT que les fibres *C* eussent contracté la disposition dont il s'agit, elles n'avoient pas naturellement plus de tendance à ébranler les fibres *D* qu'à ébranler les fibres *X*. La tendance des fibres *C* à ébranler les fibres *D*, est, comme nous l'avons vu, l'effet d'une habitude contractée par la réitération des mouvemens. [631.]

SI donc nous eussions fait succéder dès le commencement la partie *X* à la partie *C*, la partie *D* à la partie *X*, ces trois parties se feroient liées aussi facilement les unes aux autres dans notre Cerveau que s'y sont liées *C D E*.

MAIS lorsque la liaison de *C* avec *D* a été

une fois formée, il a fallu pour parvenir à lier *X* avec *C* & *D*, que nous détruissions la tendance des fibres *C* à ébranler les fibres *D*. Il a fallu que nous imprimassions aux fibres *C* une tendance différente, je veux dire, la tendance à ébranler les fibres *X*. Il a fallu encore que nous accoutumassions les fibres *D* à recevoir leur mouvement, non des fibres *C*, mais des fibres *X*.

DE tels changemens devoient donc exiger plus de tems qu'il n'en falloit pour lier simplement *C* avec *D*.

TOUTES les fibres sensibles ont une disposition naturelle à retenir les déterminations qui leur ont été imprimées : je l'ai montré en plus d'un endroit de cet Ouvrage. Les fibres *C* apportent donc une certaine résistance à la nouvelle tendance que nous voulons leur imprimer. Tandis qu'elles conservent un certain degré de l'ancienne tendance à ébranler les fibres *D*, il doit arriver quelquefois qu'au lieu d'ébranler les fibres *X*, elles ébranleront les fibres *D*.

L'ATTENTION que l'Ame donne à la succession des parties *C X D* contribue plus ou

moins à les lier dans le Cerveau. L'attention augmente l'intensité des mouvemens imprimés aux fibres : [139] elle tend donc à fortifier en elles toutes les déterminations qu'on cherche à leur imprimer.

EN répétant avec attention la suite *C X D* nous augmentons donc l'effet des déterminations que nous avons tâché d'imprimer aux fibres *C*, & en vertu desquelles elles tendent à présent à ébranler les fibres *X*. Nous opérons la même chose sur les fibres *X* & sur les fibres *D*. Je prie que l'on consulte ici les paragraphes 456, 536.

MAIS, lorsque l'Attention est distraite, les fibres sont laissées à elles-mêmes. Elles n'ont alors que le degré de mouvement qu'elles reçoivent les unes des autres. Si donc les fibres *C* conservent encore quelque disposition à ébranler les fibres *D*, il pourra arriver que cette disposition aura son effet, & que les fibres *C*, au lieu d'ébranler les fibres *X*, ébranleront les fibres *D*.

LA crainte de manquer la suite est elle-même une source de distraction. La crainte présente à l'Ame des idées étrangères & qui
sont

font très-propres à troubler la succession de celles qui devroient seules l'occuper. Les mouvemens des fibres appropriées à ces idées étrangères dérangent l'ordre des mouvemens des fibres appropriées à la suite.

S'IL faut un tems au Cerveau pour lier la partie *X* aux parties *C* & *D*, l'on juge aisément qu'il lui en faudroit un bien plus long pour retenir la suite *A B C D E F* dans un ordre renversé ou dans un ordre qui différeroit beaucoup de celui suivant lequel il l'auroit une fois faisie. Les changemens qui devroient alors s'opérer dans les fibres seroient bien plus considérables & jusques à ce qu'ils eussent achevé de s'y opérer, il arriveroit fréquemment du désordre dans la répétition de la suite.

TOUT cela me paroît prouver d'une manière évidente que la mémoire de l'ordre dans lequel différentes perceptions se sont succédées tient essentiellement aux dispositions que contractent les fibres appropriées à ces perceptions. Ce n'est que par degrés & par la réitération des mouvemens dans le même ordre, que ces fibres contractent ces dispositions. Ce n'est non plus que par degrés & par la réitération des mouvemens en sens contraire ou différent,

que nous parvenons à changer ces dispositions & à en imprimer aux fibres de nouvelles.

634. ENFIN, & c'est un cinquieme fait; la Mémoire peut se charger de quelque suite que ce soit. Il n'importe point essentiellement que les perceptions qui composent cette suite aient de l'analogie entr'elles, ou que si la suite est composée de mots, nous ayons les idées attachées à ces mots & que ces idées soient liées les unes aux autres par des rapports. L'expérience prouve que la Mémoire peut retenir une suite de mots qui ne tiennent les uns aux autres ni par les rapports, des sons ni par ceux des idées. Il suffit simplement pour que le Cerveau reproduise une telle suite, qu'elle ait affecté les Sens un certain nombre de fois & toujours dans le même ordre.

MAIS, si les parties de la suite sont analogues entr'elles; si elles sont liées les unes aux autres par certains rapports, le Cerveau aura seulement plus de facilité à retenir & à reproduire cette suite.

635. C'EST donc essentiellement la répétition plus ou moins fréquente des mêmes mouvemens dans le même ordre, qui dispose le Cerveau

à retenir & à reproduire une suite quelconque de perceptions ou de mots.

L'HABITUDE de cette disposition ne dépend donc point essentiellement des rapports qui sont entre les fibres sensibles, puisque l'analogie des sons & celle des idées ne sont pas nécessaires à la production de cette habitude.

MAIS, si l'analogie des sons & celle des idées aident à la reproduction de la suite, c'est que cette analogie en suppose entre les fibres appropriées à ces sons & à ces idées. Des fibres qui ont des rapports entr'elles ont plus de disposition à agir les unes sur les autres : elles diffèrent moins dans leur mécanique & dans leur jeu. (615.)

636. LES cinq faits que je viens d'exposer sont fondés sur l'expérience : je les retracerai ici en abrégé : j'en déduirai ensuite quelques résultats généraux.

Premier Fait : Il faut plus de tems au Cerveau pour contracter l'habitude de reproduire une certaine suite de perceptions, qu'il ne lui en faut pour contracter les déterminations propres à exciter dans l'Ame le souvenir de chaque perception prise à part. (626.)

Second Fait : Quelle que soit l'espece de la fuite que nous voulons graver dans notre Mémoire, nous la parcourons un grand nombre de fois, & toujours dans le même Sens. (628.)

Troisième Fait : Si la fuite est étendue, nous la prenons par parties, & nous tâchons à lier fortement dans notre Cerveau la premiere partie avec la seconde, en repassant plusieurs fois sur l'une & sur l'autre successivement. Nous en usons de même, à l'égard de toutes les autres parties de la fuite. [630.]

Quatrième Fait : Si lorsque notre Mémoire s'est chargée d'une fuite quelconque, nous voulons insérer dans le corps de cette fuite une nouvelle partie, il nous faudra plus de tems pour la lier aux autres parties de la fuite qu'il ne nous en auroit fallu si nous eussions entrepris de le faire avant que le Cerveau eût contracté l'habitude de reproduire la fuite dans l'ordre suivant lequel nous la lui avons d'abord offerte. [632.]

Cinquième Fait : Il n'est pas nécessaire que les perceptions qui composent la fuite aient de l'analogie pour que le Cerveau contracte l'habitude de la reproduire; mais si elles ont de

l'analogie, le Cerveau contractera plus facilement cette habitude. [634.]

637. IL résulte en général de ces faits, que c'est uniquement par la répétition des mouvemens dans le même ordre, que le Cerveau contracte l'habitude de reproduire telle ou telle suite. [633, 635.]

TOUT ce qui est propre à lier fortement les mouvemens entr'eux est propre à produire & à fortifier l'habitude dont il s'agit. (631.)

TOUT ce qui trouble plus ou moins l'ordre des mouvemens trouble plus ou moins la mémoire de la suite. [633.]

638. C'EST donc principalement aux mouvemens qui sont excités successivement dans différentes fibres, que je dois donner mon attention pour tâcher à résoudre le problème que je me suis proposé dans le paragraphe 625.

AFIN de m'en faciliter à moi-même la solution, je ne considérerai d'abord que trois fibres, que je désignerai par les lettres *A B C*.

JE suppose que ces trois fibres représentent

trois perceptions que l'Âme n'a point encore éprouvées, mais qu'elle va éprouver successivement.

639. CES trois fibres sont liées les unes aux autres, & comme je l'ai dit, j'ignore la manière de cette liaison. (601.)

LORSQUE la fibre *A* est ébranlée pour la première fois; elle n'ébranle pas les fibres *B C*, parce qu'elles ne l'ont pas encore été par les objets auxquels elles sont appropriées. On n'a pas oublié ce que j'ai exposé sur ce sujet dans le Chapitre XXI, & en particulier dans la Note additionnelle sur le paragraphe 604.

LORSQUE la fibre *B* est ébranlée pour la première fois elle n'ébranle donc pas la fibre *C*; mais elle ébranle la fibre *A*, qui a reçu de l'action de son objet une tendance à se mouvoir.

ENFIN, la fibre *C* ébranlée à son tour pour la première fois peut communiquer son ébranlement aux deux autres.

640. VOILA les trois fibres disposées au mouvement. Elles ont déjà acquis les déterminations

propres à retracer à l'Ame, du moins pour un certain tems, le souvenir des perceptions attachées à leur ébranlement. [57 & suiv. 96 & suiv.] J'ai défini ailleurs [614] ce que j'entends par la tendance des fibres au mouvement.

MAIS les fibres dont je parle n'ont point encore contracté l'habitude de s'ébranler les unes les autres dans un ordre constant.

CETTE habitude doit naître de la répétition plus ou moins fréquente des mouvemens dans le même sens; je veux dire, de *A* en *B*, de *B* en *C*. [629.]

641. COMMENT se forme cette *habitude*? c'est ce qu'il s'agit de découvrir.

ELLE ne tient pas simplement aux déterminations qui constituent le physique de la Réminiscence ou du souvenir : je l'ai prouvé, parag. 627. Je suis donc obligé de pousser plus loin mes recherches.

DÈS que les fibres *A B C* ont été une fois ébranlées par leurs objets, elles ont acquis une tendance à s'ébranler réciproquement.

CETTE tendance n'est jamais plus forte que dans l'instant qui suit immédiatement celui où l'objet a cessé d'agir. [109.]

PLUS les fibres retiennent de cette tendance, & moins elles apportent de résistance à leurs mouvemens réciproques.

ELLES en apportent donc d'autant moins que les impressions se suivent de plus près & qu'elles sont plus répétées & plus fortes.

642 Si les impressions des objets n'avoient point observé d'ordre constant, la fibre *A* n'auroit pas plus de tendance à ébranler la fibre *B* qu'à ébranler la fibre *C*.

MAIS, par la répétition fréquente des mouvemens dans le même sens, la fibre *A* a contracté une tendance à ébranler la fibre *B* plutôt que la fibre *C*. [628, 629,]

LA fibre *A* a toujours été ébranlée la première : la fibre *B* l'a toujours été après la fibre *A*.

LA fibre *B* a donc réagi sur la fibre *A*; celle-ci sur la fibre *B*.

PAR cette réaction répétée un grand nombre de fois il se forme entre le mouvement de la fibre *A* & le mouvement de la fibre *B* une liaison qui ne se forme pas entre le mouvement de la fibre *A* & le mouvement de la fibre *C*. Car quoique la fibre *C* ait été mue par son objet, & qu'elle ait originairement une liaison avec la fibre *A*, (639) comme elle n'a jamais été ébranlée immédiatement après celle-ci, elle ne peut agir sur elle avec le même avantage que la fibre *B*. J'en ai indiqué la raison dans le paragraphe précédent.

643. LA fibre *A* ne peut se mouvoir que toutes ses parties élémentaires ne se disposent les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé au mouvement. Il en est de même des parties élémentaires de la fibre *B*. (546.)

MAIS ces deux fibres communiquent l'une avec l'autre : (639) la partie, ou les parties par lesquelles elles se communiquent se disposent donc les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé à l'action & à la réaction que ces deux fibres ont exercées fréquemment l'une sur l'autre.

ET comme la fibre *A* a toujours été ébranlée la première, la fibre *B* la seconde ; ç'a toujours

été de la fibre *A* que la fibre *B* a reçu son mouvement dans l'acte du rappel.

LA fibre *A* a donc imprimé à la fibre *B* des déterminations qui ont produit en elle l'habitude d'être ébranlée par la fibre *A*.

JE ne puis dire en quoi consistent ces déterminations : je conçois seulement que ce sont des changemens qui s'opèrent dans la partie ou dans les parties par lesquelles la fibre *A* communique avec la fibre *B*.

MAIS, la fibre *A* ne pourroit agir sur la fibre *B* si celle-ci ne réagissoit pas sur celle-là.

PAR sa réaction sur la fibre *A* la fibre *B* y produit donc à son tour des déterminations qui fortifient la liaison des deux fibres, en opérant dans leurs points de communication des changemens relatifs à la manière d'agir de l'une & de l'autre.

644. JE disois dans le paragraphe 618 que ces points de communication pouvoient renfermer des particularités qui aidoient à la propagation des mouvemens. On imaginera, si l'on veut, qu'il se forme dans ces points une sorte

d'engrenement analogue à celui des barbes d'une plume.

MAIS, si l'on admettoit que la propagation du mouvement se fait par l'entremise d'un fluide, l'on imagineroit que ce fluide en passant plusieurs fois & toujours dans le même sens d'une fibre à une autre, imprime aux parties par lesquelles elles communiquent l'une avec l'autre, une direction relative à son cours.

MAIS, ce ne font là que de pures conjectures que je ne voulois pas même indiquer. (618)

645. QUOIQU'IL en soit; si les objets impriment aux fibres sensibles des déterminations qui constituent le physique de la Réminiscence; (57 & suiv. 92 & suiv.) il y a lieu de penser que des fibres sensibles qui agissent long-tems les unes sur les autres dans le même sens, impriment aux parties par lesquelles elles communiquent ensemble des déterminations en vertu desquelles ces fibres s'ébranleront les unes les autres dans un ordre constant.

LES parties qui lient les fibres sensibles sont composées d'éléments dont la forme, les proportions & l'arrangement répondent; sans doute, au but de cette liaison.

EN passant fréquemment de la fibre *A* à la fibre *B* le mouvement dispose les élémens dont je parle de manière qu'il éprouve moins de résistance de *A* en *B* que de *B* en *A* : car la fibre *A* se mouvant toujours la première, c'est de son mouvement que les élémens dont il s'agit reçoivent leurs déterminations. Ils se prêtent au jeu de cette fibre & s'arrangent peu à peu les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à la direction de son mouvement vers *B*.

LA résistance de *A* en *B* diminue donc en raison de la réitération des actes. La résistance de *B* en *A* augmente donc en même raison.

LA réaction de la fibre *B* sur la fibre *A* favorise la propagation du mouvement de *A* en *B* ; car elle accoutume les élémens qui avoisinent la fibre *B* à se prêter à l'action des élémens qui avoisinent la fibre *A*. Elle établit ainsi entre ces élémens un rapport d'action dont la tendance est vers *B*. (643.)

646. JE souhaiterois de rendre ceci plus sensible : les deux fibres ont chacune leur manière d'agir : elles communiquent ensemble par certaines parties qui ont probablement des rap-

ports primitifs à la constitution de l'une & de l'autre.

POUR que la fibre *A* ébranle constamment la fibre *B*, il faut que la première dispose les parties de communication à se prêter à son mouvement.

MAIS la fibre *B* n'agit pas précisément comme la fibre *A*; les perceptions attachées à ces deux fibres ne sont pas les mêmes. La fibre *B* modifie donc jusqu'à un certain point par sa réaction l'impression que la fibre *A* produit sur les parties de communication.

LES élémens de ces parties se disposent donc les uns à l'égard des autres d'une manière relative au mouvement des deux fibres. Ils contractent donc des déterminations communes à l'une & à l'autre. Ils concourent donc au mouvement de l'une & de l'autre, & par conséquent à l'ordre suivant lequel il tend à s'y propager.

647. LA fibre *A* doit plus influencer sur la fibre *B*, que la fibre *B* sur la fibre *A*.

L'INFLUENCE d'une fibre sur une autre fibre est en raison de la quantité du mouvement imprimé. Une fibre n'en meut une autre que par impulsion. [601.]

LES masses supposées égales, la quantité du mouvement est comme la vitesse, ou, ce qui revient au même, comme le degré de mobilité de la fibre.

LE degré de mobilité de la fibre est en raison du nombre, de l'intensité & de la durée des ébranlemens que l'objet lui a imprimés. (344, 345.)

LA fibre *A* ayant été ébranlée la première, elle avoit déjà acquis un certain degré de mobilité lorsque la fibre *B* n'avoit encore contracté aucune tendance au mouvement. (639.)

QUAND la fibre *A* a été ébranlée pour la seconde fois par son objet, la fibre *B* ne l'avoit encore été qu'une fois par le sien, &c.

LA fibre *A* a donc toujours conservé un certain avantage sur la fibre *B*.

LA fibre *A* a donc dû influer plus que la fibre *B* sur les parties qui lient les deux fibres. Les élémens de ces parties ont dû se disposer les uns à l'égard des autres dans un rapport plus direct au mouvement de la fibre *A* qu'à celui de la *B*. (643.)

Il y a donc eu moins de résistance au mouvement de *A* en *B* qu'à celui de *B* en *A* (1)

(1) †† Je ne devois pas dire que la fibre *A* ayant été ébranlée la première, a toujours conservé un certain avantage sur la fibre *B*, & que la fibre *A* a donc dû influencer plus que la fibre *B* sur les parties qui lient les deux fibres. Je ne devois pas dire non plus, qu'il y a moins de résistance au mouvement de *A* en *B* qu'à celui de *B* en *A*. Ceci est très-peu exact, ou plutôt c'est une erreur que je n'avois pas apperçue, & que le jeune Métaphysicien, dont je parlois dans ma note sur le § 379, m'a fait appercevoir. J'avois supposé moi-même, paragraphe 644, une forte d'engrenement ou quelque chose d'analogue entre les deux fibres. Lors donc que la fibre *A* agit sur la fibre *B*, celle-ci réagit en même tems sur la fibre *A*, & de cette action réciproque résulte la forte d'engrenement dont je parlois. Les élémens de la partie ou des parties de communication se disposent ainsi les uns à l'égard des autres dans le rapport de la direction de *A* en *B*, & les deux fibres contribuent également par leur action à produire cette disposition. *A* s'arrange avec *B* & *B* avec *A*. Je ne devois donc pas dire, qu'il y a plus de résistance de *B* en *A* que de *A* en *B*; car la réaction ne peut être plus grande que l'action : mais j'avois dans l'esprit l'ordre de la suite, plus facile à répéter de *A* en *B* que de *B* en *A*; d'où j'inférois mal-à-propos, que la résistance au mouvement de *B* en *A* étoit plus grande que de *A* en *B*. Je ne considérois pas que la réaction de la fibre *B* tend comme l'action de la fibre *A* à arranger la partie ou les parties de communication dans le rapport à la direction de *A* en *B*.

Il est même d'autant plus singulier que l'erreur que je re-

UNE fibre n'a beaucoup de facilité à en ébranler une autre que parce que le mouvement se propage très-facilement de l'une à l'autre.

LA facilité de cette propagation résulte de la disposition des parties à se mouvoir dans un sens plutôt que dans tout autre. (614.)

643. Au reste, il importe peu pour les principes que je tâche à établir, que la fibre *A* communique immédiatement ou médiatement avec la fibre *B* : je veux dire, que les deux fibres se touchent immédiatement ou quelles soient

leve ici m'eût échappé, que j'avois dit, § 645 : " La réaction
 „ de la fibre *B* sur la fibre *A* favorise la propagation du mou-
 „ vement de *A* en *B* ; car elle accoutume les élémens qui
 „ avoifinent la fibre *B* à se prêter à l'action des élémens qui
 „ avoifinent la fibre *A*. Elle établit ainsi entre ces élémens
 „ un rapport d'action, dont la tendance est vers *B*. Et dans
 „ le § 646 j'ajoutois : la fibre *B* n'agit pas précisément comme
 „ la fibre *A* ; les perceptions attachées à ces deux fibres ne
 „ sont pas les mêmes. La fibre *B* modifie donc jusqu'à un
 „ certain point par sa réaction l'impression que la fibre *A* pro-
 „ duit sur les parties de communication. Les élémens de ces
 „ parties se disposent donc les uns à l'égard des autres d'une
 „ manière relative au mouvement des deux fibres. Ils con-
 „ tractent donc des déterminations communes à l'une & à
 „ l'autre, &c.

liées

liées l'une à l'autre par une fibrille ou par quelque autre partie intermédiaire.

ON comprend que si les deux fibres se touchent immédiatement, je ferois sur les élémens placés au point du contact les mêmes raisonnemens que je ferois sur les élémens d'une fibrille ou de quelque autre partie intermédiaire.

649. LA fibre *B* est liée à la fibre *A* & à la fibre *C*. (639.) Mais, le point ou les points par lesquels la fibre *B* communique avec la fibre *C* ne peuvent être ceux par lesquels elle communique avec la fibre *A*.

IL se passe donc dans les points de communication de la fibre *B* avec la fibre *C* les mêmes choses qui se sont passées dans ceux de la fibre *A* avec la fibre *B* &c. que je viens d'exposer.

IL seroit donc inutile que je m'étendisse sur la propagation du mouvement de *B* en *C*. Ce que j'ai dit à cet égard de deux fibres peut s'appliquer à toutes les fibres sensibles.

650. VOILA comment je conçois que le Cerveau acquiert l'habitude de reproduire la suite *A B C D E F* dont je parlois dans les para-

graphes 628, 629 & suiv. & comment je conçois qu'il reproduit toute autre espece de suite.

S'IL lui faut moins de tems pour contracter les déterminations qui constituent la simple Réminiscence, que pour contracter l'habitude de reproduire une suite quelconque, [626, 627.] c'est que la reproduction de cette suite tient à de plus grands changemens que la simple Réminiscence. Il ne suffit pas qu'il survienne des modifications aux élémens de chaque fibre prise à part; il faut encore qu'il en survienne aux élémens des parties par lesquelles différentes fibres communiquent les unes avec les autres. [641 & suiv.]

S'IL faut parcourir la suite toujours dans le même sens, [628, 629] c'est que les élémens de ces parties se disposent ainsi les uns à l'égard des autres dans un ordre relatif à celui de cette suite.

S'IL est nécessaire de partager la suite lorsqu'elle est étendue ou nombreuse, (630, 631) c'est que le mouvement doit alors se propager dans un grand nombre de fibres différentes. Or, pour que cette propagation s'opere dans un ordre constant, il faut que les élémens de

toutes les parties par lesquelles ces fibres communiquent ensemble se plient à la direction du mouvement qui leur est imprimé. Mais , ce sont les mouvemens antécédens qui déterminent les mouvemens subséquens : ce sont donc les fibres qui exécutent les parties antécédentes de la suite qui mettent en jeu celles qui en exécutent les parties subséquentes. Pour que cela arrive , il faut que les organes qui lient ensemble toutes ces fibres aient contracté les dispositions propres à transmettre le mouvement des unes aux autres dans un ordre relatif à celui de la suite. Et parce que ces organes & ces fibres sont en très-grand nombre & qu'ils se meuvent successivement, nous sommes obligés de partager la suite, afin que les fibres qui doivent se mouvoir les premières en acquièrent plus facilement la tendance, & qu'elles agissent ainsi plus fortement sur celles qui doivent se mouvoir après elles. [631 , 647.]

Si une interpolation trouble pour un tems la mémoire de la suite, [632 , 633] c'est que des fibres qui ont contracté une habitude tendent à la retenir, [96 & suiv.] & que pour leur faire revêtir de nouvelles déterminations, il faut qu'elles dépouillent celles qu'elles avoient.

d'abord contractées. La fibre *C* avoit contracté l'habitude d'ébranler la fibre *D*; on veut qu'elle contracte celle d'ébranler la fibre *X*: [ibid.] il faut que la fibre *C* revête à l'égard de la fibre *X* des rapports analogues à ceux qu'elle avoit d'abord revêtus à l'égard de la fibre *D*. Mais, ces rapports dérivent de la position que les élémens des parties de communication revêtent les uns à l'égard des autres. [645, 646.] Il faut donc que les élémens des parties qui lient la fibre *C* avec la fibre *X* se disposent les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à la propagation du mouvement de *C* en *X*. Il faut de plus que cette disposition acquiere une force telle qu'elle surmonte l'effet de la disposition qu'avoient contracté les élémens des parties qui lient la fibre *C* à la fibre *D*, &c. &c. Mon Lecteur est sur les voies: de plus longs détails seroient superflus.

ENFIN; si l'analogie aide à la mémoire de la suite, [634.] c'est que les rapports qui sont entre différentes fibres en supposent dans les parties qui les lient, (646) & que des fibres qui diffèrent peu dans leur jeu doivent être facilement ébranlées les unes par les autres. [635.] Elles sont plus dans le rapport à la manière d'agir des objets auxquels elles sont

appropriées, [515.] &c. Voilà pour ce qui concerne l'analogie qui est entre les idées *sensibles*. Si l'analogie qui est entre les idées *réfléchies* d'une suite en facilite aussi le rappel, (635.) c'est que les idées *réfléchies* tirant leur origine des idées *sensibles*, elles ont, comme celles-ci, des rapports naturels. (519, 520.) Elles s'excitent donc les unes les autres dans un ordre relatif à celui suivant lequel elles se font engendrées les unes les autres ou suivant lequel elles se font offertes à l'Esprit. J'en ai donné des exemples dans les paragraphes 448, 449, 450, 451, & j'y ai indiqué l'origine, le fondement de cette liaison qui se forme entre les idées réfléchies. Mais, ces idées tiennent à des mots, qui tiennent eux-mêmes à des fibres. (223.) La valeur des mots, leur arrangement, la construction des phrases suivent le génie & les règles d'une Langue que le Cerveau a appris à parler. L'habitude établit donc entre les fibres appropriées aux mots une liaison semblable à celle que nous avons vu se former entre les fibres *A B C*. (638, 639 & suiv.) L'ordre du discours détermine celui dans lequel les mouvemens doivent se propager des unes aux autres, &c. S'il y a de l'harmonie dans le discours, s'il s'y trouve des retours ordonnés des mêmes sons, des mêmes

terminaisons, cela facilitera encore davantage le rappel de la suite ; c'est que l'oreille est construite dans le rapport à cette harmonie ; (367 , 368 , 369) c'est que l'Âme est faite pour goûter cette harmonie ; [386 , 525] c'est que des sons analogues tiennent à des fibres analogues , & que des fibres analogues ont une disposition naturelle à s'ébranler les unes les autres , &c.

651. Je dirai un mot de la reproduction des idées *complexes* ou des idées qui ayant été excitées à la fois , composent un *Tout* que le Cerveau représente à l'Âme. (215.)

UN Objet qui agit à la fois sur différens ordres de fibres d'un même Sens , ou sur plusieurs Sens met à la fois en mouvement différens faisceaux de fibres d'un ou de plusieurs Sens.

CES fibres sont liées les unes aux autres ; (601 ;) elles réagissent donc les unes sur les autres pendant que l'Objet les tient en mouvement.

LES élémens des parties qui lient ensemble toutes ces fibres se disposent donc les uns à l'égard des autres relativement aux mouvemens

qui s'excitent alors dans toutes les fibres. (641, & suiv.)

CES fibres contractent donc des rapports qu'elles n'avoient pas avant qu'elles eussent été ébranlées à la fois par le même Objet ; car elles contractent l'habitude de s'ébranler réciproquement.

SI donc un ou plusieurs faisceaux de ces fibres viennent ensuite à être ébranlés par quelque cause que ce soit, le mouvement se communiquera bientôt à tous les autres faisceaux, & l'idée *totale* sera reproduite.

C'EST ainsi que j'expliquerois le fait rapporté dans le paragraphe 446. Une perspective quelconque est, en quelque sorte, une idée très-complexe.

C'EST encore ainsi que je rendrois raison de la reproduction des idées associées & de leurs effets divers. Mais il doit me suffire d'avoir posé les principes qui peuvent conduire à la solution de toutes les questions de ce genre. (1)

(1) †† JE me suis occupé de nouveau de la mécanique de la Mémoire & du physique de l'association des idées dans les articles IX, X, XI de l'*Analyse abrégée* que j'ai placée à

652. IL est d'autres questions auxquelles je pourrois satisfaire par les mêmes principes. D'où vient, par exemple, qu'il est si difficile de détruire une habitude? C'est que pour y parvenir il faut exécuter l'une ou l'autre de ces deux choses; il faut donner aux élémens des fibres qui sont le siège de cette habitude des déterminations différentes de celles qu'ils avoient contractées, ou imprimer à d'autres fibres des déterminations capables de surmonter l'effet de celles-là. (417, 650.) Si les habitudes contractées dès l'enfance sont celles qu'il est le plus difficile de déraciner, c'est que les fibres qui en sont le siège ont crû & se sont fortifiées peu-à-peu comme tous les autres Organes. Les atomes nourriciers en s'incorporant à ces fibres, y ont maintenu les dispositions que la répétition des actes leur avoit imprimées. Je prie qu'on veuille bien relire ce que j'ai dit sur ce sujet im-

la tête de la *Palingénésie philosophique*, & dans le petit écrit intitulé *Essai d'application des principes psychologiques*, &c. qui se trouve à la suite de l'analyse abrégée. Je renvoie donc mon Lecteur à ces deux Ecrits qui font une forte de Supplément à l'*Essai analytique* Ils lui faciliteront beaucoup l'application de mes principes à divers phénomènes que présente l'Economie de notre Etre.

portant , depuis le paragraphe 96 jusqu'au paragraphe 103.

DE là vient encore qu'il est si difficile de détruire les préjugés : ils sont des habitudes : ils tiennent à des fibres qui ont été long-tems & fortement ébranlées ; ces fibres tiennent à un grand nombre d'autres fibres qui ont participé à leurs mouvemens. Pour détruire les préjugés , il faut donc changer les déterminations des fibres qui leur sont appropriées ou imprimer à d'autres fibres des mouvemens contraires ou différens , &c. &c.

IL en est de même du caractère lorsqu'il est une fois formé. Il est le résultat de toutes les idées & de tous les sentimens qui peuvent devenir les principes des actions ; & tout cela tient à une multitude de fibres dont il faudroit changer ou modifier les déterminations pour parvenir à changer le Caractère.

JE me borne à indiquer la solution de ces questions : j'en passe beaucoup d'autres sous silence. Si je développois tout , je ne laisserois rien à faire à l'Esprit de mes Lecteurs.

653. LA suite *A B C D E F* que j'ai prise

pour exemple dans le paragraphe 628, représente la suite des sensations que notre Statue éprouve & que j'ai désignée par les mots rose, œillet, giroflée, jasmin, lys, tubéreuse. [623.] On conçoit maintenant par quelle mécanique le Cerveau de l'Automate contracte l'habitude de reproduire à l'Ame ces sensations dans un ordre déterminé & constant. Il a même d'autant plus de facilité à contracter cette habitude, que ces sensations appartiennent toutes au même genre. [615, 634, 635.]

654. JE ne m'étendrai pas sur les questions qui naissent de la situation actuelle de ma Statue, parce que la plupart ne sont qu'un développement de celles que j'ai traitées dans les Chapitres précédens.

ON conçoit, par exemple, que la succession plus ou moins rapide de six sensations peut faire éprouver à l'Ame une forte d'harmonie, (400.) & que l'attention qu'elle donne à cette harmonie fortifie l'habitude du Cerveau à reproduire cette suite de sensations dans un ordre constant. (633.)

ON comprend encore que si une des six fleurs affecte l'odorat de la Statue, & qu'elle se rap-

pelle en même tems quelques - unes des sensations qui ont précédé ou suivi l'impression de cette fleur , la succession de ces sensations rappellées mesurera la durée de celle que l'objet excite , &c. (584.)

ON juge enfin que la Statue ne sauroit avoir le sentiment du nombre de *six* ; car pour qu'elle eût ce sentiment , il faudroit qu'elle distinguât nettement les six sensations ; & pour qu'elle les distinguât nettement , il faudroit qu'elle les eût présentes à la fois. (553 , 554.) Or , ces sensations sont successives : si donc la giroflée affecte l'odorat de la Statue , & qu'elle se rappelle en même tems l'odeur de l'œillet & celle de la rose , elle aura le sentiment du nombre de trois. [*ibid.*] Je ne puis dire combien de sensations la Statue peut avoir présentes à la fois : je renvoie là-dessus au paragr. 561.





C H A P I T R E XXIII.

De l'état de la Statue dans la supposition que toutes les fibres de l'Odorat ont été mises en jeu.

Du plaisir qu'elle goûte aux suites harmoniques & de ses effets.

Considérations sur les songes en général & sur ceux de la Statue en particulier.

Des Visions.

De la question si la Statue peut changer ou modifier l'ordre de ses sensations.

Des abstractions sensibles que la Statue peut former, & en quoi consiste le physique de ces abstractions.

655. **E**N multipliant les sensations dans le Cerveau de notre Statue, nous donnerons plus d'exercice à toutes les facultés de son Ame : elles se déploieront sur un plus grand nombre d'organes ou d'objets. [622.] Cela n'a plus besoin d'explication.

656. Si nous supposons que nous avons mis en jeu toutes les fibres de l'odorat , il pourra arriver que l'Ame ne fera presque jamais sans quelque sensation qui lui soit présente.

L'IMPULSION réciproque des faisceaux les uns sur les autres , l'action de l'Ame , [536 ,] l'impression des mouvemens intestins [180 , 181 , 184 ,] donneront fréquemment lieu au rappel de différentes sensations , qui en réveilleront d'autres ; celles-ci , d'autres à leur tour : [651] & comme la Chaîne est déjà fort étendue , il arrivera rarement qu'il n'y ait pas quelque chaînon qui soit ébranlé.

657. PARMi ce grand nombre de sensations que nous supposons que la Statue a déjà éprouvées , [656 ,] il y en a qui pourront lui paroître indifférentes , parce qu'elle les comparera à d'autres plus agréables.

IL est très - évident qu'aucune sensation n'est en soi indifférente : toute sensation est accompagnée d'un certain degré de plaisir ou d'un certain degré de déplaisir ou de douleur , [195 ,] qui résulte originairement du degré d'ébranlement des fibres appropriées à la sensation (118) ou de l'espece des fibres ébranlées. [85.]

MAIS, un Être sentant qui a éprouvé un grand nombre de sensations, parmi lesquelles il en est qui diffèrent beaucoup par le degré de plaisir qu'elles renferment, peut juger indifférentes des sensations qui ne lui paroîtroient pas telles, s'il ne les comparoit point à d'autres plus propres à flatter sa sensibilité. Tout Être qui sent veut sentir agréablement & le plus agréablement qu'il est possible.

658. Si la Statue n'éprouvoit pendant quelque tems que de ces sensations qu'elle s'est accoutumée à regarder comme indifférentes, elle tomberoit dans cet état que nous exprimons par le terme d'*ennui*.

SON Ame accablée de cet ennui ne rappelleroit point au gré de sa Volonté le souvenir des sensations agréables qu'elle auroit éprouvées : je crois avoir démontré que ce n'est point ainsi que s'opere cette sorte de rappel. (499, 500, 501.)

MAIS, la sensation *indifférente* que nous supposons que la Statue éprouve actuellement tient à des fibres qui lui sont appropriées. (85.) Ces fibres sont actuellement ébranlées par l'objet. Elles communiquent leur ébranlement à d'autres

fibres avec lesquelles elles ont contracté des liaisons. (651.) Celles-ci en ébranlent d'autres; &c, &c.

AINSI, différentes sensations sont reproduites à l'Ame, & elle en a la conscience. [200.] Parmi ces sensations il en est de plus ou de moins agréables. L'Ame leur donne donc plus ou moins d'attention à proportion du degré de plaisir qu'elles renferment. [140, 141, 144.] Elle la fixe sur celle qui lui plaît le plus. De là, le desir de jouir de la plénitude de cette sensation. [170 & suiv.] Elle devient un besoin relativement à l'état d'ennui que nous supposons que la Statue éprouve. Si elle connoissoit l'objet de cette sensation, si elle pouvoit se le procurer, le terme du desir seroit la possession de cet objet.

659. MAIS, des sensations que l'Ame juge indifférentes peuvent lui devenir très-agréables si elles concourent à produire une suite harmonique. Les rapports primitifs qu'elles soutiennent avec les autres sensations de la suite, l'ordre dans lequel elles se succèdent, le passage des unes aux autres, les comparaisons qui naissent de ce passage donneront à l'Ame d'autant plus de plaisir, que l'harmonie sera plus

une & variée. [367 , 368 & suiv. 386.] La somme du plaisir fera ainsi plus grande que celle de tous les plaisirs absolus [351] de la suite pris à part ; car elle sera augmentée de la somme de plaisir attachée à cette suite tant qu'ordonnée. (369 , 370 , 371.)

660. ON voit par-là , qu'une suite ordonnée peut n'être toute composée que de sensations que l'Ame jugeroit indifférentes si elle les éprouvoit à part , & qui lui deviennent très-agréables par l'ordre dans lequel elles l'affectent. Tous les *tors* de la Musique pris à part nous paroissent bien insipides ; quelle harmonie résulte de leurs accords !

DES sensations désagréables peuvent même devenir agréables par la place qu'elles occupent dans une certaine suite. Les contrastes comme les accords donnent naissance aux plaisirs de comparaison.

NOTRE Statue pourroit donc goûter des suites dont les unes ne renfermeroient que des sensations indifférentes , & dont les autres renfermeroient quelques sensations désagréables.

661. LES suites auxquelles la Statue aura donné

donné le plus d'attention feront celles que le Cerveau aura le plus de disposition à reproduire. On a vu dans le Chapitre XI que l'Attention est une force qui, en s'appliquant aux fibres sensibles, augmente l'intensité de leurs mouvemens. Cette Force tend donc de sa nature à fortifier dans les fibres toutes les déterminations qui leur ont été imprimées. Au nombre de ces déterminations sont celles en vertu desquelles elles s'ébranlent les unes les autres dans un ordre constant. (641 & suiv. 651.) L'expérience prouve que la Mémoire retient avec plus ou moins de fidélité une suite d'idées ou de mots, à proportion du degré d'Attention que nous avons prêté à cette suite. La Mémoire tient essentiellement aux déterminations que les fibres sensibles contractent : l'Attention fortifie donc ces déterminations.

662. Si nous laissons notre Statue à elle-même, le rappel de telle ou de telle sensation, de telle ou de telle suite dépendra du mouvement qui s'excitera dans le Cerveau, & le degré d'intérêt de chaque sensation ou de chaque suite déterminera l'exercice de la Volonté (131, 140, 141, 144, 145, 341, 512.)

Si nous présentons au Nez de la Statue un corps odoriférant, l'action de ce corps

sur les fibres qui lui sont appropriées les mettra en mouvement; & ce mouvement se communiquera aux divers faisceaux avec lesquels ces fibres auront contracté des liaisons. (651.) Les sensations attachées à l'ébranlement de ces faisceaux seront reproduites; ce seront des sensations concomitantes ou associées, dont la succession plus ou moins rapide fera une mesure variable de la durée de celle que l'objet excitera, &c. (575.)

663. NOUS éprouvons que l'ordre de nos idées n'est pas le même dans le sommeil & dans la veille. Notre Ame est bien affectée pendant le sommeil par différentes suites d'idées; mais les idées qui composent ces suites forment souvent des associations très-bizarres, & qui n'ont que peu ou point de rapport avec les représentations de la veille.

J'AI déjà dit ma pensée sur la mécanique des *songes* en général. (180 & suiv.) Si j'ai prouvé, comme je le présume, que la reproduction des idées pendant la veille est due principalement aux mouvemens qui s'excitent dans le Cerveau; (433 & suiv. 499 & suiv.) il n'est pas douteux que la reproduction des idées pendant le sommeil ne soit due à une semblable cause.

664. DES impulsions intestines peuvent ébranler pendant le sommeil un ou plusieurs faisceaux de fibres sensibles. (184.) Aussi-tôt les idées attachées à l'ébranlement de ces faisceaux seront reproduites. Mais, aucun faisceau n'est absolument isolé : tous sont liés les uns aux autres par des nœuds que les circonstances ont formés. J'ai indiqué dans le paragraphe 651 comment je conçois que cette liaison s'opere.

LE faisceau ou les faisceaux qu'une impulsion intestinale a ébranlés communiquent donc leur ébranlement aux différens faisceaux avec lesquels ils ont contracté le plus de liaison. De là, la reproduction d'une certaine suite d'idées pendant le sommeil.

665. SI la propagation du mouvement n'étoit ni troublée ni interrompue, les songes ne différeroient des représentations de la veille que par le plus ou le moins d'intensité des impressions. Le faisceau auquel tient une certaine idée étant ébranlé, tous les faisceaux avec lesquels il auroit contracté des liaisons le seroient successivement. La chaîne des idées associées seroit reproduite dans le même ordre que dans la veille. Ce seroit un Paysage, une Scène tragique, un Dis-

cours, &c. suivant l'espece de faisceau qui auroit été ébranlé le premier.

666. MAIS, l'expérience nous apprend qu'il s'en faut beaucoup que l'ordre de nos idées soit aussi régulier dans le sommeil que dans la veille. Il faut donc en chercher la raison dans de nouvelles impulsions intestines qui surviennent & qui choquent plus ou moins l'ordre des mouvemens : car l'expérience nous apprend aussi que le mouvement tend à se propager du côté où il éprouve le moins de résistance. Or, il en éprouve moins quand il se propage dans l'ordre suivant lequel différens faisceaux ont été souvent ébranlés ; (647 & suiv.) par exemple, dans l'ordre exprimé par la suite *A B C D E F*. (628 & suiv.)

SI donc nous supposons qu'une impulsion intestine ébranle le faisceau *A*, le mouvement tendra à se propager de *A* en *B*, de *B* en *C*, &c.

MAIS, si dans l'instant où le faisceau *C* est prêt à être ébranlé par le faisceau *B*, une nouvelle impulsion intestine survient qui ébranle plus fortement le faisceau *F*, que le faisceau *C* ne peut l'être par le faisceau *B*, la perception *F* succédera immédiatement à la perception

B, & l'ordre de la suite en sera troublé.

D'AUTRES impulsions intestines peuvent ébranler en même tems d'autres faisceaux & reproduire ainsi les idées attachées à cet ébranlement. Et si ces idées n'ont entr'elles aucun rapport, il s'en formera mille associations bizarres, & qui différeront plus ou moins des représentations de la veille. Il en sera alors du Cerveau comme d'un Claveffin dont une main ignorante ébranleroit les touches.

667. IL semble donc que l'on puisse inférer de ces principes généraux sur la mécanique des songes, que moins les impulsions intestines sont fréquentes, nombreuses, variées, & plus la chaîne des idées qui s'offrent à l'Âme pendant le sommeil doit se rapprocher des représentations de la veille : car les fibres sensibles tendent à s'ébranler les unes les autres dans l'ordre suivant lequel elles ont été le plus souvent ébranlées pendant la veille. [637.] Il suffit donc que le mouvement soit imprimé à un seul faisceau par quelqu'impulsion intestinale, pour qu'il tende à se propager dans une suite déterminée de fibres. Les idées qui seront ainsi reproduites formeront une Chaîne d'autant plus longue, d'autant plus continue, que l'impulsion aura

été plus forte & que les fibres auront été plus souvent ébranlées dans le même ordre.

MAIS, comme le mouvement s'affoiblit de plus en plus & s'éteint enfin par la *communication*, [162 & suiv. 166,] si au bout d'un certain tems il ne survient point de nouvelle impulsion intestine, le songe finira, & sa durée sera proportionnelle au nombre des faisceaux qui auront été ébranlés successivement & à la rapidité des mouvemens.

SI une nouvelle impulsion survient qui affecte une autre suite de faisceaux, une nouvelle chaîne d'idées s'offrira à l'Ame, & ce sera un autre songe qui succédera au premier, &c. &c. Les impressions du dehors se mêlant quelquefois à celles du dedans, modifient singulièrement les songes.

668. ON a vu dans les Chapitres VII, XX, XXI, XXII, que la structure des fibres sensibles est telle, qu'elles retiennent pendant un tems plus ou moins long toutes les déterminations qu'elles ont reçues de quelqu'impulsion que ce soit. Si donc les impulsions que différens faisceaux ont reçues pendant le sommeil ont été assez fortes pour faire une impression plus ou moins

durable sur les élémens de ces faisceaux & sur les élémens des parties par lesquelles ils communiquent ensemble, [651] le souvenir du songe se conservera pendant un tems plus ou moins long.

· CE souvenir sera donc d'autant plus vif; que les élémens auront plus retenu des déterminations produites par ces impulsions que je pourrois nommer accidentelles.

IL sera très-confus s'il n'y a qu'un très-petit nombre de fibres qui aient retenu exactement ces déterminations fortuites.

MAIS, si à son réveil l'Âme déploie fortement son Attention sur ces fibres, l'augmentation de mouvement qu'elle y produira pourra se communiquer à quelques-unes des autres fibres qui auront été ébranlées avec celles-là & qui n'auront pas achevé de perdre les déterminations acquises pendant le sommeil. [456, 536.] Le souvenir du songe deviendra ainsi un peu moins confus; la chaîne des idées commencera à se débrouiller un peu.

· JE ne fais, comme l'on voit, qu'ébaucher cette mécanique des songes: je crois que mes

Lecteurs aimeront que je leur laisse finir cette ébauche.

669. CES principes généraux s'appliquent d'eux-mêmes aux songes de notre Statue. Si nous supposons, par exemple, qu'une impulsion intestinale affecte pendant le sommeil de l'Automate le faisceau de fibres appropriées à l'odeur de la rose, la sensation de cette odeur sera aussi-tôt reproduite.

MAIS, nous avons supposé ci-devant, que la Statue a donné souvent son Attention à la suite exprimée par les termes rose, œillet, giroflée, jasmin, lys, tubéreuse: (623, 625, 653, 654:) il s'est donc formé entre les faisceaux appropriés à l'action de ces fleurs une liaison en vertu de laquelle ils tendent à s'ébranler les uns les autres dans l'ordre de la suite. (651, 653.)

LE faisceau affecté par l'impulsion intestinale ébranlera donc le faisceau approprié à l'œillet; celui-ci, le faisceau approprié à la giroflée, &c. Toute la suite sera donc ainsi reproduite comme dans la veille, pourvu toutefois qu'il ne survienne point de nouvelle impulsion intestinale qui en trouble l'ordre. (666.)

670. IL en fera de même de toutes les suites qui auront souvent affecté le Cerveau de la Statue pendant la veille & qui auront fortement excité son Attention. Toutes seront reproduites si le premier faisceau est assez fortement ébranlé pour que son mouvement puisse se communiquer à tous les autres faisceaux de la suite.

DIFFÉRENTES suites seront de même reproduites successivement & prolongeront la chaîne du songe suivant le nombre & la manière des impulsions intestines.

DIFFÉRENS faisceaux ébranlés sans ordre donneront naissance à un songe bizarre.

SI quelqu'impulsion agit fortement & pendant un certain tems sur un faisceau qui n'ait pas encore contracté beaucoup de liaison avec d'autres faisceaux, la Sensibilité de l'Ame sera, pour ainsi dire, toute concentrée dans la sensation attachée à l'ébranlement de ce faisceau, & ce sera un songe *simple* : les autres seront des songes *composés*, &c. (*)

[*] †† IL y auroit bien des observations psychologiques à faire sur les songes, & je souhaiterois que ceux qui sont capables de méditer sur ce qui se passe dans leur intérieur, ne négligeassent pas de s'occuper de leurs songes. Ce seroit une

671. ON conçoit assez que la Statue ne peut distinguer le sommeil de la veille. Un songe équivaut pour elle à la réalité, soit que l'organe reçoive du dehors le principe de ses mouvemens, soit qu'il le reçoive du dedans, l'effet est essentiellement le même par rapport à l'Ame. Toute la différence qu'elle peut démêler entre ce qui se passe en elle pendant le sommeil & ce qui s'y passe pendant la veille, se réduit au de-

maniere de rêver qui pourroit donner naissance à des découvertes psychologiques propres à répandre plus de jour sur les opérations les plus secrètes de notre Etre. L'état de l'Ame dans le sommeil est quelque chose de très-singulier & dont nous n'avons encore que des notions très-imparfaites. Il doit paroître intéressant à un Psychologue d'aprofondir cet état autant qu'il est capable de le faire, & de recueillir sur les songes toutes les observations qui peuvent en perfectionner la theorie. Ces observations seroient très-variées; car les songes se diversifient sans cesse. Ils tiennent plus ou moins à l'âge, au genre de vie, aux alimens, aux boiffons, aux degrés du chaud ou du froid, à l'état de santé ou de maladie, &c. De là une prodigieuse complication dans les faits; & de là encore la difficulté de perfectionner cette theorie des songes, dont je n'ai esquissé que les principes les plus généraux. Je ne parle point ici des *Somnambules* : j'ai essayé dans un autre Ecrit de poser quelques principes qui pourroient aider à expliquer les étranges phénomènes qu'ils présentent, ou du moins à concevoir à-peu-près comment ils s'operent.

gré d'intensité des impressions. Mais il est bien évident que cela ne suffit point pour lui faire distinguer ces deux états. Nous ne parviendrions point nous - mêmes à les distinguer, si nous n'avions pas contracté l'habitude de réfléchir sur ce qui se passe en nous & hors de nous : habitude qui s'étend & se fortifie encore par l'exercice de nos cinq Sens. Nous conservons un souvenir distinct des Objets qui nous affectoient avant le sommeil & de l'ordre dans lequel ils nous affectoient. A notre réveil nous comparons ce que ce souvenir nous retrace, avec ce qui s'offre alors à nous, & la conformité que nous y remarquons est le fondement de la persuasion où nous sommes que nous veillons.

672. IL semble que l'Ame ne soit dans les songes que simple spectatrice : au moins sa Liberté ne paroît-elle pas s'y déployer comme dans la *veille*. Et c'est, sans doute, la raison du désordre que nous observons dans les idées qui composent la plupart de nos songes.

PENDANT la veille, la Liberté fuit les loix de la Réflexion. (260, 261, 262, 272.) L'Ame y dirige son Attention relativement aux cir-

constances où elle se trouve , à la nature des sujets qui l'occupent , à l'ordre , à l'analogie des idées. Elle a la conscience de toutes ces choses, & cette conscience est réfléchie.

SI donc par l'effet d'un mouvement fortuit du Cerveau une idée étrangère est alors reproduite , l'Âme reconnoissant aussi-tôt l'hétérogénéité de cette idée , en détournera son Attention pour la porter sur quelqu'une des idées qui font le sujet de sa méditation : l'augmentation de mouvement qu'elle produira ainsi dans le faisceau approprié à cette idée , (136 & suiv. 85 ,) réveillera une ou plusieurs idées analogues , (651) & l'Âme continuera de la sorte à suivre le fil ou l'enchaînement naturel des idées.

L'EXPÉRIENCE paroît prouver que l'Attention ne s'exerce point ainsi dans le sommeil. Si une idée hétérogène y est reproduite , l'Âme la contemple , & elle contemple de même toutes les idées que celle-ci rappelle.

673. MAIS, pourquoi l'ordre de nos idées est-il en général moins régulier dans le sommeil que dans la veille , ou pour m'exprimer en d'autres termes , pourquoi l'Activité de l'Âme

ne se déploie-t-elle pas également dans l'un & l'autre de ces deux états ?

DANS la veille l'exercice de nos Facultés est déterminé par les impressions de dehors, toujours plus vives que celles du dedans. (89, 602, 604, 605.) Notre Activité se déploie donc dans la veille, relativement aux circonstances extérieures où nous nous trouvons alors placés. Un Objet s'offre à nous, on nous parle, une affaire nous survient, les différens faisceaux appropriés à ces divers Objets en sont fortement ébranlés : ils ébranlent fortement les faisceaux avec lesquels ils ont contracté des liaisons. Les idées analogues sont aussi-tôt reproduites. (651.) L'Activité de l'Ame se déploie dans le rapport à l'ordre de ces mouvemens ou de ces reproductions.

Si une impulsion intestine réveille alors quelque idée étrangère, l'Ame ne se livre point à cette idée, parce que son attention est sans cesse rappelée à la suite de l'affaire ou du discours par la forte impression que la présence des Objets produit sur les faisceaux qui leur sont appropriés, & par ces faisceaux sur tous ceux qui leur sont analogues.

674. IL n'en est pas de même pendant le sommeil : dans cet état l'Ame est toute livrée aux impressions du dedans. Son attention se borne à suivre l'enchaînement des idées qui s'offrent à elle. C'est un Tableau qu'elle contemple, & dont les teintes douces sont presque toutes à l'unisson. Si ce Tableau n'est composé que de figures bizarrement associées, l'Ame n'est point choquée de cette bizarrerie, parce qu'elle n'a pas présentes à son Entendement les idées qui pourroient la lui rendre choquante; & nous avons vu que le rappel de ces idées ne dépend pas uniquement du bon plaisir de l'Ame : (433 & suiv. 490 & suiv.) elle est donc alors dans le cas d'un Etre qui n'auroit jamais eu que des idées bizarres; c'est une espece de folie momentanée dont elle ne peut s'appercevoir; car des idées réfléchies qui ne sont pas présentes à l'Entendement, sont comme nulles par rapport à lui.

ENFIN, les impulsions intestines sont momentanées : elles ne peuvent donc produire sur l'Ame des effets semblables à ceux qu'y produit la présence des Objets ; (673) ces fortes d'impressions different encore de celles des Objets par le degré d'intensité.

675. JE l'ai remarqué ; (601] dans l'ordre naturel il n'y a que les fibres qui ont été ébranlées par les Objets qui puissent l'être par d'autres mobiles. Nous n'avons jamais de sensations nouvelles que par l'intervention d'Objets nouveaux. Dans l'ordre naturel nos songes ne peuvent donc rouler que sur les idées qui nous ont affecté pendant la veille. Mais, certaines idées peuvent être associées en songe d'une manière si étrange que les Objets qui résultent de leur association nous paroissent nouveaux. Cependant, si à notre réveil nous prenons la peine de décomposer ces Objets imaginaires, nous reconnoissons bientôt que chacune des idées partielles qui en composent l'idée totale nous a déjà été présente pendant la veille. Il en est des fibres de notre Cerveau comme de tous les signes de nos idées, qui, suivant qu'ils sont combinés, présentent à l'Esprit différentes choses.

LES songes sont donc toujours des représentations plus ou moins régulières, plus ou moins bizarres des Objets qui nous ont occupés pendant la veille. Et comme la vue & l'ouïe sont les Sens dont nous faisons un plus fréquent usage, il s'enfuit, que les fibres appropriées aux Objets de la vue & à ceux de l'ouïe sont de toutes les fibres de notre Cerveau les plus

mobiles; car elles sont celles qui ont reçu de l'habitude le plus de disposition au mouvement. [610.] Une conséquence nécessaire de ceci, est que nos songes doivent rouler plus souvent sur les Objets de la Vue & de l'Ouïe que sur ceux des autres Sens. C'est aussi ce que l'expérience confirme : il nous arrive plus rarement en songe de croire sentir ou goûter, qu'il ne nous arrive de croire, voir ou entendre.

676. UNE sensation quelconque dépendant originairement de l'ébranlement de certaines fibres, il est indifférent à la reproduction de la sensation que ces fibres reçoivent leur mouvement du dedans ou qu'elles le reçoivent du dehors. Si donc par l'action de quelque cause que ce soit, les fibres sensibles sont ébranlées en pleine veille de manière à représenter à l'Âme une suite ordonnée de choses ou d'événemens, elle aura une *vision*. Elle reconnoîtra que cette vision n'est point son ouvrage, parce qu'elle a un sentiment clair de la nature & de l'ordre des idées qui lui étoient présentes immédiatement avant la vision & de celles qui lui sont encore présentes pendant la vision. Elle s'en convaincra de plus en plus par l'impuissance où elle se trouvera d'écarter l'apparition en portant son Attention sur d'autres idées. L'intensité

sité du mouvement des fibres appropriées à la vision la fera dominer sur toutes les idées que l'Imagination ou la Mémoire rappelleront. L'Âme ne s'appropriera donc pas cette vision, comme elle s'approprie le rappel de la plupart de ses idées. [445, 446 & suiv.] Elle sentira donc qu'elle n'a pas le même pouvoir sur la vision que sur les idées qu'elle croit rappeler. Enfin, parce que l'ordre ou l'enchaînement de ses idées ne l'a point conduite à vouloir la vision, elle en conclura certainement qu'elle ne dépend point de sa Volonté.

JE pourrois raconter sur ce sujet un cas fort singulier & qui passeroit pour fabuleux s'il n'étoit appuyé sur des témoignages dignes de foi. Mais, l'exposition de ce phénomène psychologique demanderoit un Ecrit à part, que je pourrai publier quelque jour avec ses preuves justificatives. Je me bornerai donc à dire, que je connois un Homme respectable, plein de santé, de candeur, de jugement & de mémoire, qui en pleine veille, & indépendamment de toute impression du dehors, apperçoit de tems en tems devant lui des figures d'Hommes, de Femmes, d'Oiseaux, de Voitures, de Bâtimens, &c. Il voit ces figures se donner différens mouvemens; s'approcher, s'éloigner, fuir; dimi-

nuer & augmenter de grandeur ; paroître , disparaître , reparoître ; il voit les Bâtimens s'élever sous ses yeux , & lui offrir toutes les parties qui entrent dans leur construction extérieure. Les tapisseries de ses appartemens lui paroissent se changer tout-à-coup en tapisseries d'un autre goût & plus riches. D'autres fois , il voit les tapisseries se couvrir de tableaux qui représentent différens paysages. Un autre jour , au lieu de tapisseries & d'ameublemens , ce ne sont que des murs nus & qui ne lui présentent qu'un assemblage de matériaux bruts. D'autres fois , ce sont des échaffaudages ; mais si j'entre dans un plus grand détail , je décrirois le phénomène , & je ne v ux que l'indiquer. Toutes ces peintures lui paroissent d'une netteté parfaite & l'affecter avec autant de vivacité que si les Objets eux-mêmes étoient présens ; mais , ce ne sont que des peintures ; car les Hommes & les Femmes ne parlent point , & aucun bruit n'affecte son oreille. Tout cela paroît avoir son siège dans la partie du Cerveau qui répond à l'Organe de la *Vue*. (30.) La personne dont je parle a subi en différens tems & dans un âge très-avancé l'opération de la cataracte aux deux yeux. Le grand succès qui avoit d'abord suivi cette opération , ne se feroit sans doute point démenti , si un goût trop vif pour la lecture

avoit permis au Vieillard de ménager l'Organe comme il demandoit à l'être. Actuellement l'Oeil gauche, qui étoit le meilleur, est presque sans fonction : l'Oeil droit lui permet encore de distinguer les Objets qui sont à sa portée. Mais, ce qu'il est très-important de remarquer, c'est que ce Vieillard ne prend point, comme les Visionnaires, ses visions pour des réalités : il fait juger sagement de toutes ces apparitions & redresser toujours ses premiers jugemens. Ces visions ne sont point lui que ce qu'elles sont en effet, & sa Raison s'en amuse. Il ignore d'un moment à l'autre quelle vision s'offrira à lui : son Cerveau est un Théâtre dont les machines exécutent des scènes qui surprennent d'autant plus le Spectateur qu'il ne les a point prévues. (*)

(*) †† CE vieillard respectable est M. CHARLES LULLIN, mon Ayeul maternel, mort en 1761 dans la 92me année de son âge, & qui avoit rempli dignement une des premières Charges de notre République. Il jouissoit encore dans sa grande vieillesse d'une heureuse mémoire. Il lisoit beaucoup, retenoit assez & aimoit à s'entretenir de ses lectures avec ses Amis. Il se plaisoit sur-tout à l'Histoire & à la Politique. J'étois du nombre de ceux qui le fréquentoient le plus & il m'étoit souvent arrivé de le voir interrompre le récit de quelque événement historique pour s'occuper d'une vision qui s'offroit à lui dans ce moment. *Voilà, me disoit-il, ma tapisserie qui se couvre de tableaux : les cadres en sont dorés, &c.* Un moment après c'étoit

Si c'étoit ici le lieu d'analyser tous les faits que présente cet étrange phénomène, je montrerois qu'il s'explique heureusement par les principes que j'ai tâché d'établir dans le cours de cet Ouvrage, & qu'il les confirme. Il n'est pas difficile d'imaginer des causes physiques qui ébranlent assez fortement différens faisceaux de fibres sensibles pour représenter à l'Ame l'image de divers Objets avec autant de vivacité que si les Objets eux-mêmes agissoient sur ces faisceaux. Et si les fibres qui servent à la réflexion ne sont point alors intéressées, si elles sont dans leur état naturel, l'Ame ne confondra point les visions avec la réalité. Ces fibres ébranlées aussitôt par celles qui feront le siege des visions, retraceront à l'Ame des idées qui la mettront en état de discerner le vrai du faux, &c.

AU reste; j'ai assez prouvé (136 & suiv.) que l'Attention augmente l'effet des mouvemens que différentes causes physiques impriment aux fibres sensibles. L'Attention ajoute donc un nouveau

une autre décoration ou quelqu'autre vision qu'il me décrivoit en détail; & après avoir badiné sur ces jeux de son Cerveau, il reprenoit tranquillement le fil de son discours. Il voulut bien à ma priere dicter à son secretaire la singuliere histoire de ses visions, & je garde son Ecrit, signé de sa main, comme un morceau très-curieux de Psychologie.

degré de force à cette forte d'imagination (212) qui produit les visions.

SI les Visions Prophétiques ont eu une cause matérielle, l'on en trouveroit ici une explication bien simple & qui ne supposeroit aucun miracle : l'on conçoit assez que DIEU a pu préparer de loin dans le Cerveau des Prophetes des causes physiques propres à en ébranler dans un tems déterminé les fibres sensibles suivant un ordre relatif aux événemens futurs qu'il s'agissoit de représenter à leur Esprit.

677. NOTRE Statue ne peut actuellement éprouver rien de semblable à ce que je viens de rapporter : elle n'a encore fait usage que de l'Odorat ; mais si une cause quelconque faisoit sur les fibres appropriées à l'odeur de la rose une impression égale ou à-peu-près à celle qu'y produiroit cette fleur, la Statue auroit, à sa manière, une *vision*, & cette vision se confondroit pour elle avec la réalité.

678. LA Statue peut-elle changer à son gré l'ordre de ses sensations ou leur donner dans sa Mémoire un arrangement différent de celui qu'elles y ont reçu de l'action des objets ?

AFIN de rendre ceci plus clair, je prends toujours pour exemple la suite *ABCDEF* qui exprime l'ordre constant dans lequel six objets ont souvent affecté le Cerveau de l'Automate. (628.)

JE demande donc si la Statue peut changer ou modifier à son gré l'ordre de ces six sensations; lier, par exemple, la sensation *A* avec la sensation *F* & passer ainsi immédiatement de l'une à l'autre?

679. LA question, si l'Ame peut à son gré faire une chose, suppose qu'elle a un motif de le vouloir; car nous avons vu que la Volonté, comme la Liberté, n'est qu'un simple pouvoir, dont l'exercice est subordonné à celui de la sensibilité. [494, 512.] Nous avons vu encore qu'un Etre sentant ne peut être déterminé à agir, qu'en vertu d'une sensation agréable ou désagréable dont il est affecté. [131.]

AFIN donc que l'Ame de la Statue desire de passer immédiatement de la sensation *A* à la sensation *F*, il faut que les sensations intermédiaires lui soient moins agréables.

MAIS, le faisceau *A* n'a jamais contracté avec

le faisceau *F* les liaisons qu'il a contractées avec le faisceau *B* : [646 & suiv.] l'Ame ne sauroit donc passer immédiatement de *A* en *F* ; car au moment que le faisceau *A* est ébranlé, il ébranle le faisceau *B*, & non le faisceau *F*, qui ne peut l'être que par le faisceau *E*.

MAIS, l'Ame peut ne donner point du tout d'attention aux sensations intermédiaires ; & comme le mouvement est fort rapide, elle peut croire avoir passé immédiatement de *A* en *F*.

SI cela se répète souvent, la liaison de *A* avec *B* s'affoiblira insensiblement. Il en fera de même de la liaison de *B* avec *C*, de *C* avec *D*, &c.

LE faisceau *A* commencera donc à contracter une nouvelle liaison avec le faisceau *F*, en vertu de laquelle il tendra à l'ébranler. (641 & suiv.)

TELLE est en général la manière dont je conçois que l'Ame de la Statue peut modifier l'ordre de ses sensations. Au reste ; le degré d'attention qu'elle donne aux sensations *A* & *F* aide encore à les lier entr'elles. [633.]

680. NOTRE Statue peut - elle former des

abstractions? Ce que j'ai dit des abstractions dans les Chapitres XIV, XV, XVI, leve toute équivoque sur cette question. On voit qu'il ne s'y agit que d'abstractions *sensibles*: [209 :] la Statue ne peut encore former des abstractions *intellectuelles*. [229.] Son Entendement a besoin de signes pour se déployer, & il n'a point encore de signes.

LA Statue n'ayant jusqu'ici fait usage que de l'Odorat, quand elle est affectée d'une odeur, elle est plus à cette odeur, qu'elle n'y feroit si son attention étoit partagée par les impressions qu'elle pourroit recevoir en même tems des autres Sens. Il est donc possible qu'elle démêle dans l'odeur qui l'affecte, des choses que nous ne saurions y démeler. Les corpuscules qui émanent de l'objet ne sont pas tous précisément semblables. [111.] Il peut y avoir entr'eux des différences que l'Organe fait & qu'il transmet à l'Ame. Le degré d'attention qu'elle donne à la sensation rend toutes ces petites impressions plus saillantes. [141.] La sensation peut donc lui paroître moins une, moins simple qu'à nous. [202, 203, 204.] Les différentes impressions qu'elle y démêle sont comme autant de parties d'un même tout. Ce sont des idées *partielles* qui peuvent donner naissance à des abstractions. [207.] Nous éprou-

vons qu'en concentrant notre Attention sur un sujet , nous venons à y découvrir des choses qui nous avoient d'abord échappé ; & ce qui nous avoit paru très-simple , commence à nous paroître composé. La délicatesse des organes donne à l'Ame plus de facilité à saisir les nuances. Sensible aux plus légères impressions , un organe délicat ne laisse rien perdre. Prompt & exact à transmettre à l'Ame tout ce qu'il reçoit , il lui fait souvent trouver la variété où elle n'auroit apperçu que l'unité si l'instrument de la sensation eût été moins parfait. La pénétration tient à cette perfection des Organes : si elle découvre si promptement tout ce qui appartient à un sujet & ce qu'il renferme de plus caché , c'est que le tact fin des fibres appropriées au sujet en saisit toutes les impressions ; c'est que la merveilleuse facilité qu'elles ont à ébranler toutes les fibres qui leur sont analogues réveille avec l'idée principale une multitude d'idées concomitantes qui donne lieu à des comparaisons promptes , délicates , fines. L'Esprit apperçoit dans l'Objet mille traits qui échappent à des yeux moins perçans. Si une grande application de l'Esprit compense souvent le défaut de pénétration , c'est que l'application est une force qui se déploie sur les organes & en surmonte l'inertie. [136 & suiv.] Des impressions qui n'avoient

pas été senties commencent à l'être par l'augmentation d'intensité que l'Attention produit dans le mouvement des fibres. [141.]

MAIS, quelle que soit la nature de cette Force que nous représentons par le terme d'*Attention*, il est certain que le partage l'affoiblit. Les procédés auxquels nous avons recours quand nous voulons méditer profondément sur un sujet, tendent tous à concentrer l'Attention sur un petit nombre des fibres & à prévenir ou écarter les mouvemens étrangers. Il faut voir là - dessus ce que M. de FONTENELLE raconte de MALEBRANCHE. Sans doute, que si ce subtil Méthaphysicien eût pu s'aliéner davantage de ses Sens extérieurs, son Sens intérieur eût fait encore de plus rares découvertes.

SI le silence des Sens favorise les opérations de l'Entendement pur, la privation d'un Sens augmente de même l'activité & la délicatesse de quelqu'un des autres Sens. Le Toucher est en général plus subtil dans les Aveugles-nés. Il va quelquefois jusqu'à leur faire distinguer les couleurs. Le son qui se réfléchit de dessus les corps solides leur annonce qu'ils sont dans le voisinage de tels corps, &c. Nous avons tant de facilité à nous servir des Yeux ; leur exercice est si

prompt, si commode, si étendu, qu'il diminue beaucoup les avantages que nous pourrions retirer du Toucher. L'Activité de notre Ame se porte presque toute entiere du côté où elle éprouve le moins de fatigue ou de travail. L'Attention s'exerce donc peu sur les fibres du Toucher & beaucoup sur celles de la Vue. Mais l'Attention entretient & augmente la mobilité des fibres : une infinité de fibres du Toucher tombent donc chez nous en paralysie, faute d'exercice. De ce nombre sont celles auxquelles tient le discernement des couleurs. Il en est de même de quantité de fibres des autres Sens que nous cultivons moins que la Vue. Enfin, nous ne tirons pas tous le même parti des Yeux ; & combien d'Hommes chez qui une grande partie des fibres de la Vue & de celles de l'Entendement qui leur correspondent (§ 22) sont condamnées à une paralysie éternelle !

ON conçoit donc comment l'Odorat peut procurer à notre Statue des connoissances dont nous ne nous doutons point. On voit comment elle peut démêler dans une odeur qui nous paroît très-simple, une composition que nous ne fussions y appercevoir.

IL est donc possible que la Statue fasse sur les

odeurs de ces abstractions que nous nommons *partielles* : elle en fera de ce genre toutes les fois qu'elle concentrera son Activité dans quelques fibres d'un même faisceau. (207.) A ces fibres tient une sensation partielle que l'Attention rend dominante.

681. LES degrés que l'Ame démêle dans la même sensation peuvent donner lieu à une autre forte d'abstraction ; car si la Statue porte son Attention sur un de ces degrés, elle le séparera en quelque sorte de la sensation même. J'ai indiqué comment cela s'opere, lorsque j'ai cherché en quoi consiste le physique du souvenir de ces degrés (III , Chapitre XX.)

682. LA Statue abstraira la *durée*, quand occupée d'une sensation, elle se rendra attentive à la succession de celles que cette sensation rappellera. (556 , 584 , 654.)

683. ENFIN, la Statue pourra s'élever à cette espece d'abstraction *universelle*, qui consiste à séparer de différens Individus ce qu'ils ont de commun. (207 , 208.) Ainsi, quand plusieurs odeurs lui seront présentes, & quelle fera attention à la maniere dont elles l'affectent, elle reconnoitra qu'elles sont toutes douces, pénétrantes ou stiptiques, &c.

MAIS , comment la Statue abstrait-elle , par exemple , la douceur de différentes odeurs ? Je pourrois me dispenser de l'expliquer , si je ne m'étois imposé la loi un peu dure d'appliquer mes principes à la solution de toutes les questions que mon Automate pouvoit m'offrir dans l'état où j'ai entrepris de le considérer.

684. CHAQUE odeur a son caractère propre , qui la distingue de toute autre ; & ce caractère dérive originairement de l'espece de fibre appropriée à la sensation. (85.) (*)

LES corpuscules odoriférans ont entr'eux des diversités relatives à celles qui sont entre les différens corps dont ils émanent. Je veux dire , que chaque corps odoriférant a ses corpuscules propres , qui composent autour de lui une atmosphère particulière.

[*] † † JE prie qu'on veuille bien se rendre attentif à la suite assez longue des propositions que j'ai renfermées dans ce paragraphe 684 & dans les quatre suivans : cette suite analytique contient mes principes les plus fondamentaux sur le psychologique de notre Etre ; & comme ils y sont plus concentrés , plus rapprochés & plus enchainés , on aura , j'espère , plus de facilité à les saisir & à les appliquer. Cette partie de l'Ouvrage est une de celles qui ont exigé de ma part le plus de travail pour être présentées comme elles demandoient à l'être.

LES fibres de l'Odorat ont été construites sur des rapports à l'action des corpuscules odoriférans ; car elles sont destinées à transmettre à l'Ame cette action. §

IL est donc autant de diversité entre les fibres de l'Odorat , qu'il en est entre les corpuscules odoriférans.

Nous ignorons en quoi consiste cette diversité , parce que nous manquons de moyens pour la découvrir. Mais , comme il n'y a que les fibres de la Vue qui puissent nous donner la sensation de la lumière , il n'y a de même que certaines fibres de l'Odorat qui puissent nous donner la sensation d'une certaine odeur.

UNE fibre ne peut différer essentiellement d'une autre que par la nature & l'arrangement de ses élémens.

J'ENTENDS par la *nature* d'un élément , tout ce qui le constitue ou qui fait qu'il est ce qu'il est ; une particule d'eau , par exemple , & non une particule d'air. La nature d'un élément est donc son *essence réelle* , & cette essence nous est inconnue. (241, 242.) Nous ne connoissons

que certaines qualités des Aggrégats que les élémens composent par leur réunion. [243.]

J'ENTENDS par l'*arrangement* des élémens, toutes les manières possibles dont ils peuvent être disposés ou combinés en différentes fibres.

DE la nature & de l'*arrangement* des élémens dont une fibre de l'Odorat est composée dépend son *appropriation* à l'action de telle ou de telle espèce de corpuscules.

DE cette appropriation dérive le *mouvement* auquel la sensation a été attachée.

CHAQUE odeur a ses degrés, ses nuances qui dépendent du plus ou du moins d'intensité de l'action. [III.] Il semble donc qu'il ne suffiroit pas pour varier les sensations, de varier simplement les proportions des corpuscules odoriférans & des fibres qui leur correspondent. On n'obtiendroit par-là que différens degrés de la même sensation & non différentes sensations. Un mouvement quelconque accéléré ou retardé est toujours le même mouvement.

SI donc notre Ame n'éprouve des modifications que par les mouvemens imprimés aux fi-

bres sensibles, il faut que les mouvemens qui donnent lieu à différentes modifications, différent entr'eux par quelque chose de plus que par l'intensité ou la vitesse.

CE n'est donc pas à un certain degré de mouvement, mais c'est à un certain mouvement que tient une certaine sensation. Le degré du mouvement détermine seulement la force de l'impression.

UN certain mouvement dans une Machine dépend de la construction de la Machine ; & cette construction dépend elle-même des rapports que les parties soutiennent entr'elles par leur configuration & par leur arrangement.

C'EST donc par sa *construction* qu'une fibre sensible exécute un certain mouvement plutôt que tout autre.

CETTE construction dépend des rapports que les *éléments* de la fibre soutiennent entr'eux par leur configuration & par leur arrangement.

JE n'examine point si ces éléments sont des éléments premiers ou secondaires : j'entends ici

par

par *éléments* toutes les parties de la fibre qui contribuent essentiellement à son jeu.

CE jeu a pour fin de transmettre à l'Ame l'impression de certains corpuscules. La construction de la fibre est donc dans un rapport à la nature & à la manière d'agir de ces corpuscules.

CHAQUE espèce de fibre sensible est donc un petit organe, qui a ses fonctions propres. Les éléments sont les parties constituantes de cet organe. Leur arrangement respectif détermine sa construction. La *somme* de ses fonctions est la *sensation* qu'il excite.

LES éléments de la petite Machine sont unis les uns aux autres par cette même Force de cohésion qui tend à unir tous les éléments. Les fibres où cette Force s'exerce le plus sont celles qui résistent davantage : celles où elle s'exerce le moins sont les plus mobiles.

AINSI les fibres de l'Odorat résistent moins que celles du Toucher ; celles de la Vue , moins que celles de l'Odorat.

ENFIN , la résistance varie encore entre les fibres du même Sens. [III.]

LA configuration & l'arrangement des éléments modifient cette Force : plus les surfaces font petites , moins il y a de résistance : mais des lamelles peuvent être arrangées de maniere à ne se toucher que dans quelques points de leur surface.

LE degré de résistance détermine donc le degré de mobilité ; mais , le degré de mobilité ne paroît pas suffire pour rendre raison de l'espece de la sensation.

LA Mémoire conferve un souvenir plus ou moins clair de chaque espece de sensation ; & la Mémoire tient aux fibres des Sens. [57 & suiv. Chap. XXII.]

L'ACTION des Objets sur les Sens imprime donc aux divers ordres de fibres dont ils font composés , des déterminations en vertu desquelles ils acquierent l'aptitude de retracer à l'Ame le souvenir des diverses sensations auxquelles ils font appropriés. (546 & suiv.)

MAIS les déterminations d'une fibre font dans ses parties constituantes : une fibre sensible est donc construite de maniere que ses parties conf-

tituantes peuvent être modifiées par l'action de l'objet.

L'OBJET agit par impulsion : la fibre reçoit cette impulsion : elle se meut : ses parties constituantes participent donc à ce mouvement.

L'EFFET de ce mouvement est plus ou moins durable , puisque la Mémoire en est une conséquence.

LES parties constituantes de la fibre ne se retrouvent donc pas après l'impulsion précisément dans le même état où elles étoient avant l'impulsion.

LA construction de la fibre renferme donc deux choses essentielles : le pouvoir de céder à l'impulsion , & la capacité de retenir la détermination que l'impulsion lui a imprimée.

LE pouvoir de céder à l'impulsion suppose dans les parties constituantes de la fibre celui de changer de position respective , de s'éloigner plus ou moins les unes des autres ou de revêtir les unes à l'égard des autres de nouveaux rapports de situation.

LA capacité de retenir la détermination imprimée suppose que les parties constituantes de la fibre sont configurées ou ordonnées de manière qu'elles ne se rétablissent pas immédiatement après l'impulsion, qu'elles ne reprennent pas subitement leur état primitif.

MAIS, les modifications qui surviennent à la fibre ne lui surviennent qu'en conséquence de l'action de l'objet ou des corpuscules qui en émanent. (600.)

CHAQUE espèce de corpuscule trouve donc dans l'Organe des fibres qui lui correspondent, & qui ne correspondent qu'à elle; je veux dire, des fibres propres à céder à l'action de cette espèce de corpuscules, & à retenir pendant un tems plus ou moins long la détermination que cette action leur a imprimée.

LA sensation totale résulte du jeu de toutes les fibres qui composent le faisceau auquel la sensation a été attachée.

LA sensation partielle résulte du jeu de quelques-unes des fibres du faisceau. (680.)

L'ESPECE de la sensation dépend donc de

l'espece des fibres ou de ce qu'il y a de propre dans leur jeu.

LES qualités communes à différentes sensations dépendent donc de quelque chose de commun dans le jeu des fibres qui leur sont appropriées.

AINSI, différentes odeurs nous paroissent *douces*, parce qu'il est dans le jeu des fibres qui leur sont appropriées quelque chose de commun qui excite en nous ce sentiment que nous exprimons par le terme de *doux*.

OR, le jeu des fibres n'est que le mouvement de leurs parties constituantes : il est donc dans le mouvement des parties constituantes de différentes fibres quelque chose de commun.

JE ne puis dire en quoi consiste cette chose ; parce que la mécanique des fibres m'est inconnue & que je ne cherche point à la deviner ; mais, je conçois qu'un globule d'huile volatile n'agit pas précisément comme une particule de sel volatil.

JE conçois donc qu'une fibre appropriée à l'action d'un globule d'huile volatile ne se meut

pas précisément comme une fibre appropriée à l'action d'une particule de sel volatil.

ENFIN ; je vois que toutes les huiles ont un caractère commun en vertu duquel elles appartiennent toutes à une même classe de fluides.

JE vois encore que chaque espèce d'huile a un caractère propre qui la distingue de toute autre espèce.

JE conçois donc qu'il est entre toutes les fibres sensibles appropriées à l'action des huiles un caractère commun ou générique & un caractère propre ou spécifique.

LES fluides cedent à la moindre impulsion : leurs parties élémentaires adherent donc très-peu les unes aux autres : elles ne se touchent donc que par de très-petites surfaces : elles sont donc probablement de figure sphérique.

LES corpuscules huileux volatils sont donc probablement de figure sphérique.

ILS ne sont pas élastiques , & ils ne sont point dardés dans l'air ; mais ils s'y évaporent.

ILS suivent donc les mouvemens de l'air qui les répand sur les lames nerveuses de l'Odorat.

PARMI les fibres qui composent ces lames il en est qui sont appropriées à l'action de ces corpuscules & auxquelles ceux-ci impriment un certain mouvement.

DES corpuscules subtils, polis, arrondis, qui nagent dans l'air & qui en suivent le cours, semblent devoir ne faire que glisser légèrement sur les fibres. Les parties constituantes de celles-ci obéissant à cette sorte d'impression, glissent donc légèrement les unes sur les autres. Ce sera donc, si l'on veut, de ce mouvement que dépendra le sentiment que nous exprimons par le terme de *doux*.

LES proportions relatives, des corpuscules & des élémens des fibres, leur degré respectif de mobilité, les diverses manières dont les élémens peuvent glisser les uns sur les autres en vertu de leur configuration & de leur arrangement, toutes ces choses & bien d'autres que j'ignore, peuvent concourir à déterminer l'*espece* de la sensation.

JE le répète; je ne puis rien particulariser.

ici : je dois me borner à des généralités. Je cherche seulement à faire comprendre que les qualités génériques & spécifiques des sensations ont des causes physiques. J'entrevois à peine ces causes : des Génies plus pénétrants & plus éclairés pourront atteindre à une plus grande précision. Pour moi, plus je tâche à approfondir ce sujet, & plus je sens mon incapacité.

685. JE viens de rassembler sous un seul point de vue la plupart de mes principes sur les sensations : je ne puis trop les retracer aux yeux de mes Lecteurs, parce que je ne puis trop leur en faciliter l'intelligence & l'application.

IL résulte de ce que je viens d'exposer, que tout ce que l'Âme peut distinguer dans ses sensations a un fondement physique, & que ce fondement est dans les fibres appropriées aux sensations.

J'AI indiqué comment il peut se trouver dans les fibres des choses relatives à tout ce que l'Âme démêle dans ses sensations & qui en sont l'origine physique,

J'AI montré qu'il est une correspondance entre les fibres & les Objets à l'action desquelles elles

font appropriées. J'ai indiqué en général en quoi consiste cette correspondance & quels en font les effets essentiels.

686. MAIS, s'il est une correspondance entre les fibres & les Objets, il en est une aussi entre l'Ame & les fibres. Car si en vertu des Loix de l'*Union*, l'Ame n'a des sensations qu'en conséquence des mouvemens qui s'opèrent dans les fibres des Sens, il doit y avoir dans l'Ame quelque chose qui répond au jeu de ces fibres. ;

SI donc les fibres des Sens agissent sur l'Ame, l'Ame doit réagir sur les fibres des Sens : le commerce réciproque des deux Substances emporte cela ; & quelque hypothèse qu'on embrasse sur l'*Union*, il faudra toujours admettre quelque chose qui réponde à cette action & à cette réaction ou qui les représente. Au reste ; je me suis déjà expliqué sur la réaction de l'Ame. (126.)

L'AME a une Volonté & elle l'exerce. J'ai fait voir que la Volonté est une Force différente de la Sensibilité. (470.) Il faut à cette Force un sujet sur lequel elle se déploie : j'ai demandé si ce sujet pouvoit être autre chose que les fibres des Sens ? (509.)

ENFIN, j'ai prouvé par les effets de l'Attention qu'elle est une modification de cette Activité que l'Ame déploie sur les fibres du Cerveau. (136.)

687. MAIS ce n'est qu'avec le secours de l'Attention que l'Ame parvient à former des *abstractions* : j'ai fort développé ce point important dans les Chapitres XIV, XV, XVI : on peut se borner à consulter les paragr. 207, 208, 209.

QUAND donc l'Ame forme une abstraction *sensible*, son Activité se déploie sur les fibres appropriées à la chose qu'elle abstrait.

AINSI, chaque espèce d'abstraction peut être regardée comme une modification de l'Attention.

L'ATTENTION se modifie donc d'autant de manières que les fibres elles-mêmes peuvent l'être par l'action des objets.

688. COMME l'Attention peut ne se déployer que sur quelques faisceaux, elle peut aussi ne se déployer que sur quelques fibres d'un seul faisceau. (680.)

ELLE peut encore se modifier relativement au jeu des élémens. Car s'il y a dans l'Ame quelque

chose qui correspond à tout ce qui se passe dans les fibres sensibles, l'Attention doit se modifier dans un rapport déterminé à tel ou tel mouvement des élémens; par exemple, à la maniere dont ils glissent les uns sur les autres. (684 sub fin.)

CETTE modification de l'Attention donnera lieu à cette sorte d'abstraction qui consiste à séparer la *douceur* de différentes odeurs. [683.]

MAIS, il est bien clair que ce sentiment de la *douceur* ne peut exister à part des sensations qui l'excitent. [554, 555.] Il tiendra donc toujours à l'une ou à l'autre de ces sensations, & quelquefois à toutes, puisqu'elles peuvent se rappeler les unes les autres.

689. CE sentiment naît de la comparaison que l'Ame fait entre différentes sensations. Lorsque la Statue n'avoit encore senti que la rose elle ne pouvoit faire aucune attention à la *douceur* de son odeur. La *douceur* est ici une qualité relative qui suppose une comparaison entre deux ou plusieurs sensations.

CE n'est qu'en comparant que l'Ame parvient à découvrir ce qu'il y a de propre & de com-

mun dans ses sensations : & comparer c'est exercer son Attention. [328 , 361.]

L'ATTENTION s'applique donc à ce que les sensations ont de propre & à ce qu'elles ont de commun. Elle se modifie donc dans ce double rapport.

MAIS, ce n'est pas sur les sensations mêmes que l'Attention se déploie ; c'est sur les fibres appropriées aux sensations. [137.]

L'ATTENTION se déploie donc sur les fibres sensibles dans un rapport à ce qu'elles ont de propre , & à ce qu'elles ont de commun.

LE propre des fibres est dans leur constitution particulière ; mais, cette constitution peut renfermer des choses qui se retrouvent dans des fibres d'espece différente ; l'application de l'Attention à ces choses constitue cette sorte d'abstraction *universelle* qui a fait le sujet de la question que je me suis proposée dans le paragr. 683.

JE ne m'étendrai pas davantage sur les abstractions *sensibles* que la Statue peut former : les principes que je viens d'exposer pourront suffire à expliquer toutes les opérations de ce genre.



C H A P I T R E XXIV.

Du bonheur & du malheur de la Statue.

Nouvelles considérations sur le Moi ou la Personnalité.

Réflexions sur l'Âme des Bêtes & sur le Matérialisme.

De la personnalité des Animaux qui subissent des métamorphoses ; & à cette occasion de l'Etat futur de l'Homme.

De la Personnalité des Animaux qui peuvent se multiplier de bouture.

690. **D**ANS le point de vue où nous considérons notre Statue elle nous offre une espèce fort singulière de Contemplatif. Sa vie se borne à sentir des odeurs & à exercer ses Facultés sur ces odeurs. Et comme les fibres de l'Odorat sont trop délicates pour réagir sensiblement sur leurs objets & que ces objets sont eux-mêmes très-

subtils , l'Ame de notre Automate ne peut avoir aucun sentiment de ce qui est hors d'elle. Sa vie est donc , pour ainsi dire , toute intérieure. Elle habite un monde idéal , dans lequel elle est heureuse ou malheureuse à sa manière.

691. *ELLE* est heureuse toutes les fois qu'elle sent des odeurs qu'elle aime mieux sentir que ne pas sentir.

ELLE est malheureuse quand elle sent des odeurs qu'elle aimeroit mieux ne pas sentir que sentir.

692. *MAIS* le bonheur & le malheur sont toujours relatifs à quelque situation antécédente dont on conserve le souvenir. Un Etre qui n'éprouveroit jamais que des sensations désagréables seroit toujours mal sans jamais soupçonner qu'il pût être mieux. Son malheur ne seroit donc point augmenté par des comparaisons à des situations heureuses dont il n'auroit pas les idées. [347, 355.]

693. *LA* Statue ne s'estimera donc jamais plus heureuse , que lorsqu'après avoir long - tems éprouvé des sensations désagréables , elle viendra enfin à en éprouver d'agréables : car outre le degré de plaisir absolu attaché à toute sensation

qui flatte , [351,] elle jouira encore du degré de plaisir relatif attaché à la comparaison qu'elle fera entre sa situation actuelle & sa situation antécédente. [352.]

PAR la raison des contraires , elle ne se croira jamais plus malheureuse , que lorsqu'après avoir long-tems senti des odeurs agréables , elle viendra à en sentir de désagréables.

694. SI ces odeurs sont toutes désagréables au point de tendre également à offenser l'Organe , la Statue préférera le passage d'une odeur à une autre odeur à la permanence dans la même sensation : c'est que toute impression douloureuse tend de sa nature à désunir les élémens des fibres & que cette tendance croît en raison de la durée. [344, 345.] Or , le degré du déplaisir ou de la douleur dépend du degré de désunion des élémens. [118, 546, 547, 548.]

MAIS , les passages soulagent les fibres : car chaque odeur ayant ses fibres propres , [85] chaque espèce de fibres est ainsi moins tourmentée. L'Ame doit donc éprouver quelque soulagement en passant d'une sensation douloureuse à une autre d'intensité égale.

695. PLUS nous avons multiplié les sensa-

tions de notre Statue & plus nous avons multiplié ses plaisirs & ses peines.

Nous avons étendu son Etre. Son Moi s'étant approprié toutes les sensations, s'est, en quelque sorte, multiplié avec elles. Elle a goûté l'existence par un plus grand nombre d'organes. Plus ses manières d'être ont varié, plus elle a senti qu'elle étoit. Par rapport à lui-même un Etre sentant n'existe qu'autant qu'il sent : il existe donc d'autant plus qu'il sent davantage. Il aime donc son existence dans le rapport au nombre & à la qualité des sensations qui en composent la somme. Une sensation reproduite ou rappelée n'est jamais que la même sensation : elle n'étend donc pas l'existence ; elle n'est que la même existence reproduite. Mais, un Etre sentant qui est en même tems actif, agit en conséquence de ce qu'il sent. Son activité se diversifie donc comme ses sensations. Et si un certain exercice de son Activité lui donne du plaisir, il aimera d'autant plus son existence, qu'il exercera plus souvent son Activité de cette manière.

CET Etre aimera donc à sentir & à agir ;
mais à sentir & à agir agréablement. L'exis-
tence

tence ne fera pour lui un bien qu'autant qu'il la préféreroit au néant s'il pouvoit choisir.

696. L'EXISTENCE n'est donc point en soi un bien : elle n'est que la conscience de ce que l'on sent ou de ce que l'on fait. L'existence n'est donc un bien que par ses déterminations, & ces déterminations sont les sensations & les actions.

697. AINSI, plus le nombre des déterminations préférables au néant l'emportera sur celui des déterminations auxquelles le néant est préférable, & plus l'existence fera un bien. Je nomme ici *néant* la privation du sentiment.

L'EXISTENCE seroit pour l'Être dont je parle le souverain bien, si dans chacune de ses déterminations particulières elle étoit préférable au néant, & si toutes les déterminations prises ensemble épuisoient la capacité de sentir & d'agir de cet Être.

698. CETTE capacité tient à la nature du principe sentant & actif, & au nombre, au tempérament & à la diversité des Organes par lesquels il sent & agit.

699. LE nombre & la diversité des Orga-

nes multiplient les déterminations : (201, 386.) leur tempérament les rend plus ou moins propres à soutenir sans s'altérer l'impression continuée des Objets ou de l'Ame. (120, 121, 533.)

700. L'ACTION des Objets sur les organes met en exercice la capacité de sentir & d'agir. (494.) Plus cette action est diversifiée & plus les modifications de la Sensibilité & de l'Activité se multiplient.

701. PLUS ces modifications se multiplient & plus l'Etre qui les éprouve sent qu'il existe. Il goûte l'existence par un plus grand nombre d'organes, comme je le disois il n'y a qu'un moment; (695) il la sent sous plus de rapports. Son Moi se reproduit, en quelque sorte, sous un plus grand nombre de formes; & parce qu'il sent toutes ces formes, parce qu'il a la conscience de tout ce qui se passe en lui, plus il se passe de choses en lui & de choses agréables, plus il se sent lui-même agréablement. Il est tout ce qu'il sent; une odeur, une suite d'odeurs, une harmonie. Il a donc un sentiment plus vif de son Etre dans la variété que dans l'uniformité : mille fibres semblables ne produisent que le même sentiment : mille fibres

différentes produisent mille sentimens divers, qui sont mille manieres d'être différentes que l'Âme distingue. Elle se sent donc elle-même de mille manieres différentes; & tout cela va se résoudre dans une sorte d'*unité*, l'existence.

Ceci, plus approfondi, nous conduiroit peut-être à quelque principe sur l'origine du plaisir attaché à l'*unité variée*. Je m'en suis beaucoup occupé dans le Chapitre XVII; mais je suis bien éloigné de m'être satisfait. Je voulois remonter aux principes premiers, & je crains de n'avoir atteint qu'aux principes secondaires. C'est à ceux qui sont plus capables que moi de creuser ce sujet, à juger si j'en ai poussé l'analyse assez loin.

702. LA Statue goûte donc un très-grand plaisir dans la succession de cette multitude presque infinie d'odeurs de toute espece qui affectent son odorat. Ce plaisir s'est encore accru par le sentiment même de cet accroissement [355, 356.] La Statue a senti la chaîne de son existence se prolonger. Elle en a parcouru les chaînons; elle les a comparés entr'eux. Elle a été successivement tous ces chaînons & toutes les combinaisons de ces chaînons qui ont pu lui être présentes à la fois.

SA Personnalité est devenue plus composée ; parce que le Moi s'est approprié par la Réminiscence un plus grand nombre de sensations, (113 , 114.) Son *Essence personnelle* a reçu successivement de nouvelles déterminations. (295.) Je sens que cette proposition exige que je la développe un peu plus.

703. IL y a deux manières d'envisager la *Personnalité* d'un Etre sentant : on peut la considérer relativement au sentiment qu'il en a lui-même, & relativement au jugement qu'en porteroit une Intelligence qui connoîtroit tout ce qui se passe dans cet Etre & dans tous ceux qui lui ressemblent. Il est important de bien distinguer ces deux relations.

704. TOUTE idée qui n'est point présente à l'Ame est nulle pour l'Ame, en eût-elle été affectée cent fois.

MAIS, toute idée qui a été souvent présente à l'Ame ne l'affecte pas comme une idée qui ne lui auroit jamais été présente.

L'IDÉE qui a souvent affecté l'Ame excite en elle par sa présence le sentiment de la Réminiscence. L'idée qui ne lui a jamais été pré-

sente excite en elle par sa présence le sentiment de la nouveauté.

705. LA Réminiscence apprend donc à l'Ame qu'elle a déjà été comme elle est ; mais l'Ame a la conscience de toutes ses manières d'être : elle reconnoît donc que c'est elle-même qui a déjà été comme elle est. Et voilà le sentiment qu'a l'Être sentant de sa propre Personnalité, de son Moi.

706. Le Moi s'identifie donc avec toutes les idées que l'Ame acquiert successivement. Soit donc que la chaîne des idées se prolonge, soit qu'elle se resserre, le sentiment du Moi demeure toujours le même dans l'Être sentant. Je ne dis pas qu'il y soit toujours accompagné du même degré de plaisir ; je dis seulement qu'il est le même dans l'un & l'autre cas. Car comme l'Ame peut acquérir des idées, elle peut en perdre ; & le Moi se conserve dans celles que la Mémoire a retenues. La perte totale de la Mémoire emporteroit donc la destruction de la *Personnalité*.

707. CE qui différencie deux Ames de même espèce c'est la nature, le nombre & la combinaison de leurs idées.

AINSI, l'Intelligence qui connoitroit à fond ce qui se passeroit dans ces deux Ames, jugeroit par ces différens caracteres de leur Personnalité.

LES idées supposées les mêmes & semblablement combinées dans l'une & dans l'autre, s'il y en avoit seulement une de plus dans l'une que dans l'autre; cela suffiroit pour les différencier aux yeux de cette Intelligence. Elles seroient pour elle deux *Personnes* très-distinctes qu'elle ne confondroit jamais. Cette idée seroit donc ici la détermination *caractéristique* de la Personnalité.

708. MAIS, ces deux Ames ont chacune leur Cerveau : je suppose ces Cerveaux parfaitement semblables. Faisons passer une des Ames dans le Cerveau de l'autre & réciproquement. Je dis que le sentiment du Moi ou de la Personnalité ne changeroit point ni dans l'une ni dans l'autre. (706.) Il n'en sera pas de même à l'égard de l'Intelligence que nous avons supposée : la Personnalité changera pour elle : car la Personnalité d'un Etre *mixte* ne tient pas moins au Corps qu'à l'Âme; [21, 22] elle tient même plus au Corps qu'à l'Âme; puisque la Mémoire a son siège dans le Corps.

[57 & suiv. 636.] Or il se trouve dans un des Cerveaux une chose qui ne se trouve pas dans l'autre; je veux parler d'un faisceau de fibres qui a été ébranlé dans l'un & qui ne l'a pas été dans l'autre: Mais nous avons vu, Chap. VII, XX, XXI, XXII, XXIII, que les fibres sensibles reçoivent de nouvelles déterminations de l'action des Objets: par conséquent, l'état d'un faisceau qui a été ébranlé n'est pas précisément le même que celui d'un faisceau de même espèce qui ne l'a point encore été. Cette différence qui nous paroîtroit bien légère; seroit très-caractéristique pour l'Intelligence que nous supposons; & elle suffiroit pour changer à ses yeux la Personnalité de ces deux Etres.

709. L'ACQUISITION ou la perte successive de différentes idées dans le même Etre ne le dénatureront pas aux yeux de cette Intelligence: elles ne feront que rendre sa Personnalité plus ou moins composée: car comme elle a une connoissance parfaite de tous les changemens qui arrivent à cet Etre, elle juge de son *Identité personnelle* par l'ensemble de ces changemens.

710. C'EST ainsi que nous jugeons nous-mêmes de l'Identité personnelle de nos semblables.

713. IL en est encore de même du jugement que nous formons de la *Personnalité* des Animaux sujets à des changemens analogues à ceux que l'Homme subit.

714. MAIS il est une Classe très-nombreuse d'Animaux qui n'arrivent à la vieillesse qu'après avoir passé par des métamorphoses qui leur donnent successivement des formes si différentes les unes des autres, que le même Individu, vu sous ces diverses formes, paroît autant d'Individus, je ne dis pas d'Espèces différentes, mais de Genres ou de Classes très-éloignés. Sous la forme natale l'Individu est un Ver rampant; sous la seconde, une espèce de *Môle* sans parties distinctes, & presque sans mouvement; sous la dernière il fend l'air d'un vol léger. Non seulement il prend de nouvelles formes; il acquiert encore de nouveaux Organes qui n'ont aucun rapport avec ceux dont il étoit pourvu dans son premier état. Ce changement ne se borne pas même aux Organes extérieurs; il s'étend encore aux parties intérieures, à tout le système de la nutrition, de la circulation, de la respiration. Enfin, sous sa première forme l'Individu n'avoit point de sexe: il en a un sous la dernière.

SES inclinations, ses goûts, ses procédés ne different pas moins dans les divers âges que ses formes. Dans son premier état il broute la verdure ; il tire de son sein un fil brillant qu'il emploie à des ouvrages que le Naturaliste admire. Dans son état moyen il ne prend & ne peut prendre aucune nourriture ; il ne donne presqu'aucun signe de vie. Enfin, sous sa dernière forme il ne broute & ne file plus ; il pompe les sucs les plus délicats des fleurs ; & s'il lui reste encore quelque industrie, c'est pour disposer ses œufs d'une manière convenable aux Petits qui en doivent éclore.

715. SI nous n'eussions pas suivi l'Animal dans toutes ses métamorphoses, si, comme SYAMMERDAM, nous n'eussions pas découvert le Papillon sous le masque de Chenille, nous nous serions assurément mépris sur l'Identité personnelle de l'Individu.

MAIS quel sentiment a-t-il lui-même de sa propre Personnalité ?

CETTE question suppose que les Bêtes ont une Ame ; & j'avoue que cette supposition n'est pas démontrée ; elle repose uniquement sur ce principe, que des Organes semblables répondent

aux mêmes fins, & que des effets semblables procedent des mêmes causes.

JE ne nie point que l'on ne puisse expliquer mécaniquement les opérations des Brutes ; on peut consulter là-dessus les paragraphes 504, 505, 506. Je pense pourtant que l'on conviendra sans peine, que l'existence de l'Ame des Brutes est au moins probable.

EN admettant donc l'existence de cette Ame au moins comme probable, je demande quel est le sentiment qu'a de sa propre Personnalité l'Individu que nous considérons.

716. LA Chenille, douée d'une Ame, sent ce qui se passe en elle, comme nous sentons ce qui se passe en nous. (200.) Son Ame, comme la nôtre, immatérielle, est, comme la nôtre, capable de sentiment, de volonté, d'action : car je ne vois pas qu'il soit plus conforme à la saine Philosophie d'admettre la matérialité de l'Ame des Bêtes qu'il l'est d'admettre la prétendue matérialité de la nôtre. (509.) Si les Bêtes ont une Ame, cette Ame juge ou compare. [309] Le jugement est la perception du rapport ou de l'opposition qui est entre deux ou plusieurs sensations. (284 & suiv.) Ces sen-

fations font donc présentes à l'Ame : elle a encore présent le sentiment de leur rapport ou de leur opposition. Si le Moi qui apperçoit tout cela est étendu , la partie de ce Moi qui est affectée par l'une des sensations ne peut être la même que celle qui est affectée par l'autre : autrement comment le Moi distingueroit-il les deux sensations ? comment ne se confondroient-elles point ? J'en dis autant du sentiment du rapport ou de l'opposition qui devoit aussi affecter une autre partie du Moi. Comment donc pourroit-il s'approprier toutes ces choses par un sentiment un & simple , être le même Moi , la même Unité dans chaque sensation & dans toutes à la fois , dans le même instant indivisible ? (2.)

CEUX qui , par un zele peu éclairé pour la Religion , ont combattu l'immatérialité de l'Ame des Bêtes , n'ont pas songé qu'ils donnoient ainsi atteinte au dogme de l'immatérialité de la nôtre. Ils leur ont refusé toute Liberté , comme si la Liberté supposoit nécessairement la *moralité*. (272.) Ils ont soutenu l'anéantissement de l'Ame des Bêtes , comme si le dogme de l'immortalité de notre Ame étoit lié à l'anéantissement de celle des Bêtes. Il seroit bien à désirer qu'on n'eût jamais mêlé la Religion à

ce qui n'étoit point elle. On ne sçait ce qui lui a fait plus de mal ou des doutes du Scepticisme ou des assertions de la Théologie.

CEUX qui, par des motifs bien différens, ont accordé aux Bêtes un *Sens intérieur*, analogue aux Sens extérieurs, n'ont choqué que la Philosophie. Ils ont laissé penser que notre Ame pouvoit bien n'être aussi qu'un Sens intérieur. Le Sens intérieur est composé; l'Ame est simple. (2.) Mais, l'immortalité de notre Ame ne repose pas uniquement sur sa simplicité. DIEU pourroit accorder l'immortalité à une portion de Matière, même très-composée, très-organisée. Mais, la simplicité de l'Ame la met hors de l'atteinte des Agens qui operent la destruction du Corps: il n'est donc pas impossible en soi qu'elle survive au Corps: il ne l'est point qu'elle soit anéantie par CELUI qui l'avoit unie au Corps. Il faut donc prouver qu'il ne veut pas l'anéantir; & ces preuves, la Religion les fournit. Un Matérialiste feroit donc bien peu avancé dans ses projets contre la Religion, quand il seroit parvenu à démontrer la matérialité de l'Ame: il faudroit encore qu'il démontrât la fausseté des faits qui établissent la vérité de la Religion; je ne dis pas seulement de la Religion *révélée*, je dis encore de la Religion *naturelle*; car l'U-

nivers est un fait qui suppose une Cause, & nous déduisons du fait l'existence & les Attributs de la Cause. (263, 305.) Or, parmi ces attributs il en est qui supposent la conservation de l'Ame, quelle que soit sa nature ou matérielle ou spirituelle,

DES Hommes qui aiment la Religion, parce qu'ils la connoissent, & qui la connoissent parce qu'ils l'ont approfondie, devroient se rassurer sur les efforts du Matérialisme: leurs allarmes lui font un honneur qu'il ne mérite pas. Nous sommes assez heureux pour que nos espérances ne reposent pas sur la base infiniment étroite d'un point de Métaphysique. C'est mettre la pyramide sur sa pointe, que de faire dépendre la Religion de la question abstraite si l'Ame est Matière ou Esprit?

717. Si la Chenille sent ce qui se passe en elle, elle se souvient aussi de ce qui s'est passé en elle. Si elle ne s'en souvenoit point, comment la sensation d'un besoin réveillerait-elle dans l'Animal l'idée de satisfaire à ce besoin & celle de l'objet qui peut le satisfaire? [355.] L'action prouve le desir, & le desir prouve le rappel de l'idée qui l'excite. [170. & suiv.]

718. LA Chenille éprouve différentes sensations , & sa Mémoire lui rappelle celles qu'elle a éprouvées. Elle compare ses sensations. Elle sent qu'elle est ou qu'elle n'est pas comme elle a été. Elle desire ou craint d'être comme elle a été. Elle agit selon qu'elle desire ou qu'elle craint. Elle desire , craint , aime ou hait en conséquence des sensations qui lui sont présentes par les Sens ou par la Mémoire. Son Moi s'identifiant avec toutes les modifications de la Sensibilité & de l'Activité , lie par la Réminiscence le présent au passé ; & cette *liaison* constitue le sentiment qu'a l'Individu de sa Personnalité. J'ai dit ailleurs [114] ma pensée sur la Réminiscence des Animaux.

719. L'INTELLIGENCE qui liroit dans cet Individu , jugeroit de sa personnalité par les changemens qu'il éprouveroit & qu'il auroit éprouvés. Elle embrasseroit à la fois & ceux qui surviendroient & qui seroient survenus à toute l'habitude du Corps par la nutrition , par l'accroissement ; &c. & ceux qui surviendroient & qui seroient survenus au Cerveau par l'action des Objets , par celle de l'Ame ; &c. (707 , 708 , 709.) Ces derniers seroient les seuls caractéristiques.

720. A la vie active de Chenille succede le repos presqu'absolu de la Chrysalide. [714.) Nouvelle forme , nouveau systême , nouveaux Organes ; mais , ces Organes demandent un tems pour se fortifier , se perfectionner ; & ce tems devoit être un tems de repos.

C'EST par un développement plus ou moins lent que la Nature amene tous les Etres à la perfection. Le Papillon existoit avec toutes ses parties essentielles sous le masque trompeur de Chenille. Les Organes de celle-ci ont pour dernière fin les Organes de celui-là. La Chenille est une espece d'œuf très-singulière ; un œuf animé ; un œuf rampant , mangeant & filant , destiné à fomentier , à nourrir , à faire croître & à conserver le petit Volatile caché dans son sein.

Si l'on coupe les premières jambes de la Chenille , le Papillon naîtra sans jambes. Les jambes du Papillon étoient donc renfermées dans les premières jambes de la Chenille. Le Cerveau du Papillon étoit de même logé dans les enveloppes écailleuses de la tête de la Chenille. En rejetant l'enveloppe de Chenille , le Papillon n'a pas changé de Cerveau ; encore moins

d'Ame : [*] mais , il acquiert sous la nouvelle forme des Facultés qu'il n'avoit pas sous la première. (714.) Les Organes qui sont les instrumens de ces Facultés , commenceront à les mettre en exercice dès qu'ils auront acquis sous le fourreau de Chrysalide le degré de consistance qui leur est nécessaire.

721. LA Chrysalide est donc le Papillon emmailloté ; mais qui a pris tout son accroissement. Les espèces de langes qui l'enveloppent retiennent toutes ses parties dans la situation où elles doivent être pour acquérir la perfection propre à l'Espèce. Elles l'acquièrent par l'incorporation plus au moins lente & graduelle des sucs que l'intérieur fournit , & par l'évaporation du superflu.

DANS cet état l'Activité de l'Ame ne se déploie pas au dehors. Cet état peut être comparé à

(*) †† CETTE correspondance originelle des parties du Papillon avec celles de la Chenille est prouvée encore par d'autres observations tout aussi directes ; & il en résulte bien clairement que le Papillon & la Chenille ne composent qu'une même Unité. Consultez là-dessus la Note du Chapitre XIV, Part. IX de la *Contemplation de la Nature*. Oeuvres : Tom. VIII. Ceux de mes Lecteurs qui ne sont pas assez instruits des métamorphoses des Insectes pourront recourir à la Part. IX de la *Contemplation*, où elles sont plus développées que je ne pouvois les développer ici.

celui du sommeil. Je ne déciderai donc pas que l'Activité de l'Âme ne se déploie pas au dedans. Elle peut avoir des songes par le rappel de quelques unes des sensations qu'elle a éprouvées sous la forme de Chenille : car si le Papillon n'a pas changé de Cerveau , pourquoi les fibres de ce Cerveau qui ont été ébranlées par les Sens de Chenille ne conserveroient - elles pas une disposition à l'être encore par des impulsions intestines ? 183 & suiv. 663 & suiv.) Pourquoi ne se feroit-il point dans la Chrysalide de ces impulsions intestines , puisqu'il s'y fait une circulation ?

722. ENFIN , le moment arrive où le Papillon , dégagé de l'enveloppe de Chrysalide , commence une nouvelle vie.

Sous la forme de chenille l'Insecte n'avoit que douze yeux : sous celle de Papillon il en a des milliers.

Sous la forme de Chenille l'Insecte avoit des dents & broutoit un aliment grossier ; sous celle de Papillon il a une trompe fine , & pompe le miel des fleurs.

Sous la forme de Chenille l'Insecte n'avoit point de sexe ; sous celle de Papillon il a un

sexe , & goûte les plaisirs de l'amour.

723. L'INSECTE acquiert donc sous sa dernière forme de nouvelles sensations & des sensations plus agréables & plus vives que celles qui l'affectoient sous la première.

IL acquiert bien d'autres Organes , & par conséquent bien d'autres sensations. Il ne faisoit que ramper sous sa première forme ; il marche & vole sous la dernière. Il est donc de nouvelles sensations attachées à cette nouvelle manière de se transporter d'un lieu dans un autre.

724. MAIS , si d'un côté l'Insecte acquiert de nouveaux Organes ; de l'autre , il perd ceux qui caractérisoient sa première forme. L'action des Objets cesse donc de lui faire éprouver les sensations attachées à l'exercice de ces anciens Organes. Ses rapports aux Objets ont changé avec sa forme. (201.) Mais , parce que l'Ame n'a pas changé de *siège* , (28 , 29 , 30 , 720 ,) elle peut avoir le *souvenir* de quelques-unes des sensations de son premier état. Ce souvenir sera d'autant plus vif ; que l'Insecte aura plus songé sous la forme de Chrysalide , (721) & que ses songes auront plus souvent roulé sur telles ou telles sensations. Voyez le paragraphe 668. Or , quand l'Insecte ne conserveroit le souvenir que

d'une seule de ces sensations elle suffiroit pour lier le Moi de Papillon au Moi de Chenille. (706.)

C'EST peut-être à l'aide de ce souvenir & des nouvelles sensations qui lui sont analogues que l'Insecte est conduit à déposer ses œufs sur des Plantes ou en des lieux convenables aux Petits qui en doivent éclore. (714.)

725. IL peut y avoir une autre fin de la conservation de ce souvenir ; c'est l'accroissement du bonheur qui résulte pour l'Individu du sentiment même de cet accroissement & ce sentiment suppose nécessairement une comparaison entre son dernier état & le premier. (355, 356.) Si l'AUTEUR de la Nature a voulu le plus grand bonheur de tous les Êtres, IL a sans doute voulu aussi celui du Papillon.

726. L'HOMME est-il réellement ce qu'il nous paroît être ? L'Intelligence que nous supposons, (703) en jugeroit-elle comme nous ? Ne feroit-il point à ses yeux ce qu'est la Chenille à ceux d'un Naturaliste instruit ? La mort ne feroit-elle point pour lui une préparation à une sorte de métamorphose qui le feroit jouir d'une nouvelle Vie ?

L'AMOUR de notre Être nous porte à le sou-

haïter ; la raison nous le rend probable ; la RÉVÉLATION nous le persuade.

727. ELLE ne se borne pas à établir l'Immortalité de notre Ame ; elle nous enseigne encore que cette Ame doit être une un jour à un Corps *incorruptible & glorieux*.

SI j'ai bien raisonné sur l'Economie de notre Etre dans le cours de cet Ouvrage , j'ai prouvé qu'il n'est aucune de nos Facultés *spirituelles* dont l'exercice ne tienne à celui de nos Organes. Loin donc que mes principes soient opposés à la RÉVÉLATION , ils sont merveilleusement d'accord avec elle : car si notre Ame pouvoit exercer ses Facultés sans le secours d'un Corps ; si la nature de notre Etre comportoit que nous pussions sans ce secours jouir du bonheur , concevroit-on pourquoi l'AUTEUR de la RÉVÉLATION qui est CELUI de notre Etre , auroit enseigné aux Hommes le Dogme de la *Résurrection* ? Les Philosophes qui , par je ne fais quelle idée de perfection , veulent tout ramener à l'Ame , oublient que nous n'avons des idées que par l'intervention des Sens ; & que nous n'avons des notions abstraites que par l'intervention de signes qui tombent encore sous les Sens. (17 & suiv. 22 , 95 , 223 , 225 , 226 , 264.) Je

prieceux de mes Lecteurs qui pourroient être dans l'opinion dont je parle , de relire avec attention les paragraphes que je viens de citer. Je prie encore les Déistes qui aiment la vérité , de réfléchir sur ces principes & de me dire si le Dogme de la résurrection choque le moins du monde la bonne Philosophie? J'attends un examen impartial de la droiture de leur Cœur & de la sagacité de leur Esprit.

728. Si la mort n'est pas le terme de la durée de notre Etre ; si notre Ame doit être unie un jour à un autre Corps pour n'en être jamais séparée ; il y a quelque probabilité que ce Corps existe déjà en petit dans celui qu'elle habite actuellement.

729. Nous serons jugés sur le bien ou le mal que nous aurons fait étant dans notre Corps ; telle est la déclaration expresse de la RÉVÉLATION. Pour que nous puissions connoître la sagesse de ce jugement , il faut que nous puissions nous l'appliquer , il faut que nous ayons le souvenir du bien ou du mal que nous aurons fait étant dans notre Corps.

730. Nous ne pouvons avoir ce souvenir que de l'une ou de l'autre de ces trois manieres.

OU par une action immédiate de DIEU sur notre Ame; je veux dire, par une *Révélation intérieure*.

OU par la *création* d'un nouveau Corps, dont le *Cerveau* contiendrait des fibres propres à retracer à notre Ame ce *souvenir*.

OU par une telle préordination, que notre Cerveau actuel en contint un autre sur lequel il fit des impressions durables, & qui fût destiné à se développer dans une autre Vie.

731. AU reste, ce souvenir contribueroit à nous faire mieux goûter toute la plénitude du bonheur futur: car nous ne le sentirons jamais plus, que lorsque nous en jugerons par comparaison à notre état passé. [335, 336.]

SANS ce souvenir, ce ne seroit pas l'*Homme* qui ressusciteroit; mais ce seroit un Etre nouveau qui en prendroit la place. [114, 711.]

732. CELA posé; je vais partir d'un principe que le Théologien judicieux m'accordera sans peine, & que l'honnête Déiste m'accorde déjà: c'est que DIEU ne multiplie pas les miracles sans nécessité.

733. S'IL nous est donc permis de raisonner sur les foibles idées que nous nous formons de la SAGESSE DIVINE ; nous penserons qu'ELLE multiplieroit les miracles sans nécessité, si elle ufoit d'une Révélation intérieure ou si elle créoit un nouveau Corps pour nous conserver notre Personnalité ; [730] tandis qu'elle auroit pu opérer [cette conservation par une préordination physique.

734. DE QUOI est-il question ici ? de conserver à l'Individu sa Personnalité.

EN quoi consiste principalement cette Personnalité ? dans le souvenir de ce qui s'est passé en lui dans son premier état, dans son état d'Homme terrestre. (114, 704, 705, 706.)

EN quoi consiste le *physique* de ce souvenir ? dans de certaines déterminations des fibres du Cerveau. (57 & suiv. 579, 613, 614, 636.)

735. IL semble donc que si je pouvois montrer comment ces déterminations influent dès à présent sur le Cerveau qui se développera un jour, (728, 730) je ferois rentrer la *résurrection* dans l'ordre des événemens purement *naturels*.

Si cette proposition étonnoit quelques-uns de mes Lecteurs, je les supplerois de ne point me juger sur son seul énoncé; mais de vouloir bien rapprocher mes principes & m'accorder encore quelques momens d'attention.

736. DANS le Chapitre V, j'ai fait diverses réflexions sur le *physique* de notre Être, & en particulier sur le *Siege* de l'Ame. J'ai indiqué les raisons qui ont porté un grand Anatomiste à le placer dans le *Corps calleux*. (28, 29.) (*)

MAIS, le Corps calleux qui tombe sous nos Sens n'est pas, sans doute, l'Organe *immédiat* des opérations de notre Ame. Cet Organe est probablement dans les dernières ramifications des nerfs, dans ces ramifications qui échappent aux meilleurs Microscopes. Nous sommes si peu éclairés sur la structure intime des principaux troncs des nerfs, qu'il n'est pas étonnant que nous le soyons moins encore sur celle du Corps calleux. Et je ne présume pas que la dissection, aidée de tous les moyens que l'Anatomie moderne a inventés ou qu'elle inventera

(*) † †. Voyez sur l'opinion de cet Anatomiste la Note que j'ai ajoutée au § 29 : tout ce que je dis actuellement du *Corps calleux* doit donc être interprété conformément à cette Note.

encore, puisse nous procurer sur ce point intéressant les lumières que nous désirons.

737. Nous pouvons donc conjecturer avec quelque vraisemblance, que le Corps calleux qui nous est connu est, non le véritable *Siege* de l'Ame, mais une enveloppe de ce *Siege*, par laquelle il tient à tout le système nerveux, comme il tient par celui-ci à toute la Machine. (30, 31.)

738. ON est aujourd'hui fort porté à penser que le fluide nerveux est d'une nature analogue à celle du feu ou du fluide électrique. J'ai dit quelque chose là dessus dans le paragraphe 31. [*] Je reprendrai ici une supposition que je n'ai fait qu'indiquer dans ce paragraphe & dans le paragraphe 68.

L'INSTANTANÉITÉ des effets de la Sensibilité & de l'Activité prouve au moins la prodigieuse mobilité de l'Organe immédiat des opérations de notre Ame.

(*) ++ JE renvoie sur-tout ici à la Note que j'ai ajoutée à ce parag. 31, & où j'ai exposé ma pensée sur la nature du fluide nerveux & sur son analogie avec le fluide électrique.

UNE conséquence très-naturelle de cette mobilité connue par l'expérience est, que cette petite Machine doit être composée d'une matière très-subtile.

NOUS ne connoissons pas de matière plus mobile, plus subtile que celle du feu ou de l'éther des Philosophes modernes.

C'EST donc une conjecture qui n'est pas dépourvue de probabilité, que l'Organe immédiat des opérations de notre Âme est un composé de matière analogue à celle du feu ou de l'éther.

JE ne pense pas que l'on trouve aucune difficulté à admettre que l'AUTEUR de notre Être ait fait une Machine organique avec les éléments du feu, de l'éther ou de la lumière. Mais, je ne décide point si c'est avec de tels éléments ou avec des éléments analogues. Je fais que DIEU a pu varier autant les éléments qu'IL a varié les Aggrégats qui résultent de leur union. Il a même pu varier les éléments d'un Corps qui nous paroît simple. Avant les admirables découvertes de NEWTON avoit-on soupçonné que la lumière étoit un Corps très-composé? La dissection hardie que ce Génie prodigieux a su faire d'un rayon solaire a montré à l'Uni-

vers étonné, que ce rayon est un faisceau de sept rayons diversement colorés & immuables, & que les élémens de chaque rayon sont essentiellement différens des élémens de tous les autres.

IL me semble donc que je puis inférer de ces faits la possibilité que DIEU ait fait une Machine organique avec une matiere analogue à celle de la lumiere, & dont les élémens soient assez variés pour fournir à la composition d'un grand nombre de parties essentiellement différentes. On conçoit même assez comment la seule combinaison de quelques-uns de ces élémens a pu suffire à une telle composition.

OR, que la possibilité dont je parle ait été réduite en acte, c'est ce que l'instantanéité des effets paroît nous prouver, comme je le disois au commencement de ce paragraphe.

739. JE conçois donc que c'est par cette petite Machine *éshérée*, que les Objets agissent sur l'Ame & que l'Ame agit sur son Corps.

Je ne chercherai point à deviner comment les Sens commuiquent avec cette petite Machine; si cette communication se fait uniquement par l'entremise du fluide nerveux, dont la nature paroît analogue à celle des élémens de

cette Machine ; (31) ou si cette communication s'opere par les extrémités solides des filets nerveux , dont l'assemblage compose les Organes des Sens. Au fond , il importe peu à mon but de décider cette question.

740. AINSI , quelle que soit la maniere de cette communication , les fibres du Siege de l'Ame qui correspondent avec les Sens en reçoivent certaines déterminations qui constituent le physique de la Mémoire ou du souvenir. (57 & suiv. 579 , 613 , 614 , 636.)

741. LA mort rompt cette communication du Siege de l'Ame avec les sens & des sens avec le monde que nous connoissons.

MAIS la nature du siege de l'Ame est telle , qu'elle peut le soustraire à l'action des causes qui operent la dissolution du Corps grossier.

742. DANS ce nouvel état l'Homme peut conserver son *Moi* , sa *Personnalité*. Son Ame demeure unie à une petite Machine dont quelques fibres ont retenu des déterminations plus ou moins durables.

IL peut se faire dans cette Machine des impulsions intestines d'où naîtront des songes qui

contribueront à fortifier les déterminations contractées dans le premier état. (183, & suiv. 663. & suiv. 668.) [*]

[*] †† LA RÉVÉLATION ne nous éclaire pas sur l'état de l'Ame après la mort; mais elle compare fréquemment la mort au sommeil; & l'on peut dire qu'elle laisse à cet égard un libre cours à nos conjectures; sans doute, par une suite de cette SAGESSE profonde, dont elle émane. On pourroit même présumer avec fondement, que l'état dont il s'agit, est si différent de celui où nous sommes actuellement, qu'il n'auroit pas été possible de nous en donner des idées claires, sans changer notre Constitution actuelle. Il en est de même de cet état glorieux que la RÉVÉLATION nous annonce, & qu'elle nous représenté par des images prises des choses terrestres; & qu'on sent bien qui ne sont pas cet état.

On peut former trois hypothèses sur la vie *intermédiaire* ou *moyenne*; je nomme ainsi cet état où l'Ame doit demeurer entre la mort & la résurrection.

La première hypothèse est celle à laquelle les Ecritures semblent nous conduire; je veux dire celle d'une sorte de sommeil profond pendant lequel l'Ame ne sent & ne pense point. Et comme le tems n'est rien pour l'Ame, séparé de la succession de ses idées, il s'en suivroit que tout le tems qui doit s'écouler de la mort à la résurrection, fût-il de plusieurs milliers d'années ou même de siècles, ne fera pour l'Ame qu'un instant indivisible.

La seconde hypothèse est celle qui admet que l'Ame aura des songes plus ou moins fréquens & plus ou moins liés pendant le cours de la vie intermédiaire.

La troisième hypothèse accorde plus à l'Ame, & fait de

743. LA marche de la Nature ne se fait point par sauts. Elle prépare de loin & dans une obscurité impénétrable les Productions qu'elle expose ensuite au grand jour. Si elle a placé dans la Chenille le Germe du Papillon, [720] dans la Graine, le Germe de la Plante qui en doit naître ; pourquoi n'auroit-elle pu placer dans le Corps humain le Germe d'un Corps qui lui succédera ?

la vie intermédiaire une vie active, une veille continuelle pendant laquelle l'Ame pourra continuer à exercer ses Facultés & même à les perfectionner. Le Corps éthéré auquel elle ne cesse point d'être unie, dégagé des liens du Corps grossier, pourra lui fournir des perceptions d'un nouvel ordre, qui, combinées avec les idées qu'elle aura acquises dans la vie terrestre, donneront un nouvel essor à son Activité.

Je me borne à indiquer ces trois hypothèses, & je ne veux ni les discuter ni me déterminer pour l'une à l'exclusion des autres : mais si je faisois un choix, mon Lecteur présumé apparemment que ce seroit celui qu'il feroit lui-même ; car il voudroit, sans doute, ne laisser aucun vuide dans la scène de l'Humanité & lier l'état terrestre ou l'enfance de l'Homme à l'état de perfection par un état mitoyen plus relevé, qui seroit une autre sorte de préparation à cet état beaucoup plus relevé encore, le plus grand objet de ses desirs & le plus puissant mobile de son Etre.

Mais la curiosité du vrai Philosophe n'est point inquiète, bien moins encore téméraire ; c'est qu'elle est toujours raisonnée. Il ne se tourmente donc point à pénétrer ce qui est

IL est donc possible que le siege de l'Ame renferme actuellement le Germe de ce Corps *incorruptible & glorieux* dont parle la RÉVÉLATION. Il est même probable qu'il le renferme ; car il est au moins probable que DIEU ne fait des exceptions aux Loix de la Nature que lorsque les Causes secondes ne peuvent suffire par elles-mêmes à remplir les vues de sa SAGESSE.

LA RÉVÉLATION elle-même paroît nous acheminer à l'idée que je propose sur le Siege de l'Ame, par la comparaison si belle & si philosophique du *Grain semé en terre*. Il semble

caché à son état présent, & il renonce sans peine à le connoître. Il fait qu'il doit mourir ; mais il fait aussi qu'il a été créé pour le bonheur & pour un bonheur durable. La mort ne l'effraie donc point, parce qu'il la regarde comme une préparation nécessaire à ce bonheur. Il est fort tranquille sur l'état qui doit la suivre immédiatement, persuadé que cette SAGESSE ADORABLE qui brille par-tout avec tant d'éclat a tout arrangé pour le plus grand bien de ses Créatures dans le tems & dans l'éternité. La bonne Parole du MAITRE lui suffit, & il ne se met point en peine de la manière dont elle s'exécutera. Si néanmoins il lui arrive quelquefois de former là-dessus des conjectures, ce n'est que pour exercer son Entendement sur un sujet dont il aime à s'occuper, & pour tenter de le faire goûter à des Hommes qui le méconnoissent, en essayant de le rappeler à des principes que la Nature ne paroît pas défavouer.

qu'elle veuille nous rappeler par-là aux Loix générales & nous insinuer que la *résurrection* ne fera que l'effet de ces Loix. L'Homme est ce *Grain* semé sur la Terre : l'*Enveloppe* du Grain périt, & de son intérieur sort une *Plante* bien différente de cette enveloppe, & qui fructifiera dans l'Éternité.

744. LA RÉVÉLATION nous déclare que l'estomac sera détruit, que la distinction de sexes sera abolie & que le *Corruptible* revêtira l'*incorruptibilité*.

LA destruction de l'estomac emporte celle de tous les visceres & de tous les organes qui tiennent aux fonctions de l'estomac ou qui les supposent.

L'ABOLITION des sexes suppose de même l'abolition de toutes les parties qui tiennent à la distinction de sexes.

L'INCORRUPTIBILITÉ du nouveau Corps indique, comme le déclare encore la RÉVÉLATION, que la *chair* & le *sang* n'entreront point dans sa composition.

745. LE siege de l'Ame renferme donc en

petit un *Corps humain* bien différent de celui que nous connoissons. Toutes les parties de notre Corps actuel sont en rapport les unes avec les autres, toutes sont si étroitement liées entr'elles qu'une seule ne peut être détruite sans que quelques autres en souffrent. Que sera-ce donc quand on retranchera de notre Corps l'estomac & tous les visceres qui s'y rappoient? Que sera-ce encore quand notre Corps ne sera plus formé de chairs, & que les liqueurs qui circuleront dans ses vaisseaux ne seront plus du sang? &c.

746. NOTRE Corps actuel a un rapport direct au Monde que nous habitons : celui que est renfermé en petit dans le siege de l'Ame a un rapport direct au Monde que nous habiterons un jour.

LE siege de l'Ame renferme donc des Organes qui ne doivent point se développer sur la terre : il en renferme d'autres qui exercent dès ici-bas leurs fonctions; ce sont ceux qui correspondent à nos Sens actuels. [737, 738.] La petitesse presqu'infinie que ces Organes supposent n'est pas une objection : la Nature travaille aussi en petit qu'elle veut ou plutôt le

grand & le petit ne font rien par rapport à elle.

747. LES phénomènes de la Sensibilité & de l'Activité nous ont conduit comme par voie de conséquence naturelle à conjecturer que le siége de l'Âme est formé d'une matière analogue à celle du feu ou de la lumière. (31, 738.) Les parties de cette petite Machine qui ont été préparées pour la Vie à venir & qui n'exercent point ici bas leurs fonctions, sont donc formées de la même matière.

DE toutes les matières qui nous sont connues celles qui sont semblables ou analogues au feu ou à la lumière sont les plus inaltérables, les plus incorruptibles.

LE *Corruptible revêtira* donc ainsi l'*incorruptibilité*. (744.) Ce petit Corps caché dans le siége de l'Âme est ce Corps *spirituel* que la RÉVÉLATION oppose au Corps *animal* qui n'en est que l'Enveloppe.

748. ET si, comme le pensent de grands Physiciens d'après des expériences qui paroissent bien faites, le feu ou la lumière n'ont point de pesanteur, le Corps *glorieux* que nous devons

revêtir n'en aura point non plus. Nous pourrions donc nous transporter au gré de notre Volonté dans différens points de l'Espace, & peut-être avec une vitesse égale à celle de la lumière.

749. Si notre Corps actuel n'exigeoit pas des réparations que les alimens lui procurent, il suffiroit que le mouvement eût été une fois imprimé à la Machine, pour qu'elle continuât par elle-même ses opérations.

LA maniere dont la RÉVÉLATION s'exprime indique assez que le Corps qu'elle nomme *spirituel*, n'exigera pas de semblables réparations. Et la Raison conçoit sans peine qu'une Machine formée d'une matiere inaltérable, incorruptible, peut se conserver par les seules Forces de sa mécanique.

750. ENFIN, la RÉVÉLATION nous parle d'un jour où ceux qui seront vivans seront *transformés*, & où ceux qui seront morts *ressusciteront*. Elle ajoute que cela se fera *en un clin d'œil*.

J'AI à montrer ici comment on peut concevoir que s'opérera le développement de ce petit Corps caché dans le Siege de l'Ame ou ce qui

revient au même, comment s'opérera la *résurrection*.

751. UNE saine Philosophie nous apprend à penser qu'il n'est point dans la Nature de vraie *génération*; mais, que les Corps qui nous paroissent être *engendrés*, ne font que *se développer*, parce qu'ils existoient déjà tout formés en petit dans des *Germes*.

L'ACTION de la liqueur féminale a pour fin de commencer ce développement. C'est par les rapports que l'AUTEUR de la Nature a établis entre cette liqueur & les Organes du Germe, que celui-ci reçoit le principe d'un mouvement dont la durée est celle de la Vie. (*) J'exposerai cela plus au long dans un Ouvrage que je publierai bientôt. (**)

752. LA *résurrection* pourroit donc n'être en quelque sorte qu'une seconde *génération*. Les rapports que l'AUTEUR de la Nature a établis entre la liqueur féminale le & Germe *animal*, IL peut les

(*) †† Voyez l'*Essai de Psychologie*, Princ. Philos. Part. VII. Chap. XI, XII, XIII.

(**) †† IL s'agissoit ici des *Considérations sur les Corps organisés* qui parurent deux ans après l'*Essai analytique*.

avoir établis entre le Germe *spirituel* & la matiere destinée à en procurer le développement.

C'EST par son analogie avec le Germe animal que la liqueur féminale en opere les premiers développemens.

LE Germe spirituel pourra donc aussi se développer par l'action d'une matiere qui lui sera analogue.

SI ce Germe est d'une nature analogue à celle du feu ou de la lumiere, (738) ce sera donc une matiere analogue au feu ou à la lumiere qui opérera son développement.

753. LA même matiere pourra opérer la destruction du Corps *animal*, & par-là l'espece de *transformation* des *Vivans* qu'annonce expressément la RÉVÉLATION. (750.)

754. ELLE ajoute que cela se fera *en un clin d'œil*: cette expression désigne un développement prodigieusement accéléré, un changement incomparablement plus prompt que tous ceux que nous observons aujourd'hui dans la Nature.

MAIS ceci rentre pourtant encore sous l'em-

pire des Loix de la Nature : car le tems qu'un Corps met à se développer est en raison composée de la facilité qu'ont ses Parties à s'étendre en tout sens & de l'énergie de la matière qui fait effort pour les étendre en tout sens.

Si le Germe du Corps *spirituel* est d'une nature semblable ou analogue à celle du feu ou de la lumière; (738) si une matière semblable ou analogue à celle du feu ou de la lumière doit opérer son développement, (752) on comprend par la vitesse que l'on connoît à la lumière, quelle sera la rapidité de ce développement. (*)

CEUX qui sont assez heureusement nés pour croire à la RÉVÉLATION me sauront gré de ces détails : le Déiste qui la combat conviendra au moins qu'elle ne se refuse pas aux idées philosophiques. L'explication que je viens de hazarder d'un de ses principaux Dogmes peut lui

(*) ++ ON peut voir dans la *Palingénésie philosophique* un essai d'application de ces idées à tous les Etres vivans de notre Planete ; car pourquoi nous refuserions - nous à la douce satisfaction de penser que la SOUVERAINE BONTÉ a fait le plus d'Heureux qu'il est possible ? J'ai donc tâché de rendre probable la restitution future de tous les Etres sentans ; mais j'ai montré en même tems que cette opinion un peu hardie ne sauroit intéresser la Foi.

faire juger de celles dont les autres Dogmes seroient susceptibles s'ils étoient mieux entendus. J'ai regret qu'on se hâte de rejeter une Doctrine si consolante avant que de l'avoir assez approfondie. [Voyez la fin du paragr. 676.)

755. DANS le Corps de l'Homme & dans celui de la plûpart des Animaux, les Parties essentielles à la vie sont organisées & arrangées de manière qu'elles ne peuvent être séparées du Tout sans en entraîner la destruction.

DANS le Corps de diverses Espèces d'Animaux, commê dans celui des Plantes, les Parties essentielles à la vie sont organisées & distribuées de façon que lorsqu'on coupe l'Animal ou la Plante par morceaux chaque morceau conserve une vie qui lui est propre, & reproduit toutes les Parties qui lui manquoient pour être un Tout semblable à celui qu'il composoit auparavant.

QUE devient donc le *Moi* ou la *Personnalité* dans un animal dont il semble que nous puissions à notre gré multiplier le *Moi* en le coupant par morceaux ?

756. DANS l'Animal entier l'Âme préside à tous les mouvemens de la Machine. Les divers

procédés par lesquels il satisfait à ses besoins sont les effets naturels des sensations dont son Ame est affectée & des rapports de ces sensations avec la constitution mécanique de l'Animal. [268.] Son Ame est présente à son Cerveau d'une manière que nous ne pouvons pas plus définir que nous ne pouvons définir celle dont notre Ame est présente au sien. [27.]

757. ON ne pensera pas qu'on divise l'Ame quand on partage l'Animal en deux, trois ou quatre portions. L'Ame qui gouvernoit le Corps entier demeure dans la portion qui conserve la Tête. Elle préside aux mouvemens de cette portion, comme elle présidoit auparavant aux mouvemens de toutes les portions réunies dans un seul Corps.

LE Moi ou la Personnalité de l'Animal se conserve donc dans cette portion. J'ai fait voir que le sentiment de la Personnalité dépend du souvenir qu'a l'Ame des sensations qui l'ont affectée, & de la comparaison qu'elle en fait avec celles qui l'affectent actuellement. [702 & suiv.] Or, ce souvenir a son siége dans le Cerveau. [Chap. VII, XX, XXI, XXII, XXIII.] La portion de l'Animal à laquelle est demeurée la Tête est donc celle où subsiste la Personnalité; car l'opération qui a divisé l'Animal n'a rapport

aucun changement à la disposition du Cerveau. Il en a été de cette opération comme de l'amputation d'un membre.

758. MAIS, comment les autres portions acquièrent-elles une Ame ? Avant que de tâcher à le découvrir, il faut tâcher de découvrir comment elles acquièrent une Tête, un Cerveau & tout ce qui leur manque pour être des Touts semblables à celui dont elles ont été des portions (755.)

759. UN Philosophe qui sent qu'il ne faudroit expliquer mécaniquement la formation d'un Organe, renonce à expliquer mécaniquement la formation d'une Plante ou d'un Animal.

IL admet donc que toutes les Parties de la Plante ou de l'Animal préexistoient en petit dans un *Germé*, & que leur production apparente est due à un simple développement.

760. Nous admettrons donc que dans les portions de l'Animal que nous avons divisé, il est des *Germes* d'Animaux semblables, qui n'attendoient que cette opération pour commencer à se développer. C'est ainsi qu'en étant

un Arbre ou en coupant une branche on donne lieu au développement de divers boutons, qui sans cette opération ne se feroient point développés. Les fucs qui auroient été employés à nourrir les parties qu'on a retranchées, sont détournés par ce moyen vers ces boutons, qu'ils étendent en tout sens.

J'AI essayé de répandre quelque jour sur ce sujet intéressant dans un Ouvrage que je composai il y a dix ou douze ans, & que j'avois différé jusqu'ici à publier, mais que je publierai enfin sur l'invitation d'un grand Homme avec lequel j'ai l'avantage d'être en relation. On y verra le système des *Germes* plus approfondi qu'il ne l'avoit encore été, & une comparaison de ce système avec celui qu'un Physicien célèbre a tâché de lui substituer. [*]

(*) † †. JE parlois ici de cet Ecrit sur les Corps organisés que j'avois composé dans ma jeunesse, & qui forme les huit premiers Chapitres des *Considérations* que je publiai pour la première fois en 1762. Je l'avois envoyé en manuscrit à feu mon illustre Ami, M. de HALLER, & l'avois soumis à son jugement. En me le renvoyant, il m'invita obligeamment à le mettre au jour. Je ne pus néanmoins me résoudre à le publier tel qu'il étoit : je devois le perfectionner en y ajoutant les belles découvertes de M. de HALLER lui-même sur le Poulet & bien des observations qui ne m'étoient pas connues

761. C'EST donc par le développement des Germes contenus dans chaque portion de l'Animal, que chaque portion séparée du Tout, devient elle-même un Animal complet.

762. SI les Animaux sont contenus originairement dans des Germes, il y a bien de l'apparence que ces Germes renferment avec les parties essentielles de l'Animal, l'Âme, qui doit y devenir le principe du sentiment & de l'action. Car je ne pense pas qu'il fût bien philosophique d'admettre que DIEU n'envoie l'Âme dans le Germe, que lorsqu'il s'est développé jusqu'à

lorsque je me livrois à mes premières méditations sur l'Origine des Êtres vivans. Tout cela & diverses conséquences que j'en déduisois formerent peu-à-peu un Ouvrage beaucoup plus considérable que le premier, & où je traitois plus à fond la grande matière de la Reproduction des Êtres vivans. C'est ce que j'exposai plus en détail dans la Préface. Je remaniai deux ans après la même matière dans la *Contemplation de la Nature*, & en 1769 dans la *Palingénésie*. J'y suis revenu encore dans mes Mémoires sur les admirables reproductions de la Salamandre aquatique & dans mes Notes additionnelles sur les *Considérations* (*Oeuvres* TV & VI.) & dans celles sur la *Contemplation* : (*ibid.* T. VII, VIII, IX.) Les faits aussi nouveaux qu'importans, que j'y ai rassemblés concourent tous à établir cette préexistence des Germes qui m'avoit toujours paru si probable & qui avoit servi de base à mes premières méditations.

un certain point. On sent assez l'inutilité d'une pareille supposition.

763. TANDIS que le Germe ne se développe point encore, il n'a point proprement de vie. Ses Organes sont sans fonctions; son Ame sans idées. Toutes ses Facultés corporelles & sensitives ne sont en lui que de simples puissances. [178, 478, 494, 512.]

764. AINSI, il n'y a point de *Personnalité* dans les portions de l'Animal qui n'ont point encore commencé à se compléter.

LES mouvemens, en apparence spontanés, que se donnent ces portions dans certaines circonstances, sont l'effet d'une simple mécanique. Ils peuvent être comparés à ceux que se donne le cœur de la Vipere séparé de ses vaisseaux.

765. LORSQUE le nouveau Cerveau s'est développé dans un certain degré, il peut commencer à transmettre à l'Ame les impressions qu'il reçoit du dehors; & la vie sensitive commence.

766. CES impressions ne peuvent se lier à

celles qui avoient affecté le Cerveau de l'Animal avant sa division. Celles-ci ont leur siege dans la partie antérieure de l'Animal, dans la portion à laquelle la Tête est demeurée. Ce n'est que dans cette portion que l'Identité personnelle subsiste. (757.) Or, cette portion n'a plus de communication avec les autres.

767. LES portions qui ont achevé de reproduire une tête sont donc réellement de nouveaux Individus, de nouvelles *Personnes*. Ce sont des Animaux aussi distincts de celui dont elles faisoient auparavant partie, que les Petits d'un Animal sont distincts de cet Animal.

768. IL est un cas où le même Individu paroît avoir à la fois plusieurs volontés. C'est celui où on est parvenu à lui donner deux ou plusieurs Têtes. (*) On a vu la même chose dans quelques Monstres.

L'EXISTENCE. de deux ou de plusieurs Cerveaux distincts sur le même tronc produit deux ou plusieurs Individualités personnelles entées sur un tronc commun.

(*) Voyez mon *Traité d'Insectologie*, Partie II. obs. XX. *Oeuvres* Tom. I.

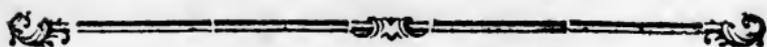
769. QUAND ON met bout à bout les portions de différens *Polypes*, elles se greffent les unes aux autres & ne composent plus qu'un même Tout Organique. (*)

DANS ce cas, ou il se forme une nouvelle *Personne* par le développement d'un nouveau Cerveau; ou la *Personnalité* subsiste dans la première portion, dans la portion antérieure que je suppose avoir conservé la Tête. (764, 766.) (**)

(*) Voyez les beaux *Mémoires* de M. TREMBLEY.

(**) †† CES idées sur la métaphysique des Animaux qui peuvent être multipliés de bouture me paroissent assez claires: on les trouvera plus développées dans le Chapitre III de la Part. II des *Considérations sur les Corps organisés. Oeuvres* Tom. VI. Pour parvenir à se former des notions philosophiques sur ce sujet ténébreux, il falloit commencer par s'occuper de la Théorie des Germes ou de l'Origine des Etres vivans. La préexistence des Germes conduisoit naturellement à la préexistence des Ames, & je ne pouvois manquer de suivre cette route que la Nature elle-même me traçoit.





C H A P I T R E XXV.

De ce qui arriveroit à une Ame qui transmigreroit dans le Cerveau de la Statue.

De l'activité & de l'étendue du desir.

De l'état de la Statue dans la supposition qu'elle peut se procurer les Objets de ses sensations.

Principe général des opérations des Bêtes.

Réflexions sur ces opérations.

Considérations sur l'échelle de la sensibilité & sur la réalité des Objets de nos sensations.

De la mécanique qui lie nos idées entr'elles & à leurs signes, & des effets de cette liaison.

Du physique de la Composition en matiere d'ouvrages d'Esprit.

770. **N**OTRE Statue est donc devenue une Personne assez composée, par l'acquisition de ce

grand nombre de sensations qui l'ont affectée successivement.

UNE Ame humaine qui seroit placée dans le Cerveau de la Statue, y éprouveroit précisément les même choses qu'y éprouve l'Ame de celle-ci. La Réminiscence, la Mémoire, l'Imagination, &c. seroient les mêmes pour cette Ame que pour celle de l'Automate. Car tout cela tient aux déterminations que les fibres du Cerveau ont contractées; & ces déterminations sont absolument indépendantes de l'Ame. Les sentimens qu'elle éprouve sont toujours relatifs à l'espece, au mouvement & à l'état des fibres qui les lui font éprouver. C'est un effet nécessaire de l'Union des deux Substances, qu'à un certain mouvement de telle ou de telle espece de fibre réponde dans l'Ame tel ou tel sentiment.

771. AINSI, quand toutes les Ames seroient exactement semblables, il suffiroit que DIEU eût varié les Cerveaux, pour varier toutes les Ames. Si l'Ame d'un Huron eût pu hériter du Cerveau de MONTESQUIEU, MONTESQUIEU créeroit encore. [120, 121.] [*]

(*) †† Il faut modifier ce que je dis ici de l'Ame d'un Hu-

772. UNE des modifications de l'Activité qui se reproduisent le plus fréquemment dans un Etre *sentant* est le Desir. Comme il est subordonné à la connoissance, plus on connoit, plus on desire. [49, 170 & suiv. 402, 404, 462 & suiv.] La Statue desire donc plus à présent qu'elle ne desiroit lorsqu'elle n'avoit encore éprouvé que deux à trois sensations.

ron, par ce que j'ai exposé sur l'Activité des Ames en général dans la Note sur le §. 575. Remarquez d'ailleurs que je n'affirme point que toutes les Ames humaines soient précisément semblables; je dis seulement que quand elles le seroient, il suffiroit que les Corps organisés auxquels elles sont unies eussent été variés, pour qu'il en résultât des différences relatives entre les Ames. Et quand je parle des variétés qui peuvent se rencontrer dans les Corps, je n'entends pas simplement celles qui dérivent immédiatement de la génération; j'entends encore toutes celles qui dérivent de cette multitude de causes extérieures qui agissent sans cesse sur le Corps & qui modifient plus ou moins les solides & les fluides & en particulier le Cerveau. Tels sont, par exemple, le climat, les nourritures, le genre de vie, l'éducation; &c.

IL faut encore faire attention au mot *hériter*, que j'avois employé dans le paragr. 771 pour désigner toutes les déterminations naturelles & acquises du Cerveau que je prenois pour exemple, & considérer qu'en vertu des Loix de l'Union l'Ame est toujours modifiée dans un rapport direct aux mouvement des fibres sensibles ou aux déterminations qu'elles ont contractées:

773. SUPPOSONS maintenant que la Statue pût se procurer les objets des sensations qui lui plaisent le plus : les mouvemens qu'elle se donneroit pour y parvenir feroient en raison composée de l'espece & de la vivacité des sensations & de la structure des parties qui exécuteroient ces mouvemens.

L'ACTIVITÉ que l'Ame déploie sur ses membres est modifiée par la disposition des membres à exécuter certains mouvemens ; & cette disposition résulte de leur organisation. La main n'agit pas comme le pied : mais la privation de la main peut déterminer l'Ame à déployer son Activité sur le pied de maniere à lui faire contracter l'habitude de divers mouvemens qui imitent ceux de la main. Ce cas revient à celui de la privation d'un sens qui tourne à l'avantage d'un autre. [680.]

774. CE que je viens de dire sur les mouvemens que se donneroit la Statue pour satisfaire à ses besoins fournit un principe général pour expliquer toutes les opérations des Brutes. L'Auteur de l'*Essai de Psychologie* a mis ce principe dans un assez grand jour. [*] Il n'a pas

(*) † *Essai de Psychol.* sixieme Part. des *Principes Phi-*

tout réduit au pur mécanisme , il n'a pas donné
 aux Bêtes un *Sens intérieur* , qui n'est au fond
 qu'une Ame matérielle; [716] il ne leur a
 pas attribué l'Intelligence , qui n'appartient qu'à
 un Etre qui a des notions : (229 , 230 , 309 :)
 il a subordonné en elles les mouvemens de la
 Machine à la Sensibilité & à l'Activité d'une
 Ame immatérielle ; & ces opérations qui nous
 étonnent , il les a fait dépendre de la construc-
 tion particulière de la Machine à laquelle cette
 Ame est unie. Il a rendu tout cela mieux que
 je ne le saurois faire dans le passage suivant.*]

„ L'ACTUALITÉ des sensations & le degré
 „ de leur intensité décident des mouvemens de
 „ l'Animal. Il se plait dans l'exercice de ses
 „ Organes & dans un certain exercice. Ce plai-
 „ sir est ordinairement fondé sur un besoin
 „ ce besoin l'est sur la Machine. De là résul-
 „ tent des opérations que le Peuple admire &
 „ que le Philosophe observe. „ &c.

775. QUAND on aura bien approfondi ce
 que l'on exprime par le terme assez obscur d'*Inf-*

osophiques , Chap. I , II , III , &c. Voyez en particulier le
 le Chap. VII.

(*) *Ibid.* Chapitre VII.

vincé, (268) je crois que l'on en reviendra au sentiment de cet Auteur. Les exemples qu'il rapporte pour le confirmer sont sensibles. J'en ajouterai ici un autre pour mieux éclaircir encore sa pensée & la mienne.

ON dit ; l'Araignée tend une toile pour prendre des Mouches : il seroit plus exact de dire ; l'Araignée prend des Mouches parce qu'elle tend une toile. L'Araignée n'a pas l'idée innée de la Mouche. Elle ne prévoit pas qu'elle tombera dans ce piège. L'Araignée ne connoît pas les rapports de son tissu au vol & à la force des muscles de la Mouche. L'Araignée tend une toile pour satisfaire à un besoin. Ce besoin est celui d'évacuer la matière foyeuse que ses intestins renferment. Ce besoin est, sans doute, accompagné de plaisir : par-tout la nature a lié le plaisir au besoin. La forme & la structure du tissu sont les résultats naturels de l'organisation de l'Insecte. Son Corps est le Métier qui exécute l'ouvrage. Mais l'Âme sent les mouvemens de ce Métier, & elle se plaît à ces mouvemens. L'Intelligence qui connoitroit à fond la mécanique de l'Araignée verroit dans cette mécanique la raison des rayons & des polygones de la toile. Ainsi en satisfaisant au besoin de filer, l'Araignée pourvoit, sans y songer, à sa subsistance.

776. LORS donc que nous voyons un Animal occupé à la construction d'un ouvrage, ce n'est pas de la fin que nous découvrons dans l'ouvrage qu'il faut partir pour trouver le motif qui détermine l'Animal à le construire. La notion abstraite de fin n'entre pas dans la tête d'un Animal. (309.) Il ne se propose pas, comme nous, un but, & ne choisit pas comme nous, les moyens les plus propres pour y parvenir. Il ne prévoit pas qu'il se trouvera un jour dans des circonstances qui lui rendront son travail utile ou même nécessaire. Nous ne prévoyons nous-mêmes, que parce que l'expérience du passé nous instruit de l'avenir. Nous combinons les moyens entr'eux & avec les divers cas possibles dont l'expérience nous a fourni les idées. Mais un Animal qui n'exécute un ouvrage qu'une seule fois en sa vie, & qui pourtant l'exécute aussi parfaitement que s'il l'avoit exécuté cent fois, un Animal qui ne s'est jamais trouvé dans aucune circonstance semblable ou analogue à celles qui exigeroient un pareil travail; un Animal enfin qui n'a que des idées purement sensibles, peut-il agir de la même manière & par les mêmes motifs que nous?

VOULOIR que cet ouvrage qui nous paroît très-composé & très-ingénieux, soit le fruit

de l'Intelligence de l'Animal, c'est lui prêter une Intelligence bien supérieure à la nôtre ; puisqu'il exécute avec précision du premier coup ce que nous ne parviendrions à exécuter qu'après bien des tentatives Il ne faut y réfléchir qu'un instant pour reconnoître que cette précision même prouve que l'ouvrage est le produit d'une mécanique secrète. L'ouvrage géométrique des Abeilles met cela dans le plus grand jour.

ON comprend par - là combien il s'est glissé de faux merveilleux dans l'Histoire des Animaux. Ceux qui l'ont maniée ont eu rarement assez de Philosophie dans l'Esprit. Ils ont fait raisonner les Animaux comme ils auroient raisonné eux-mêmes en cas pareil : ils ont transformé, sans s'en appercevoir, la Brute en Homme, l'Abeille en Géometre. Mais qui ne voit que le Géometre est ici l'AUTEUR de l'Abeille ?

777. C'EST donc de quelque besoin actuel de l'Animal qu'il faut partir pour trouver le motif qui le détermine à agir ; & c'est dans la disposition des Organes qu'il faut chercher la raison de la construction particulière de l'ouvrage que nous admirons. Cette recherche nous vaudroit des faits plus propres à intéresser notre curiosité que les fausses merveilles qu'on leur

a substituées & qu'on adopte sans examen. Il viendra peut-être un tems où l'on pourra raisonnablement entreprendre la *Critique* de l'histoire des Animaux. (*)

778. L'ÉTAT actuel de notre Statue nous représente celui d'un Animal qui n'auroit qu'un seul Sens, & dont tous les besoins & tous les mouvemens seroient relatifs à l'exercice de ce Sens.

C'EST sur-tout par la Sensibilité que l'Animal l'emporte sur la Plante. C'est aussi par le nombre & l'espece de ses Sens qu'un Animal l'emporte le plus sur un autre Animal. Un Animal est d'autant plus Animal qu'il est plus sentant : il est d'autant plus sentant qu'il a plus d'Organes & d'Organes variés qui modifient sa Faculté sensitive.

(*) † †. EN m'occupant de l'industrie des Animaux dans les Parties XI & XII de la *Contemplation de la Nature*, (Oeuvres. Tom. IX) j'ai eu bien des occasions de développer les principes que je posois ici sur l'instinct des Brutes & de les appliquer à divers traits plus ou moins frappans de leur histoire. Je ne devois pas me borner à faire admirer à mon Lecteur les procédés industriels des Animaux, je devois sur-tout faire en sorte que son admiration fût toujours raisonnée.

IL y a tant de degrés dans l'Echelle de l'Animalité, qu'il est probable qu'elle renferme des Espèces qui ne sont douées que d'un seul Sens ; & l'observation semble l'établir. Nous connoissons des Animaux qui paroissent réduits au Sens du toucher. Nous en connoissons d'autres qui paroissent privés de la Vue & de l'Ouïe. Ceux qui sont le plus généralement connus jouissent des mêmes Sens dont l'Homme jouit. Mais il peut exister des Animaux qui ont des Sens que nous n'avons pas, & qui n'ont pas nos Sens ou tous nos Sens.

779. IL est de même possible que nous acquérons de nouveaux Sens par le développement du Germe dont je parlois dans le Chapitre précédent. Ces nouveaux Sens nous manifesteront dans les Corps des propriétés qui nous seront toujours inconnues ici-bas. Combien de qualités sensibles que notre Statue ignore encore & qu'elle ne découvrira point sans étonnement ! Nous ne connoissons les différentes Forces répandues dans la Nature, que dans le rapport aux différens Sens sur lesquels elles déploient leur action. [201, 202.] Combien est-il de Forces dont nous ne soupçonnons pas même l'existence, parce qu'il n'est aucun rapport entre les idées que nous acquérons par nos cinq Sens

& celles que nous pourrions acquérir par d'autres Sens ? (211.)

780. Nous pouvons donc regarder les Cerveaux des Etres sentans & des Etres intelligens comme autant de miroirs sur lesquels l'Univers ou différentes parties de l'Univers vont se peindre. Quelle étonnante variété entre toutes ces Peintures ! Quelle différence de l'Univers contemplé par le Cerveau de l'Homme à l'Univers contemplé par le Cerveau du Chérubin !

781. LES Objets n'ont d'existence à notre égard que par l'impression qu'ils font sur notre Ame. Mais, cette impression, les Sens la lui transmettent. Les Sens font donc des *milieux* à travers lesquels l'Ame apperçoit les Objets. La variété des milieux varie donc l'aspect de l'Univers. [199.]

A proprement parler, l'Ame n'apperçoit rien hors d'elle. Elle ne sent que ses propres modifications ; & ses modifications font elle-même. Elle n'apperçoit donc rien hors d'elle-même.

- C'EST la raison pour laquelle nous ne pouvons prononcer sur l'existence des Corps. Les propriétés par lesquels les Corps nous font con-

nus ne font que nos propres sensations; & nos sensations ne peuvent nous instruire de ce qui est hors de nous. Il n'étoit pas besoin de faire un Livre pour prouver une vérité si claire. Mais, si nous ne sommes pas certains de l'existence des Corps, nous le sommes au moins de l'existence de nos idées & de la diversité qui est entre nos idées. Or, parmi nos idées il en est qui nous représentent la Substance matérielle, que nous jugeons essentiellement distinctes de celles qui nous représentent la Substance immatérielle. (8, 716.)

L'UNIVERS n'est donc, à notre égard, que l'ensemble de nos idées & des rapports que nous découvrons entre nos idées. [*]

(*) ††. IL est des Choses dont nous ne saurions démontrer la certitude & que nous sommes pourtant obligés de prendre pour base de nos raisonnemens. Ce sont, si l'on veut, des préjugés; mais des préjugés très-légitimes. Telle est en particulier l'existence des Corps, à la connoissance desquels nous parvenons par l'impression qu'ils font sur notre Ame ou par la résistance qu'ils lui font éprouver, dont nous déduisons par le raisonnement la notion métaphysique des *Forces*. Jamais le Métaphysicien le plus exercé ne réussira pleinement à se persuader que les Corps n'existent que dans ses idées, & que l'Univers n'est qu'une pure apparence, un magnifique phénomène. Voyez la Note sur le § 8

782. PLUS la Statue exerce ses Facultés sur les odeurs, & plus elle acquiert de facilité à les exercer. Cet exercice dépend de la disposition des fibres à se mouvoir; & plus elles se meuvent plus elle acquiert de disposition au mouvement & à un certain mouvement.

AINSI, plus la Statue compare, & plus les comparaisons lui deviennent faciles. Car l'attention qu'elle donne aux sensations qu'elle compare augmente la mobilité des fibres qui en font le siege & leur disposition à s'ébranler réciproquement.

783. PAR cette espece de mécanique l'exercice de chaque Faculté devient une habitude. On a vu dans le Chapitre XXII comment se forme cette habitude qu'on nomme *Mémoire*.

SI l'on vouloit assigner la différence physique de la Mémoire à l'Imagination, il faudroit dire que celle-ci suppose dans les fibres sensibles un plus grand degré d'ébranlement que celle-là. Car l'Imagination va quelques fois jusqu'à imiter l'impression même des Objets. Comme toutes les autres habitudes, elle se fortifie par l'exercice, & s'il est favorisé par certaines circonstances, l'Imagination acquerra

assez de force pour élever ses peintures au niveau de la réalité. Elle aura d'autant plus de force que les fibres seront susceptibles d'un plus grand degré d'ébranlement & d'un ébranlement plus durable.

784. LA Statue exerce donc sa Mémoire & son Imagination : celle-là, quand elle reconnoît que telles ou telles sensations l'ont affectée & qu'elle s'en retrace l'ordre ou la suite : celle-ci, quand déployant son Attention sur le souvenir d'une sensation, elle le rend assez vif pour qu'il égale presque l'impression de l'Objet lui-même.

785. LA liberté de notre Automate est à présent aussi étendue qu'elle peut l'être dans le rapport à l'Odorat. J'ai supposé qu'elle se déployoit sur toutes les fibres de ce Sens, (656) mais elle n'est pas plus parfaite, qu'elle n'étoit lorsqu'elle ne se déployoit que sur deux ou trois faisceaux. La liberté est toujours essentiellement la même : elle est le Pouvoir d'exécuter sa Volonté ; & la Volonté est toujours Volonté quels que soient le nombre & l'Espece des Objets auxquels elle s'applique. (149, 152, 153, 490, 494.)

786. NOTRE Statue est douée de toutes les

Facultés spirituelles & corporelles qui nous font propres : elle est un Homme. Elle a donc , comme nous , la capacité de former des abstractions intellectuelles , (229) de généraliser ses idées & de s'élever par degrés aux notions les plus abstraites.

787. IL est pourtant bien évident qu'elle ne pourroit par elle-même former la moindre notion , (230) & qu'elle demeureroit une éternité dans l'état où nous la considérons maintenant , si des circonstances étrangères ne réduisoient en acte sa capacité de raisonner. Je l'ai prouvé dans les Chapitres XV , XVI , XIX. Tout ce que j'ai dit là-dessus peut se réduire à cette proposition : chaque sensation de notre Automate est une idée individuelle , & une idée individuelle ne peut par elle-même représenter que le même Individu.

788. Il seroit donc impossible que la Statue pût acquérir des idées générales avec le seul secours des sensations que nous lui avons fait éprouver.

LES idées générales supposent des signes qui les représentent. [228.] La Statue ne peut inventer ces signes ; parce qu'elle ne peut sortir

assez de force pour élever ses peintures au niveau de la réalité. Elle aura d'autant plus de force que les fibres seront susceptibles d'un plus grand degré d'ébranlement & d'un ébranlement plus durable.

784. LA Statue exerce donc sa Mémoire & son Imagination : celle-là, quand elle reconnoît que telles ou telles sensations l'ont affectée & qu'elle s'en retrace l'ordre ou la suite : celle-ci, quand déployant son Attention sur le souvenir d'une sensation, elle le rend assez vif pour qu'il égale presque l'impression de l'Objet lui-même.

785. LA liberté de notre Automate est à présent aussi étendue qu'elle peut l'être dans le rapport à l'Odorat. J'ai supposé qu'elle se déployoit sur toutes les fibres de ce Sens, (656) mais elle n'est pas plus parfaite, qu'elle n'étoit lorsqu'elle ne se déployoit que sur deux ou trois faisceaux. La liberté est toujours essentiellement la même : elle est le Pouvoir d'exécuter sa Volonté; & la Volonté est toujours Volonté quels que soient le nombre & l'Espèce des Objets auxquels elle s'applique. (149, 152, 153, 490, 494.)

786. NOTRE Statue est douée de toutes les

Facultés spirituelles & corporelles qui nous font propres : elle est un Homme. Elle a donc , comme nous , la capacité de former des abstractions intellectuelles , (229) de généraliser ses idées & de s'élever par degrés aux notions les plus abstraites.

787. IL est pourtant bien évident qu'elle ne pourroit par elle-même former la moindre notion , (230) & qu'elle demeureroit une éternité dans l'état où nous la considérons maintenant , si des circonstances étrangères ne réduisoient en acte sa capacité de raisonner. Je l'ai prouvé dans les Chapitres XV , XVI , XIX. Tout ce que j'ai dit là-dessus peut se réduire à cette proposition : chaque sensation de notre Automate est une idée individuelle , & une idée individuelle ne peut par elle-même représenter que le même Individu.

788. Il seroit donc impossible que la Statue pût acquérir des idées générales avec le seul secours des sensations que nous lui avons fait éprouver.

LES idées générales supposent des signes qui les représentent. [228.] La Statue ne peut inventer ces signes ; parce qu'elle ne peut sortir

de la sphere actuelle de ses connoissances. Et tout ce qu'elle connoît se réduit à des odeurs, à différentes combinaisons d'odeurs & à différents degrés de la même odeur.

ELLE n'a donc point, comme je le remarquois, les idées générales d'existence, de nombre, de durée, de plaisir; [553 & suiv. 593 & suiv.] mais elle a le fondement des notions de toutes ces choses, parce qu'elle en a les idées sensibles. [264.]

789. ESSAYONS de donner à notre Statue l'usage des signes : voyons comment l'idée du signe parvient à se lier à l'idée sensible qu'elle est destinée à représenter : suivons les effets de cette liaison.

LES signes de nos idées affectent l'Oeil ou l'Oreille; ce sont des figures ou des sons : (223) nous avons donc à choisir entre les uns ou les autres. Préférons cependant les impressions qui se font par l'Ouïe : les impressions que ce sens fait éprouver à l'Ame sont bien moins variées que celles qu'elle reçoit par la Vue. (35.)

790. JE vais donc ouvrir les Oreilles de
notre

notre Statue; & en prolongeant ainsi la chaîne de ses sensations j'étendrai la sphere de son Activité. Mon but n'est point ici d'analyser l'Ouïe comme j'ai analysé l'Odorat : je me propose seulement de rechercher par ce nouveau moyen comment nos sensations se lient aux signes qui les représentent & quels effets physiques résultent de cette liaison.

CETTE recherche est intéressante : j'aurai rempli mon but si je parviens à éclaircir un sujet qui ne l'avoit point encore été & qui méritoit autant de l'être.

791. JE présente une rose au Nez de la Statue, & je lui fais en même tems entendre le son de ce mot *rose* : je répète cela plusieurs fois : que doit-il en résulter dans le Cerveau de notre Automate ?

792. JE me suis imposé la loi de partir toujours de quelque fait pour analyser chaque opération de notre Etre. Je continue à suivre cette méthode, la seule qu'on doive adopter en Psychologie. C'est un fait que nos sensations de tout genre se lient les unes aux autres. Lorsque deux ou plusieurs sensations de genres ou d'especes différentes ont été excitées à la fois

ou successivement, si l'une de ces sensations vient à être rappelée, les autres le feront presque en même tems ou successivement.

793. C'EST encore un fait que l'Âme n'a des sensations que par l'intervention des sens, (17 & suiv.) & que la Mémoire qui conserve le souvenir des sensations, appartient au Cerveau. (57 & suiv.)

794. Nos sensations de différens genres tiennent donc à des fibres de différens genres; & si nos sensations se lient les unes aux autres, c'est une preuve que les fibres sensibles communiquent les unes avec les autres. (601.)

795. LES fibres de tous les Sens communiquent donc les unes avec les autres dans le siege de l'Âme; puisque des sensations de tout genre peuvent être rappelées les unes par les autres.

796. LES fibres de l'Ouïe communiquent donc avec celles de l'Odorat. Si je sens une odeur qui me soit très-courue, je me rappelle aussitôt le nom de cette Odeur. La sensation de l'odeur réveille donc chez moi l'idée du signe qui la représente. Les fibres appropriées à la

fenfation de l'odeur ébranlent donc les fibres appropriées au figne de la Senfation : celles-là communiquent donc avec celles-ci immédiatement ou médiatement. (601.)

797. LES Objets n'agiffent fur les fibres fenfibles que par impulfion. Ils leur impriment donc un certain mouvement & un certain degré de mouvement. Les fibres fenfibles n'agiffent non plus les unes fur les autres que par impulfion : elles fe communiquent donc réciproquement un certain mouvement & un certain degré de mouvement.

798. LORS donc que je préfente une rofe au Nez de la Statue & que je lui fais entendre en même tems le fon du mot *rofe* ; j'excite un mouvement & un certain degré de mouvement dans différentes fibres de fon Cerveau ; j'ébranle les fibres appropriées à la fenfation de l'odeur de la rofe & celles qui font appropriées au fon du mot *rofe*.

799. PENDANT qu'une fibre fenfible fe meut, toutes fes parties élémentaires fe difpofent les unes à l'égard des autres dans un rapport au mouvement imprimé. Les parties élémentaires des deux ordres de fibres que je confidere ac-

tuellement se disposent donc les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé au mouvement que les Objets leur impriment.

800. MAIS ces deux ordres de fibres correspondent l'un avec l'autre : les parties par lesquelles ils se communiquent immédiatement ou médiatement participent donc au mouvement propre de chaque ordre. Leurs élémens se disposent donc les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à ce double mouvement. [646, 648.]

801. LES parties par lesquelles deux ordres de fibres se communiquent ont, sans doute, une structure qui répond à la fin que nous découvrons dans cette communication. Cette fin est de procurer le rappel des sensations les unes par les autres, ou ce qui revient au même, de concourir à la production de la Mémoire.

802. JE conçois donc que par le mouvement simultané, que les deux ordres de fibres exercent sur les parties qui les lient, les élémens de ces parties revêtent les uns à l'égard des autres de nouvelles positions, relatives à l'espece & à la direction des mouvemens imprimés.

803. JE dis à l'espece & à la direction, parce que chaque ordre de fibres a son économie propre, & que son mouvement tend à se propager suivant une direction que les circonstances déterminent.

804. PAR-LA, les deux ordres de fibres contractent ensemble une nouvelle liaison, une liaison d'action, en vertu de laquelle ils tendent à s'ébranler réciproquement : car les déterminations que les parties de communication ont contractées, elles les conservent pendant un tems proportionné à l'intensité ou à la fréquence des mouvemens & à la perfection de l'organe.

805. JE n'ose m'engager plus avant, dans la crainte de me livrer à des conjectures qui ne reposeroient sur aucun fait certain : mais si mon Lecteur veut prendre la peine de consulter ici les Chapitres XXI & XXII, il jugera du degré de vraisemblance de mes principes par leur accord avec des faits qu'on ne peut révoquer en doute.

806. QU'IL me soit cependant permis d'ajouter un mot sur les parties de communication, que je nommerai les *chainons*. Elles ont pour fin la communication ou la propagation du mou-

vement, d'où résultent les divers phénomènes de la Mémoire. Rien ne paroît devoir favoriser davantage cette propagation, que le rapport de structure & l'analogie des élémens. (615, 618.) On peut donc conjecturer avec quelque probabilité, que le chaînon qui unit deux ordres de fibres sensibles renferme des élémens analogues à ceux de chaque ordre & arrangés d'une manière relative; en sorte que le mouvement de l'un ou de l'autre des deux ordres tend principalement à se propager par ceux des élémens du chaînon qui lui correspondent. En un mot, car je ne tâche point à deviner la mécanique des fibres sensibles, je conçois que les chaînons sont faits de manière qu'ils tendent à propager le mouvement dans le sens suivant lequel ils le reçoivent. (643, 644, 645, 646, 648.)

807. QUAND donc je présenterai de nouveau une rose au Nez de la Statue, elle se rappellera le son du mot *rose*. De même aussi quand je lui ferai entendre de nouveau le son de ce mot, elle se rappellera l'odeur dont il est le signe.

808. MAIS, si je présente au Nez de la Statue un corps odoriférant dont l'odeur n'ait

contracté chez elle aucune liaison avec celle de la rose, il est bien clair que l'action de ce corps sur les fibres qui lui seroient appropriées, ne réveilleroit point le son du mot rose; car pour que le faisceau approprié à l'action de ce corps pût opérer cet effet; il faudroit au moins qu'il eût contracté quelque liaison d'action avec le faisceau approprié à l'odeur de la rose ou avec quelque faisceau intermédiaire.

809. CE que nous venons de voir s'opérer entre une seule sensation & le signe qui la représente, la même mécanique l'exécute entre une suite ordonnée de sensations & une suite correspondante de signes. Si donc je fais éprouver de nouveau à ma Statue la suite d'odeurs que j'ai prise pour exemple dans le paragraphe 623, & que j'ai exprimée par les mots *rose*, *aillet*, *giroflée*, *jasmin*, *lys*, *tubéreuse*; & si je lui fais entendre en même tems la suite des sons qui représentent ces odeurs, il se formera entre les faisceaux appropriés à ces sons une liaison semblable à celle que nous avons vu se former entre les faisceaux appropriés aux odeurs, (638 & suiv. 650.) Il s'en formera un analogue entre chaque sensation & le signe correspondant, c'est - à dire, entre le faisceau approprié à cette sensation & le faisceau approprié au signe.

810. C'EST ainsi que nous retenons une suite d'idées représentée par la suite des mots d'un Discours. Les chaînons qui lient entr'eux les faisceaux appropriés à ces idées & à leurs signes, font de tous ces faisceaux une seule chaîne le long de laquelle le mouvement se propage dans un ordre constant. [806.] Cet ordre est déterminé par l'arrangement respectif que les élémens de tous les chaînons ont reçu de la répétition du mouvement dans le même sens. J'ai fort développé cela dans le Chapitre XXII.

811. MAIS, si l'on n'écrit pas chaque partie du Discours à mesure qu'on la compose; si on la retient dans son Cerveau pendant que l'on en compose une seconde, & qu'on en use de même à l'égard des parties subséquentes; on sera soutenir à son Cerveau un effort incomparablement plus grand, que ne seroit celui qu'il auroit à soutenir, si l'on couchoit par écrit chaque partie à mesure qu'on auroit achevé de la composer. Ceci mérite une explication.

812. LE physique de la Composition consiste en général dans les mouvemens imprimés à différentes fibres sensibles & dans l'ordre suivant lequel ils leur sont imprimés.

MAIS, il ne suffit pas pour la Composition

d'ébranler dans un ordre constant un certain nombre de fibres sensibles ; il faut encore les ébranler assez fortement pour qu'elles retiennent pendant un certain tems les déterminations qu'on a tâché de leur imprimer. Si l'on n'y parvenoit point , les parties du Discours ne se lieroient jamais les unes aux autres dans le Cerveau : les impressions de la premiere s'effaceroient ou s'affoibliroient peu-à-peu pendant qu'on travailleroit à la composition de la seconde , &c.

813. C'EST en repassant plusieurs fois & toujours dans le même sens sur toutes les parties du Discours , qu'on parvient à fortifier dans les chaînons (806) les déterminations en vertu desquelles le mouvement tend à se propager dans tous les faisceaux suivant un ordre relatif à l'arrangement des termes de chaque proposition , &c. (526 , 628 , 629.)

814. MAIS , si l'on ne confie pas ses pensées au papier , & que la suite en soit nombreuse , l'on sera obligé d'ébranler plus souvent les mêmes fibres qu'on ne le feroit si l'on écrivoit chaque pensée à mesure qu'elle s'offriroit à l'Esprit.

AINSI, quand on travaillera la quatrième partie du Discours, il faudra pour empêcher que la troisième n'échappe à la Mémoire & pour la lier fortement à la quatrième, il faudra, dis-je, mouvoir souvent dans le même sens la chaîne de faisceaux qui correspond à ces deux parties.

PAR la même raison, il faudra en user de même à l'égard des faisceaux qui répondent aux parties antécédentes; car toutes doivent s'enchaîner dans le Cerveau suivant un ordre exactement relatif à celui du Discours: en sorte que l'Intelligence qui liroit dans le Cerveau y verroit le Discours représenté par une chaîne de fibres. Les déterminations que les élémens de ces fibres auroient contractées lui exprimeroient l'ordre de la progression du mouvement ou des termes.

§15. LA force des fibres *intellectuelles* (*) [521, 522] n'est pas infinie. Elles sont capables d'effort; mais cette capacité est renfer-

(*) † †. VOYEZ sur ces expressions de *fibres intellectuelles* la Note que j'ai ajoutée au Paragraphe 524; car il importe beaucoup que le Lecteur n'oublie point dans quel sens je prends ici & ailleurs le mot *intellectuel* lorsque je l'applique à certaines fibres du Cerveau.

mée dans certaines limites qui varient en différens Individus. On ne peut les ébranler souvent ou long-tems qu'elles n'éprouvent, comme toutes les autres Parties de notre Corps, un changement qui fait naître dans l'Ame ce sentiment que nous exprimons par le terme de *fatigue*. Cette fatigue est d'autant plus sentie, que le nombre des fibres ébranlées est plus grand. Car chaque fibre ayant son degré propre de fatigue, plus la somme des fibres ébranlées augmente, plus le sentiment de la fatigue s'accroît : il s'accroît donc en raison composée de la longueur du Discours, du degré d'Attention que les idées exigent & de la constitution originelle du Cerveau. [533.]

816. MAIS, quand on écrit à mesure que l'on compose, il est bien évident qu'on n'est pas obligé d'ébranler aussi souvent ou aussi long-tems la même chaîne de fibres. On ne craint pas de perdre ce que l'on a confié au papier : les yeux peuvent à tout instant le faire rentrer dans la Mémoire. Le Cerveau n'est pas alors chargé presque à la fois du double travail de composer & de retenir. Un léger ébranlement dans les faisceaux représentatifs des parties antécédentes suffit pour instruire l'Esprit de la liai-

fon de ces parties avec celle qu'il compose actuellement, &c.

817. JE le ferai remarquer en passant; c'est un grand avantage pour un Auteur de posséder un Cerveau qui puisse retenir une longue suite de propositions sans qu'il ait besoin du secours de l'écriture. L'Esprit voit ainsi plus loin dans l'enchaînement des idées. Il en reçoit une impression plus forte, parce que les impressions partielles sont en plus grand nombre. Cette impression est agréable, parce que toutes les idées étant en rapport entr'elles, l'effet est d'autant plus harmonique, que l'action est plus une & variée. [369 & suivans, 386, 525, 526.]

J'IGNOROIS quelles étoient les forces de mon Cerveau en ce genre, lorsque des maux d'yeux sont venus m'en instruire. Un excès de travail, & sur-tout l'abus des Microscopes, avoient altéré ma Vue au point que pendant plusieurs années je n'ai pu ni lire ni écrire sans fatigue & même sans douleur. Forcé d'abandonner l'Étude des Insectes, qui avoit fait jusque-là mes plus chères délices, & l'activité naturelle de mon Esprit se refusant à un repos absolu, je me livrai à la méditation : j'accoutumai insen-

siblement mon Cerveau à me tenir lieu d'encre & de papier ; je veux dire , à conserver fidèlement différentes suites d'idées : j'étendis peu-à-peu ces suites ; & je parvins en assez peu de tems à retenir dans ma Tête, sans confusion, pendant des semaines & même des mois, des Discours très-liés de 25 à 30 pages. C'est ainsi j'ai composé mon Livre *sur l'Usage des Feuilles dans les Plantes* ; c'est encore ainsi que j'ai composé une grande partie de cet *Essai analytique*. Le plus grand effort de Mémoire que j'aie fait en ce genre a été de retenir sans les écrire les 45 premiers paragraphes de cet Ouvrage & l'Introduction ; & je sentoie que j'aurois pu aller plus loin. [*] Mais je dois

(*) † †. J'AJOUTOIS ici & l'*Introduction*, parce qu'en la relisant on pourroit être tenté de croire que je ne l'avois composée qu'après avoir achevé l'Ouvrage. Il est pourtant très-vrai que ce fut par cette Introduction que je débutai, lorsque dans l'Automne de 1754 je commençai à m'occuper de cet Essai. Je n'en ferai peut-être pas cru si j'ajoute encore, qu'il ne se trouve pas une seule rature dans tout le Manuscrit original de ce Livre. Ce n'est pas que je n'en fisse point en le composant, mais ces ratures n'existoient jamais que dans mon Cerveau, qui, comme je le disois, me servoit d'encre & de papier. Il m'arrivoit souvent de retenir plusieurs jours dans ma Tête une suite de pages sans qu'il s'en effaçât un seul mot & sans qu'il fût besoin d'y rien changer. J'ai même

avertir ceux qui pourroient se trouver dans mon cas, de prendre garde d'abuser de la facilité d'écrire dans leur Cerveau. Cetabus auroit infailliblement des suites funestes. Il tendroit à relâcher les fibres intellectuelles; & ces

retenu ainsi des semaines entières des Discours d'une dixaine de pages sans que ma Mémoire en laissât perdre un seul mot. Je la déchargeois ensuite sur le papier quand j'en avois la commodité. Qu'on ne s'étonne point de ce petit phénomène psychologique : il seroit beaucoup plus commun qu'on ne pense, s'il arrivoit plus souvent aux Gens de Lettres de ne pouvoir écrire eux-mêmes leurs pensées. Ils s'accoutumeroient peu-à-peu à les retenir & à les enchaîner les unes aux autres dans leur Cerveau, & la nécessité opéreroit chez plusieurs ce qu'elle avoit opéré chez moi. Ce cas se rapproche de celui de ces Calculateurs qui font de tête des calculs effrayans. Le grand EULER, devenu presqu'aveugle, offre en ce genre les prodiges les plus étonnans. Et qui n'a point ouï parler de ceux du célèbre SAWNDERSON ! On feroit un assez gros Livre des prodiges que la nécessité a enfantés; & je desirois que nous eussions un tel Livre, parce que rien ne seroit plus propre à nous faire juger des heureuses compensations dont certaines adversités peuvent être susceptibles. Si l'Etude des Infectes n'avoit point altéré ma vue, il n'y a pas d'apparence que j'eusse jamais travaillé sur les Facultés de nôtre Ame, bien plus dignes que les Infectes d'occuper un Etre pensant. Je n'aurois point non plus composé quelques autres Ecris, qui m'ont procuré des satisfactions d'autant plus réelles, que leur objet étoit plus utile ou plus relevé.

fibres une fois relâchées à un certain point, ne se rétablissent pas facilement. L'économie de la Mémoire en souffriroit plus ou moins, & cette altération pourroit s'étendre enfin à toutes les opérations de l'Esprit.

COMME chaque idée a ses fibres, [85] chaque raisonnement a sa combinaison de fibres & son mouvement : [525, 526] ce sera donc une précaution très-sage de ne pas méditer long-tems sur le même sujet. L'expérience prouve que le changement d'objet soulage l'Attention. C'est qu'il laisse reposer les fibres appropriées aux différentes parties de l'objet. [136.]

818. TOUT le monde a pu remarquer les variétés de la Mémoire. Les uns ont celle des dates; les autres celle des faits; d'autres celle des noms; &c. Il est des Cerveaux qui ne laissent rien perdre. D'autres peuvent être comparés au tonneau des Danaïdes. En général, nous retenons plus facilement les idées qui ont le plus de rapport aux matières qui nous ont souvent occupés : le mathématicien retient facilement des proportions; le Physicien, des phénomènes; l'Historien, des époques, &c.

819. Ce sont-là autant de faits qui vont à

l'appui de mes principes. Les variétés que nous observons dans la Mémoire en supposent d'analogues dans les fibres qui font le siege de la Mémoire. S'il n'est pas deux grains de fable qui se ressemblent, il n'est pas à plus forte raison deux Cerveaux qui se ressemblent. [386.] La Mémoire a plus de ténacité dans les fibres qui ont plus de disposition à retenir les déterminations que les Objets leur ont imprimées ; & cette disposition résulte essentiellement des qualités & de l'arrangement des élémens. [96 & suiv. 110, 533.]

SI nous retenons plus facilement les idées qui sont analogues à celles qui nous ont souvent occupés, c'est que ces dernières tiennent à des fibres qui ont acquis par l'habitude une grande tendance au mouvement & que cette tendance les rend très-propres à ébranler les fibres qu'on vient à leur associer, &c. Or, ébranler de nouveau une fibre, c'est fortifier en elle la disposition au mouvement, & par là l'aptitude à rappeler l'idée, &c. Je n'analyse pas ceci, parce que je crois en avoir dit assez dans le paragraphe 650, auquel je renvoie.

820. J'AI indiqué dans le paragraphe 651
comment

comment nos idées s'associent ou comment s'opere la reproduction des idées associées. A parler exactement, il n'est point d'idée solitaire dans notre Cerveau. Tous les faisceaux sont liés les uns aux autres par des chaînons. [794, 806.] Un faisceau ne peut être ébranlé que le mouvement ne se propage dans d'autres faisceaux. Cette propagation suit la loi des déterminations que les élémens des chaînons ont reçu de l'habitude ou de la réitération des actes. Le mouvement tend donc à se propager vers les faisceaux qui lui offrent le moins de résistance ; or, la résistance diminue en raison de la mobilité acquise.

821. LES idées associées reçoivent des circonstances une grande force. Si un air de musique a été lié dans le Cerveau à des idées très-agréables & qu'on vienne à entendre de nouveau cet air ou seulement à se le rappeler, les idées auxquelles l'habitude l'a associé se reproduiront à l'instant. Elles affecteront l'Âme avec d'autant plus de vivacité, que les circonstances où elle se trouvera alors lui rendront la possession de leurs Objets plus desirable. Et si elle est dans une sorte d'impuissance de se procurer cette possession, elle tombera dans une mélancolie qui deviendra toujours plus

profonde, si la cause qui l'a fait naître continue à agir sur le Cerveau.

CET état singulier de l'Ame, qu'on nomme *maladie du Pays*, dépend principalement de la force avec laquelle certaines fibres du Cerveau reproduisent les idées qui leur sont attachées. Tous les moyens qui tendroient à affoiblir l'action de ces fibres tendroient à guérir l'Ame. (410, 17, 516.)

JE me borne à ces exemples; je ne finirois point si je voulois indiquer tout ce qui résulte de l'association des idées. Un bon Traité de Morale devrait avoir pour objet de développer l'influence des idées associées en matière de mœurs & de conduite. C'est ici qu'il faut chercher le secret de perfectionner l'Education. Je pourrois bien m'occuper un jour d'un sujet si important & qui a tant de liaison avec les principes de cette Analyse.

[822. LES idées s'affocient à leurs signes comme elles s'affocient les unes aux autres. La même mécanique qui lie une idée associée à l'idée principale; lie le signe à l'idée qu'il représente.

CETTE double association des idées entr'elles & avec leurs signes constitue le fond des connoissances de chaque Individu. L'Art d'enseigner consiste donc en général à multiplier ces associations, à les fortifier & à les assujettir à un ordre qui en assure les effets; [387] & comme toutes nos idées tiennent à des fibres qui leur sont appropriées, [85] cet ordre tend en dernier ressort à établir entre toutes les fibres intellectuelles une telle correspondance, un tel accord, que le mouvement se propage des unes aux autres de maniere à représenter à l'Esprit les divers rapports qui lient entr'elles les idées d'un ou de plusieurs sujets. [520, 521, 2, 3, 4, 5, 6.]

MAIS, un sujet très-composé tient à un très-grand nombre de fibres : celui qui enseigner manquera donc son but s'il entreprendoit d'ébranler presque à la fois toutes ces fibres. Il ne naîtroit de cet ébranlement que de la confusion ; parce que le mouvement ne recevrait ainsi aucune détermination fixe & constante. Il passeroit d'une fibre à une autre sans observer la loi des rapports qui lient les idées. Ce que j'ai exposé fort au long dans le Chapitre XXII & dans celui-ci sur la mécanique de la Mémoire, rend cela fort sensible.

Si l'on n'ébranle au contraire qu'un petit nombre de fibres à la fois, & que l'on commence par celles auxquelles est attaché le fondement des rapports les plus simples, ces fibres deviendront ainsi le principe ou le centre d'un mouvement qui en s'étendant par degrés à un plus grand nombre de fibres, se composera de plus en plus sans cesser d'être ordonné ou harmonique. Les chaînons qui lient toutes les fibres, revêtiront peu à peu les déterminations propres à leur conserver les impressions reçues (806.) (*)

(*) †† Tout ce que j'ai exposé sur les chaînons dans ce Chapitre & dans le Chapitre XXII, montre assez qu'ils sont au nombre des pièces les plus importantes de cet instrument admirable par lequel notre Ame exerce l'empire le plus absolu sur toutes ses idées. C'est principalement de la perfection du jeu de ces chaînons que dépend la perfection de cette belle Faculté qui a reçu le nom de *Mémoire*. C'est à l'aide de ces chaînons qu'à l'occasion d'une seule idée ou d'un seul mot, un LEIBNITZ, un WOLF, un HALLER se rappelloient à l'instant une multitude de choses, qui leur en rappelloient elles-mêmes une foule d'autres, en sorte qu'à l'occasion de cette idée ou de ce mot ils auroient pu tirer de leur Tête, & uniquement de leur Tête, une Encyclopédie en forme. Il faut donc concevoir que le Cerveau de ces Hommes rares étoit une sorte d'Arbre généalogique où les idées de tout genre naissoient les unes des autres par des filiations naturelles prodigieusement nombreuses. Un seul rameau de cet Arbre venoit-il à être ébran-

823. LES faits qui prouvent que les Ani-

lé? une multitude d'autres rameaux l'étoient à l'instant, & le mouvement continuant à se propager passoit bientôt aux maitresses branches, &c.

Quand la Mémoire s'est fort affoiblie, ou ce qui revient au même, quand les chainons ont beaucoup perdu de leur jeu, les idées deviennent, pour ainsi dire, infécondes : elles ne rappellent presque plus leurs analogues & par ces analogues d'autres idées. Le rappel d'une idée par son analogue devient plus lent, plus difficile ou plus incertain ; & ce Savant aimable dont la conversation étoit toujours si agréable & si instructive ne brille plus que par intervalles & s'éclipse par fois entièrement.

Tout ceci me paroît assez clair & découler bien directement des principes que j'ai tâché d'établir dans le cours de cet Essai. Si les faisceaux auxquels tiennent nos idées de tout genre ne communiquoient point les uns avec les autres, toutes ces idées demeureroient isolées dans notre Cerveau : aucune ne seroit rappelée à notre Ame qu'autant que quelque cause particulière, absolument étrangère aux faisceaux, viendroit à agir sur tel ou tel faisceau individuel ; mais on sent bien, que dans la supposition dont je parle, l'ébranlement de ce faisceau seroit stérile & ne produiroit point le rappel d'une autre idée. L'Ame ne pourroit point non plus opérer par elle-même ce rappel : je crois l'avoir prouvé §. 436, 437 & suivans.

Mais nous avons vu que la société, le genre de vie, l'éducation, la lecture, la méditation, &c. établissent entre les faisceaux un commerce d'action en vertu duquel ils tendent à s'ébranler les uns les autres dans un ordre relatif à certaines suites de sentimens, de connoissances & d'actes qui constituent

maux forment des affociations d'idées, qu'ils

l'état moral de la Personne : si donc ce commerce vient à être interrompu çà & là par quelque accident physique ; s'il arrive toujours que le mouvement reproductif de la chaîne des idées saute d'un faisceau à un autre sans pouvoir communiquer l'impulsion aux faisceaux intermédiaires qui forment la chaîne ; il en résultera un désordre qui pourra donner naissance à une de ces maladies de l'Esprit qui portent le nom général de *folie*. La maladie se diversifiera dans le rapport à l'espece, au nombre & à la diversité des chaînons affectés & au degré, au genre & à la durée de l'affection. L'ordre des idées en fera donc plus ou moins troublé : la Réflexion en fera altérée, & l'Ame déraisonnera plus ou moins. La maladie se diversifiera encore, si par quelque cause interne certains faisceaux sont trop souvent & trop fortement ébranlés : l'Ame sera presque toujours occupée des mêmes idées, & il ne fera pas en son pouvoir de les écarter. Elle les rend même plus vives & plus ténaces par sa réaction, &c.

Je me borne à indiquer quelques-unes des causes les plus immédiates de la folie : c'est aux Medecins & aux Physiologistes qu'il appartient d'approfondir un sujet que je ne fais qu'effleurer. Les maladies de l'Esprit ne sauroient être trop étudiées par le Médecin philosophe : il en est de ces maladies comme des songes, qui sont eux-mêmes une sorte de folie passagere. (§. 672, 673 & suiv.) Les unes & les autres peuvent répandre du jour sur la mécanique des opérations de notre Ame. Les écarts de la Nature sont quelquefois plus instructifs que ses marches les plus régulières.

J'ajouterai encore quelque chose à ce que j'ai dit des désordres qui peuvent survenir dans le jeu des faisceaux & des

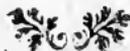
ont un langage naturel, & que l'Education

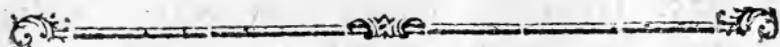
chaînon. J'ai montré en divers endroits de cet Essai & en particulier dans le Chap. XIX, que le cerveau se modele sur les impressions qu'il reçoit par les Sens. Il est de sa nature indifférent à quelque impression que ce soit : son organisation lui permet de se prêter également à différentes suites de mouvemens ou à des suites différemment ordonnées. Il peut être comparé à cet égard à un Instrument de Musique, & j'ai moi-même employé cette comparaison, parag. 23, § 23. Mais, il y a cette différence bien essentielle entre le Cerveau & l'Instrument, que le premier retient pendant un tems plus ou moins long les déterminations qu'il a reçues ; ce qui lui donne une tendance à exécuter certaines suites de mouvemens préféralement à toute autre suite. Il faut donc considérer sur-tout les déterminations *acquises* quand il s'agit du Cerveau. Si donc quelque cause accidentelle trouble l'ordre des déterminations ou des mouvemens ; il en naîtra nécessairement un désordre dans la suite des idées, & j'ai fait voir, Chap. XVIII & XIX, que l'Ame ne peut par elle-même remédier au désordre. En vertu des Loix de l'Union ses Facultés sont subordonnées au jeu des organes par lesquels elle les déploie & les perfectionne. Il est donc bien dans la nature de la chose que l'exercice de ces Facultés se ressent plus ou moins des désordres qui surviennent aux organes qui le déterminent. Quand certains faisceaux qui sont le siegé physique de certaines idées sont continuellement ébranlés, il ne dépend point de l'Ame de n'être point affectée des idées qu'ils reproduisent, & si ces idées sont fâcheuses, elle tombera peu-à-peu dans une mélancholie plus ou moins profonde. Il n'est pas plus au pouvoir de l'Ame de remédier par elle-même au désordre de

multiplie, varie, perfectionne en eux ces fortes d'associations; (*) ces faits, dis-je, indiquent que la mécanique du Cerveau des Animaux se rapproche beaucoup de celle de notre Cerveau; mais, elle en diffère en ce qu'elle ne renferme pas toutes les conditions nécessaires à la *généralisation* des idées. Consultez les paragraphes 268, 269, 270, 271.

ses raisonnemens, [quand les faisceaux qui sont le siège des idées propres à rectifier ces raisonnemens, sont eux-mêmes en désordre. Il faut alors que le Médecin travaille à rétablir l'ordre physique pour parvenir à rétablir l'ordre moral. Ces réflexions psychologiques n'humilient point notre Etre aux yeux du philosophe; car comme il fait très-bien que l'Homme est essentiellement un Etre mixte, il n'est point du tout surpris de la grande influence de la Substance matérielle sur la Substance immatérielle, puisqu'il voit clairement que c'est de cette influence même que dépend originairement le perfectionnement de toutes les Facultés de l'Homme.

(*) †† J'AI traité en particulier du langage des Animaux & de l'association de leurs idées dans la Partie XII de la *Contemplation de la Nature* & dans le petit Ecrit sur l'*association des idées*, qui se trouve au-devant de la *Palingénésie*. Je dois y renvoyer le Lecteur comme à un supplément qui renferme le développement de mes principes.





C H A P I T R E XXVI.

La Statue devient un Etre pensant.

De l'effet des signes sur le Cerveau.

Conséquence pratique.

Conclusion.

824. **N**ous avons accoutumé notre Statue à lier quelques sensations aux signes qui les représentent. Nous avons entrevu la mécanique qui peut opérer cette liaison. Nous en avons considéré les effets : [789 & suiv.] feignons à présent que la Statue peut exprimer par des *sons articulés* tout ce qu'elle connoît au moyen du seul Odorat. Toutes les sensations, tous les jugemens, toutes les abstractions; en un mot, toutes les opérations de la Sensibilité & de son Entendement seront donc représentées par des signes artificiels. Je n'étendrai cette fiction qu'autant qu'il sera nécessaire pour faire comprendre comment l'Homme passe de l'état d'être purement *sentant* à l'état d'*Etre pensant*.

825. DÉJÀ la Statue nomme toutes les odeurs. Ses sensations ne sont donc plus simplement enchaînées les unes aux autres par les faisceaux qui leur sont appropriés ; elles le sont encore par les signes qui les représentent, & ces signes tiennent à des faisceaux d'un autre genre. [85 , 790 & suiv.] Ces faisceaux sont liés entr'eux & à ceux de l'Odorat. Ces derniers le sont pareillement les uns aux autres. [792 , 3 , 4 , 5 , 6.] Les chaînons qui unissent tous ces faisceaux recevant de leurs mouvemens des déterminations durables, établissent entr'eux une réciprocité d'action d'où naît le rappel des idées attachées à leur ébranlement. (806.) Ainsi , le son d'un mot ne rappelle pas seulement à l'Esprit la sensation dont il est le signe ; il lui rappelle encore une multitude d'autres sensations & d'autres signes. L'ébranlement du faisceau approprié au son du mot *rose* se communiquant donc de proche en proche & très-rapidement à un grand nombre d'autres faisceaux , l'Ame de notre Automate éprouve successivement des modifications très-multipliées & très-variées. Le degré d'Activité qu'elle peut déployer sur chaque faisceau peut modifier l'ordre & l'intensité des mouvemens. (136 , 672 , 673.)

826. LA Statue éprouve des sensations qui lui plaisent ou qu'elle aime mieux éprouver que ne pas éprouver & des sensations qui lui déplaisent ou qu'elle aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver. Comme nous supposons qu'elle peut représenter par des sons articulés tout ce qu'elle sent, elle nommera *plaisirs* toutes les sensations de la première classe, & *déplaisirs* toutes celles de la seconde. Ces deux mots deviendront ainsi les signes d'idées *universelles* ou *génériques*, qui auront sous elles une multitude d'*especes*.

827. LORS donc que la Statue prononcera le mot *plaisir* ou qu'elle se rappellera simplement le son de ce mot, il réveillera en elle quelque une des sensations dont il est le signe. Souvent il en réveillera plusieurs; & ces sortes de reproductions varieront beaucoup; je veux dire, que les mêmes sensations ne seront pas toujours reproduites. La reproduction de telle ou de telle sensation dépendra en général de la situation actuelle du Cerveau ou des circonstances particulières qui accompagneront la prononciation ou le rappel du mot *plaisir*.

828. VOICI donc comment je conçois la

chose , & l'explication de ce cas suffira , je pense , pour faciliter celle de tous les cas analogues.

LE son du mot *plaisir* tient dans le Cerveau de l'Automate à un faisceau de fibres qui lui est approprié. Ce faisceau a contracté une liaison d'action avec différens faisceaux auxquels sont attachées différentes especes de sensations agréables. (804.) Si donc ce faisceau vient à être ébranlé; il communiquera son ébranlement à un ou plusieurs des faisceaux avec lesquels il a été associé, & une ou plusieurs sensations agréables seront aussi-tôt reproduites.

MAIS si le faisceau approprié au mot *plaisir* a contracté une liaison plus étroite avec telle ou telle sensation qu'avec toute autre, il en résultera qu'une certaine sensation se reproduira plus fréquemment que toute autre. En supposant donc que la sensation de l'odeur de l'œillet est une de celles qui plaisent le plus à la Statue, cette sensation fera du nombre de celles qui auront contracté une liaison plus intime avec le son du mot *plaisir*.

829. QUAND donc la Statue aura présent à l'Esprit ce mot *plaisir*, elle se rappellera le plus souvent l'odeur de l'œillet. Ce souvenir don-

nera lui-même lieu au rappel de plusieurs autres sensations agréables dans le rapport aux liaisons que le faisceau approprié à l'odeur de l'œillet aura contractées avec tels ou tels faisceaux, &c.

LA Statue pourra ne donner que peu ou point d'attention à ces sensations rappellées. Il suffira que le mot excite un léger ébranlement dans quelques faisceaux ou même dans un seul, pour qu'il ne soit pas absolument vuide d'idée.

C'EST ce qui nous arrive ordinairement quand nous prononçons les mots représentatifs des notions. Ici je ne puis me dispenser de renvoyer au paragraphe 264, que l'on voudra bien relire avec attention. Si l'on suppose que le triangle équilatéral est celui que nous nous représentons le plus souvent, lorsque nous prononçons le mot *triangle*, cette espèce de triangle sera pour nous dans le cas que je suppose, ce qu'est pour notre Statue l'odeur de l'œillet dans le cas que j'examine.

830. L'ODEUR de l'œillet est donc pour la Statue un signe *naturel* du *plaisir*, comme l'image du triangle équilatéral est pour nous un signe *naturel* de l'idée de *triangle*.

MAIS il est aisé de voir que le signe naturel renferme un grand inconvénient; celui d'être trop *déterminé*. Je l'ai montré dans le paragraphe 228. Il n'imite donc les fonctions du signe *artificiel* qu'autant qu'il rappelle à l'Esprit les idées de différens individus. Et dans ce cas là même, précisément parce qu'il est trop déterminé, le signe naturel ne peut guere représenter à l'Esprit que les idées qui ont des rapports prochains avec lui ou qui lui ont été associées par l'habitude.

831. IL n'en est pas de même du signe *artificiel*; le mot *plaisir* peut se lier indifféremment à toutes sortes de sensations agréables; parce que le son de ce mot ne renferme rien en lui-même qui le détermine à se lier plus étroitement à une certaine sensation qu'à toute autre.

832. IL suit de là, que plus le signe est *indéterminé*, plus il est *signe*; car il a plus de capacité représentatrice; il est propre à exprimer un plus grand nombre de choses & de choses plus différentes entr'elles. Tels sont surtout les signes algébriques.

S'IL arrive souvent que le signe destiné à re-

présenter une idée *générale* rappelle assez certainement à l'Esprit la même idée ou les mêmes idées *particulières*, c'est par une circonstance absolument étrangère au signe en tant que *signe*; c'est parce que l'habitude l'a enchaîné fortement à telle ou telle idée particulière.

833. LA Statue a éprouvé quelquefois de ces momens délicieux où sa sensibilité se déployant dans toute sa force, concentroit dans une sensation unique toutes les Puissances de l'Ame. Si elle veut distinguer par un signe cet état de celui où jouissant de sensations agréables, elle peut néanmoins donner son attention à d'autres sensations, elle nommera le premier *volupté* & elle laissera au second le nom de *plaisir*.

834. SES plaisirs ont été souvent interrompus, & elle a senti ces interruptions : sa Mémoire en a conservé le souvenir. Il est enfin arrivé un tems où ses plaisirs ont été continus, où son existence n'a point cessé de lui être agréable; & elle a nommé cet état *félicité*.

835. ELLE a de même désigné par des termes les *qualités* des odeurs. Elle a nommé les unes *douces*; les autres *pénétrantes*; les autres *aro-*

matiques, &c. car elle a pu comparer une odeur à une autre odeur & représenter par un signe le résultat de sa comparaison.

836. COMME il est possible qu'elle découvre beaucoup plus de choses que nous dans la même sensation, & qu'il est même probable que telle sensation qui nous paroît très-simple est pour elle composée; [680] le signe par lequel elle se représentera cette sensation sera le signe d'une idée *concrete*, qui réveillera dans son Esprit plusieurs idées *particulières*. [205, 206.] Ces idées seront comme des parties d'un même tout. Les signes dont la Statue se servira pour représenter ces idées *partielles*, exprimeront les abstractions que la sensation *concrete* lui donnera lieu de former. Voyez le paragr. 680.

837. PENDANT qu'un Corps odoriférant agit sur l'Odorat de notre Statue, elle peut se rappeler différentes suites d'odeurs. La succession plus ou moins rapide de ces sensations rappelées mesurera, en quelque sorte, la durée de la sensation excitée par l'objet. [556, 557 & suiv.]

SI la Statue exprime par le mot *durée* le sentiment qui naît en elle de cette succession &
de

de son rapport de concomitance avec la sensation que l'objet excite; ce mot deviendra le signe d'une idée *générale*, qui représentera toutes les successions ou durées possibles à elle connues.

838. LA Statue distinguera autant de parties dans cette succession ou dans cette durée qu'elle y distinguera d'odeurs. Je nomme ici odeur le souvenir d'une odeur. Elle nommera ces parties des *instans*; & ces instans feront pour elle incommesurables; car ils ne pourroient être mesurés que par une autre succession d'idées. [575.]

839. Tous ces instans sont distincts, parce que chaque odeur a son caractère propre; & les *signes* par lesquels la Statue se représente les odeurs ne sont pas moins distincts les uns des autres. Mais, quoique la Statue ait la conscience de chaque instant, cette conscience ne suffit point pour lui faire juger de la durée entière de la sensation que l'objet excite. Car si cette durée est mesurée par la succession de douze odeurs, il est très-évident qu'elle sera indéfinie pour l'Automate. La raison en est dans la nature même de la succession. Des sensations qui se succèdent ne peuvent être toutes présentes à la fois. Je ne fais si la Statue saisit

distinctement trois instans à la fois : & quand on le supposeroit comme je l'ai supposé dans le paragraphe 561, cela ne donneroit jamais à la Statue que l'idée d'une durée de trois instans. Mais, une succession de trois instans ne peut par elle-même donner à l'Ame l'idée distincte d'une durée de douze instans.

LES signes par lesquels la Statue exprime les odeurs ne peuvent pas non plus lui donner l'idée dont je parle. Ces signes ne représentent que des qualités individuelles, sans aucun rapport à la durée. Une suite de douze de ces signes ne peut donc pas plus donner à la Statue l'idée de douze instans que la suite correspondante de douze odeurs.

840. MAIS, si nous supposons que la Statue dépouille ses sensations de tout ce qu'elles ont d'individuel, pour ne les considérer que comme de simples *unités*; [255) si nous supposons encore qu'elle se représente la première sensation de la suite par le mot *un*, la seconde par le mot *deux*, la troisième par le mot *trois*, &c. nous concevrions qu'elle pourroit acquérir ainsi l'idée de *douze* instans. Car dans la supposition que la Statue ne peut se représenter à la fois que trois sensations ou trois instans,

(839) à l'aide des signes qui exprimeroient les rapports numériques ou de succession, elle connoitroit, par exemple, combien d'instans se seroient déjà écoulés lorsqu'elle diroit *six*.

ELLE jugeroit donc qu'une sensation l'auroit affectée plus long-tems qu'une autre, si elle avoit compté douze instans pendant la durée de la première, & qu'elle n'en eût compté que six pendant la durée de la seconde. (*)

(*) † † J'AVOIS montré, §. 254, comment le mouvement & un mouvement uniforme est la vraie mesure de la durée. Mais, c'est par le Sens de la Vue que nous jugeons du mouvement. L'Odorat ni l'Ouïe ne sauroient nous en donner l'idée. La Statue, qui n'a encore fait usage que de ces deux Sens, ne sauroit donc mesurer la durée. Ainsi, quand je suppose qu'elle comptoit *douze* unités tandis qu'elle étoit occupée d'une certaine sensation & qu'elle n'en compte que *six* tandis qu'elle est occupée d'une autre sensation, il est bien clair qu'une pareille numération ne peut lui donner qu'une idée très-vague ou très-incertaine de la durée relative des deux sensations; puisqu'elle ne sauroit jamais distribuer les unités dans des intervalles égaux, & que la numération pourra être tantôt plus lente, tantôt plus rapide. Et n'éprouvons-nous pas nous-mêmes que le tems nous paroît plus ou moins long, ou plus ou moins court dans le rapport au degré de peine ou de plaisir que nous font éprouver les sensations qui nous affectent? C'est même pousser bien loin la fiction que de supposer, comme je le faisois dans ce para-

841. ON comprend que ce jugement feroit toujours plus ou moins illufoire; parce que la mefure de la durée feroit variable de fa nature; (575) & que les infans refteroient incommenfurables pour la Statue. [557, 560, 838.]

graphie 840, que la Statue dépouille fes fenfations de tout ce qu'elles ont d'individuel, pour ne les confidérer que comme de fimples unités. Il s'en faut bien qu'un Etre fentant qui n'a guere fait d'ufage que de l'Odorat, foit capable de cette forte d'abstraction. L'Imagination eft la Faculté qui doit jouer ici le principal rôle. Lors donc que je fuppofois que la Statue comptoit jufqu'à douze pendant la durée d'une des fenfations, je choquois ce que j'avois infinué moi-même, paragraphe 561 & 839, qu'elle ne faifit diftinctement que trois fenfations ou trois infans: il faudroit pourtant qu'elle en eût faifi douze plus ou moins diftinctement, pour pouvoir compter jufqu'à douze; car les mots *un*, *deux*, *trois*, *quatre*, *cinq*, *fix*, &c. doivent néceffairement être liés au fouvenir d'autant de fenfations; autrement ils n'auroient ni origine, ni fignification pour la Statue. Quand donc je fuppofe qu'elle dit *quatre*, il faut que j'admette qu'elle fe rappelle trois fenfations. Je dois donc admettre encore qu'elle s'en rappelle davantage, fi je fuppofe qu'elle pouffe plus loin la numération, &c. Mais, comme je l'ai déjà dit, un pareil Automate ne fauroit compter à notre maniere: il ne peut qu'exercer fon Imagination; & il paroîtra peut-être que j'ai reflerré celle de ma Statue dans des limites trop étroites, lorsque j'ai incliné à croire qu'elle ne lui rappelle diftinctement que trois

842. JE suppose toujours qu'elle ne peut saisir à la fois que trois sensations ou trois instans. Comme elle a éprouvé cela une infinité de fois, il pourroit arriver qu'elle en contractât l'habitude d'exprimer les parties de la succession ou de la durée par les retours du nombre *trois*; qu'elle dit *trois-un*, *trois-deux*, *trois-trois*, & qu'elle exprimât *trois-trois* par un signe particulier, qui reviendroit, si l'on veut, à notre mot *fix*.

843. J'AI fait voir dans les paragraphes 562, 563, que la Statue ne peut avoir le sentiment de l'*ordre* constant d'une succession quelconque, qu'elle n'ait en même tems le fondement des notions du *passé*, du *présent* & de l'*avenir*. Si elle se représente par de semblables termes ce qu'elle sent en ce genre, ces termes s'appliquant indifféremment à toutes les

sensations ou trois instans. Quoi qu'il en soit, tout ce que j'exposois, parag. 839, 840, sur la *durée* relativement à la Statue est plus ou moins défectueux, & je dois à mon jeune Philosophe de l'avoir mieux senti. Voyez la Note sur le parag. 379. Mais, on comprend que la fiction à laquelle je recourois dans ce Chap. XXVI n'avoit proprement pour objet que d'indiquer comment à l'aide des signes d'institution ou de la parole, nous transformons nos sensations en pensées; & il me paroît qu'à cet égard ma fiction n'est pas inutile.

ſucceſſions qu'elle connoît, deviendront par conféquent les ſignes d'idées générales. Quand le mot *paſſé* lui reviendra à l'Éſprit, elle penſera à une ſenſation qui en a précédé une autre, &c.

ELLE aura donc auffi par la même voie les idées de *priorité* & de *poſtérieurité*.

844. MAIS, comme elle ſent que tout ce qu'elle éprouve, c'eſt elle-même qui l'éprouve, elle dira *Je ſuis Moi*. Elle dira donc *je ne ſuis pas comme j'ai été : je ſerai comme je ne ſuis pas*, &c.

LE Moi ſe liera de même à tout ce qu'elle ſentira ſe paſſer en elle. *Moi œillet ; Moi jaſmin ; Moi plaifir ; Moi douleur ; Moi ſucceſſion*, &c. &c.

845. PARMi les ſenſations de notre Statue, il en eſt qui exercent plus ou moins ſon Activité : & comme elle ſent tout ce qui réſulte en elle de l'exercice de cette Activité, elle ſent qu'elle n'eſt pas lorsqu'elle *deſire*, comme elle eſt lorsqu'elle *jouit* : elle ſent encore qu'elle deſire avec plus ou moins de vivacité, qu'elle a des beſoins plus ou moins preſſans ; &c. Enfin, elle ſent qu'elle a du dégoût, de l'ennui.

SON Moi s'identifie donc avec ces divers sentimens; & comme elle a revêtu de termes les Modifications de sa Sensibilité, elle revêtira aussi de termes les modifications de son Activité. Elle dira *Moi desir*; *Moi passion*; *Moi contentement*; *Moi ennui*; &c.

846. TOUTE qualité *sensible* est susceptible d'accroissement & de diminution; toute action a ses degrés. L'Ame de la Statue ne saisit que les plus sensibles: (169) & comme nous supposons qu'elle peut se représenter par des signes tout ce dont elle a la conscience, elle exprimera ces degrés par des termes qui reviendront à ceux-ci; *très-fort*, *fort*; *foible*, *très-foible*.

QUAND il s'agira d'une sensation très-agréable & dont elle desirera la plénitude, le mot *foible* réveillera en elle l'idée attachée au mot *déplaisir*, &c.

847. ON voit bien que le Dictionnaire de notre Automate ne peut renfermer aucun terme relatif aux propriétés de la Matière & aux notions de cause & d'effet. Il ne peut exprimer que ce qu'il sent, & il ne sent rien de tout cela. Comment exprimeroit-il des propriétés dont l'Odorat ou l'Ouïe n'ont pu lui donner

la connoissance ? Comment acquerroit-il la notion de cause & d'effet, tandis qu'il ne peut acquérir le sentiment de l'action ? Et comment l'Odorat ou l'Ouïe pourroient-ils lui donner ce sentiment ? [690.] La notion de priorité & de postériorité n'a rien de commun pour lui avec celle de cause & d'effet : il ne commettra donc point dans ses jugemens le sophisme trop commun en Philosophie, *post hoc, ergo propter hoc.*

848. Je ne pense pas que la Statue étende beaucoup ses généralisations. L'exercice de l'Attention suppose des motifs ; [138, 140 141, 207, 8, 9, 225, 227, 8, 9, 282 ;] & il n'est ici de motif que dans le plaisir, ou dans le besoin. Elle ne généralisera donc qu'en raison de l'un ou de l'autre. Tout ce qu'elle fera déterminée à saisir elle l'exprimera. Elle n'ira donc pas jusqu'aux notions les plus générales, à celle de l'*Etre*, par exemple : car quel motif pourroit la déterminer à étendre si loin ses abstractions ? Son attention est toujours plus ou moins circonscrite par le *sensible*, & la notion de l'*Etre* tient bien peu au sensible.

PAR la même raison, elle ne forme pas la notion de *Volonté*. Elle sent très-bien qu'elle

n'est pas quand elle desire, comme elle est quand elle ne desire point. Elle a donc le sentiment du desir : elle peut donc exprimer ce sentiment, & le mot *desir* fera le signe d'un desir quelconque. Mais l'idée de *Volonté* est plus générale encore. Le desir est plus vif, & par conséquent plus *sensible* : il est donc plus capable de fixer l'Attention.

849. JE ne pousserai pas cette fiction plus loin. Je prie même qu'on veuille bien ne la pas presser. On voit assez ce que j'entends par la pensée. Un Etre sentant qui n'a point l'usage des signes compare. (308, 309.) Un Etre sentant qui acquiert l'usage des signes revêt de termes ses comparaisons, & elles deviennent des *pensées*. Il les généralise en raison des circonstances. (286 & suiv. 292.)

850. LE langage met donc en valeur toutes les fibres du Cerveau. Le Cerveau de l'Hottentot n'est pas sans doute moins bien organisé que l'est celui de l'Anglois ; mais quelle différence dans l'emploi des fibres ! Consultez là-dessus le paragraphe 680.

851. JE nomme donc *fibres intellectuelles* celles qui sont appropriées, aux *signes* de quelque es-

pece qu'ils soient. (*) Et comme les signes affectent toujours l'Oeil ou l'Oreille, on peut raisonnablement supposer que les fibres intellectuelles ne sont qu'un prolongement ou une continuation de celles qui servent à la vision & à l'ouïe. C'est ainsi qu'il arrive quelquefois qu'une méditation trop forte fatigue l'Organe de la Vue. J'ai beaucoup parlé de ces fibres dans le Chapitre XIX. Consultez aussi les paragraphes 223, 454, 455.

852. S'IL importe d'insister sur les principes dans quelque Science que ce soit, c'est qu'il importe de donner aux fibres appropriées à ces principes des déterminations durables en vertu desquelles elles puissent toujours être ébranlées par celles qu'on tâche ensuite de leur associer & qui en deviennent comme les rameaux. Voyez les recherches sur la mécanique de la Mémoire dans le Chapitre XXII & le paragraphe 822.

(*) ††. J'ENTENDOIS ici par les *signes de quelque espece qu'ils soient*, les signes artificiels ou ceux qui supposent l'usage de la parole. Et à l'égard des fibres que je nommois *intellectuelles*, je renvoie à la Note sur le paragraphe 524. Ce que j'ajoutois qu'elles pourroient être un *prolongement ou une continuation de celles qui servent à la vision & à l'ouïe* est purement conjecturel.



C O N C L U S I O N.

835. **J**E termine ici cette Analyse. (*) Ce que j'ai exposé sur l'Odorat peut s'appliquer facilement aux autres Sens. J'ai tâché de remonter aussi haut qu'il m'étoit possible dans la mécanique de nos idées. Je n'ai pas la présomption de penser que j'aie atteint le vrai. Je ferai satisfait si j'ai indiqué la route qui conduit au vraisemblable. J'ai toujours été fortement persuadé que cette route étoit l'Analyse. J'ai donc entrepris d'appliquer cette méthode à l'Economie de notre Etre. On pourra en pousser l'application beaucoup plus loin que je n'ai fait. On pourra découvrir bien des imperfections dans le développement de mes principes : mais au moins je me ferai fait des principes à moi-même & j'aurai mis sur la voie d'en découvrir de meilleurs. Mon plan avoit d'abord été d'ouvrir tous les sens à ma Statue & de lui Enseigner les Elémens de quelques Sciences, pour donner à mes Lecteurs une idée de la manière dont je conçois qu'ils doivent être présentés aux Jeunes Gens. Mais cela m'auroit mené

(*) †. J'ACHEVAI cet essai analytique le 11 de Juillet 1759.

trop loin ; & j'en ai peut-être dit assez dans le cours de cet Ouvrage pour faire entendre ma pensée sur ce sujet important.

854. J'AVOIS annoncé des Observations le *Traité des sensations* de M. l'Abbé de CONDILLAC. (15, 156.) Je crois inutile de les inférer ici, parce qu'il m'a paru que nous n'avions presque de commun que l'idée d'animer une Statue. Nous avons à regretter qu'il ait si peu analysé & qu'il ne se soit pas occupé de la mécanique des idées. Si on lit ce qu'il dit de l'Attention, (*) du desir, (**) de la surprise, (†) des passions, (††) de la Mémoire, [†††] &c. on sera surpris qu'un Génie aussi métaphysique se soit contenté d'idées si vagues. S'il eût plus approfondi son sujet il n'eût pas dit, par exemple, que *sentir* & *être attentif* ne sont qu'une seule & même chose. [*]. Il eût mieux déterminé la nature de l'Attention. Je renvoie là-dessus à ce que j'ai établi dans le Chapitre XI & en particulier dans le para-

(*) Pag. 20 & 128.

(**) Pag. 77.

(†) Pag. 34.

(††) Pag. 79.

(†††) Pag. 38 & 67.

(*) Pag. 128.

graphe 470. Je pourrois faire de semblables remarques touchant ce que l'Auteur expose sur la Réminiscence, sur l'Habitude, sur la Personnalité, sur les *abstractions*, &c. Il eût traité ces sujets intéressans d'une manière plus heureuse, il y eût répandu plus de lumière s'il se fût appliqué à pénétrer dans la mécanique de notre Etre. Mais, toutes ces remarques ne m'empêchent pas de faire beaucoup de cas de son Livre. Il renferme des détails intéressans sur le *moral* & des observations fines qui supposent une grande sagacité. L'Auteur voudra bien pardonner à mon amour pour le vrai, la liberté avec laquelle je me suis exprimé sur son Ouvrage. Il pourroit faire sur le mien des remarques dont je profiterois avec autant de plaisir que de reconnoissance.





CHAPITRE XXVII.

*Observations sur quelques endroits de l'Esprit
des Loix relatifs à cette Analyse.*

855. **J**E ne me suis déterminé qu'avec peine à publier ces Observations. Je craignois que l'on ne me soupçonnât de vouloir m'ériger en Critique de l'*Esprit des Loix*, & de prétendre le disputer en Métaphysique à son illustre Auteur. Mais, s'il n'appartient pas à un petit Astronome de juger de tout le système Planétaire, il peut au moins découvrir des taches dans le Soleil. L'opposition que j'ai remarquée entre quelques idées de l'Auteur & celles de cette Analyse, m'a paru exiger que j'exposasse ici les raisons qui m'empêchent d'adhérer à ses sentimens sur divers points de Métaphysique. C'est donc uniquement dans cette vue que je hasarde ces Observations. Elles me donneront lieu d'entendre & d'éclaircir quelques endroits de mon Livre. Je les soumets avec respect au jugement du Public éclairé. Il ne mesurera pas mon foible Génie à celui de l'Auteur que j'ai osé

combattre; je ne l'égalerais jamais, je l'admire-
rais toujours.

856. “ LES Loix, dit-il, (*) dans la signi-
fication la plus étendue, font les rapports
nécessaires qui dérivent de la nature des cho-
ses. „

DANS un Livre qui n'est d'un bout à l'au-
tre qu'une Théorie de rapports & une très-
belle Théorie, ne falloit-il pas définir les rap-
ports? J'ai essayé de le faire dans le para-
graphe 40. Ne falloit-il pas aussi définir la na-
ture des choses? J'ai bégayé quelques mots sur
ce sujet abstrait dans le paragraphe 119.

CETTE remarque n'est qu'incidente : celle qui
fuit porte sur la définition même des Loix.

LES Loix font-elles des rapports? Les rap-
ports dérivent de ces déterminations, de ces
qualités en vertu desquelles les Etres font ce
qu'ils font ou nous paroissent être. (235, 238,
239.) C'est par ces déterminations que les
Etres agissent les uns sur les autres & concou-

(*) *Esprit des Loix*, Tom. I de l'Edit de Genève in-48.
Pag. 1.

rent ainsi à produire certains effets. (40, 123.) Nous nommons ces effets les *Loix de la Nature*, & nous disons que ces Loix sont invariables, parce qu'elles ont leur fondement dans l'essence des Etres, (241,) & que cette essence est immuable. (119.) La structure de l'Aimant & celle du Fer dépendent de la nature & de l'arrangement de leurs élémens. Cette structure établit entre l'Aimant & le Fer un rapport en vertu duquel l'Aimant attire le Fer. Ce n'est pas ce rapport qui est une *Loi*, c'est l'*effet* qui en résulte, l'*attraction*. L'Auteur eût donc été plus exact s'il eût défini les *Loix*, les *résultats* ou les *conséquences* des *rappports* qui sont entre les *Etres*. (40.)

IL n'eût pas dit (*) “ que les Loix sont
 „ les rapports qui se trouvent entre la raison
 „ primitive & les différens Etres, & les rap-
 „ ports de ces divers Etres entr'eux. „

MAIS, il eût dit, que les rapports des différens Etres sont des *conséquences* de la *nature* de la RAISON PRIMITIVE. (119.)

857. “ IL s'en faut bien, dit (**) ensuite

(*) Pag. 2.

(**) Pag. 3.

„ l'illustre Auteur, que le Monde intelligent soit
 „ aussi bien gouverné que le Monde physique.
 „ Car quoique celui-là ait aussi des Loix qui
 „ par leur nature sont invariables, il ne les
 „ suit pas constamment comme le Monde phy-
 „ sique suit les siennes. La raison en est que
 „ les Etres particuliers intelligens sont bornés
 „ par leur nature & par conséquent sujets à
 „ l'erreur; & d'un autre côté, il est de leur
 „ nature qu'ils agissent par eux-mêmes. Ils ne
 „ suivent donc pas constamment leurs Loix pri-
 „ mitives, & celles mêmes qu'ils se donnent
 „ ils ne les suivent pas toujours. „

IL faut que je me resserre : je ne fais pas
 une *Critique*; je jette sur le papier quelques
 observations.

Le Monde intelligent a donc, selon notre
 Auteur, des Loix qui par leur nature sont in-
 variables; des Loix invariables produisent in-
 variablement leur effet. L'Aimant attire invari-
 ablement le Fer; le bonheur attire invari-
 ablement tout Etre intelligent.

CHAQUE Etre intelligent a des Loix invaria-
 bles de leur nature : ces Loix sont celles de sa
 nature particulière : sa nature est ses idées, ses

penchans, ses affections, en un mot, tout ce qui constitue son caractère individuel : son caractère fait son essence *morale* ou *intellectuelle* ; car ce n'est pas la simple capacité de connoître qui forme cette essence. Un Être n'est pas *intelligent* simplement parce qu'il a la capacité de l'être : il est *intelligent* parce qu'il a des *notions* ; (230) & il ne peut agir qu'en conséquence de ce qu'il connoît. (150.)

L'ASSEMBLAGE des Loix qui meuvent les *Êtres particuliers intelligens* forme donc le Système général des Loix qui gouvernent le Monde intelligent.

LE Monde intelligent est donc gouverné par des Loix invariables ; car il n'est point d'Être intelligent qui n'agisse d'une manière conforme à son Essence intellectuelle ou aux idées qu'il se fait des choses. [295.]

LE Monde *intelligent* est donc aussi bien gouverné que le Monde *physique*, puisque les *Êtres particuliers intelligens* sont aussi fideles à suivre les Loix de leur nature *individuelle*, que les *Corps* le sont à suivre les Loix de la leur.

POURQUOI donc la conclusion de l'Auteur

est-elle si différente de la mienne? c'est qui avoit dans l'Esprit la notion du Droit naturel *abstrait*. De la considération des rapports qui lient les Etres *particuliers intelligens* nous déduisons par des abstractions intellectuelles (229) la notion générale de la Loi naturelle. Nous comparons à cette Loi les *actions* des Etres intelligens, & nous disons qu'elles lui sont conformes ou opposées.

MAIS, les abstractions n'existent point dans la Nature : il n'existe dans la Nature que des Etres *particuliers*, qui ont leurs déterminations propres : [229] les déterminations propres des Etres intelligens sont leurs idées; (295) les effets de ces idées sont les actions de ces Etres. (150.)

SI l'on admet que le Monde est l'Ouvrage d'un Etre sage; si l'on admet encore que l'Activité de l'Ame est de sa nature indéterminée, (130, 131) qu'il faut des motifs à la Volonté (147, 148) & que le degré d'Intelligence de chaque Individu est en raison des circonstances où il s'est trouvé placé; (291, 292, 293, 294) l'on admettra que lorsque des Etres intelligens violent la Loi naturelle *abstraite*, cette violation n'empêche pas que le

Monde intelligent soit gouverné aussi régulièrement que le Monde physique. L'on pensera que la CAUSE PREMIERE qui a permis cette diversité entre les Êtres intelligens a eu des raisons dignes de sa SAGESSE de la permettre.

L'AUTEUR dit que la raison pourquoi le Monde intelligent ne suit pas constamment ses Loix, c'est que les Êtres particuliers intelligens sont bornés par leur nature & par conséquent sujets à l'erreur. Il étoit donc dans l'ordre du Monde intelligent que les Êtres qui le composent fussent bornés par leur nature. Ces Êtres ne sont pas les Auteurs de leur nature; ils ne se sont pas bornés eux-mêmes. Il étoit donc dans l'ordre du Monde intelligent que parmi les Êtres qui le composent, il y en eût qui se méprissent sur le bonheur & sur qui le bien apparent fit l'effet du bien réel. Mais toujours l'amour du bonheur est-il la Loi invariable de tous.

L'AUTEUR ajoute qu'il est de la nature des Êtres intelligens qu'ils agissent par eux-mêmes : cela est exact; ils sont doués de Liberté : (148, 149, 150) mais, il faut des motifs à la Volonté; (147) l'Entendement les lui présente, (ib. 159) & il les reçoit lui-même des circon-

tances : (291 , 292 , 293) l'essence intellectuelle de chaque Individu est donc dans le rapport aux circonstances , & chaque Individu fuit la Loi invariable de son essence ou de sa nature.

858. “ ON ne fait , continue notre Auteur ,
 „ [*] si les Bêtes sont gouvernées par les Loix
 „ générales du mouvement ou par une motion
 „ particulière. „

IL est évident que par cette *motion particulière* l'Auteur entend le *sentiment* ; car ce n'est que par le Sentiment que les Bêtes peuvent différer des Etres simplement organisés ou purement matériels , qui sont soumis aux *Loix générales du mouvement*.

IL n'est pas moins évident que ces termes *on ne fait* expriment que nous n'avons que de simples doutes sur l'existence de l'Ame des Bêtes , sur leur *motion* par le *Sentiment*. Il est au moins très-vrai que l'existence de l'Ame des Bêtes n'est que probable : il n'est pas impossible d'expliquer mécaniquement toutes leurs opérations.

[(*) Pag. 4.

LA probabilité de l'existence de l'Ame des Bêtes repose sur l'analogie de leur organisation avec la nôtre & sur ce qu'elles agissent dans certaines circonstances précisément comme nous agirions. Des effets précisément semblables supposent les mêmes causes. (715, 716.)

L'AUTEUR poursuit ainsi : “ Par l'attrait du
 „ plaisir elles conservent leur Être particulier ,
 „ & par le même attrait elles conservent leur
 „ Espece. „

L'AUTEUR admet donc à présent ou paroît admettre , que les Bêtes ont une Ame ; puisqu'il n'y a que des Êtres sentans qui puissent être mûs par l'*attrait du plaisir*.

SUIVONS : “ Elles ont, dit-il, des Loix
 „ naturelles, parce qu'elles sont unies par le
 „ sentiment ; elles n'ont point de Loix posi-
 „ tives, parce qu'elles ne sont point unies par
 „ la connoissance. „

IL n'y a plus maintenant d'équivoque sur l'opinion de notre Auteur : Il attribue clairement le *Sentiment* aux Bêtes, & il leur refuse des notions ou la *connoissance*. Il dit qu'elles ont des *Loix naturelles*, parce qu'en effet c'est une

Loi naturelle ou *primitive* que celle qui porte tout Etre sentant à rechercher le *plaisir*. Elles n'ont point de *Loix positives*, parce que ces *Loix* supposent des notions.

„ Elles ne suivent pourtant pas invariablement leurs *Loix* naturelles, „ ajoute notre Auteur.

Si la *Loi naturelle* des Bêtes est la Loi du *Sentiment*, elle est celle du *plaisir*. L'Auteur abandonne donc son principe quand il avance que les Bêtes *ne suivent pas invariablement leurs Loix naturelles*.

C'EST avancer en termes très-clairs qu'un Etre sentant n'est pas toujours déterminé par la Loi du *plaisir*; & avancer cela, c'est avancer qu'un Etre sentant n'est pas un Etre sentant.

QUAND les Meres chez les Animaux abandonnent leurs Petits, elles ne violent pas leurs *Loix naturelles*. Elles étoient portées à les nourrir par l'*attrait du plaisir*: par l'*attrait du plaisir* elles les abandonnent. Dans tout cela la *Loi naturelle* de l'Animal est *invariable*.

859. “ Les Plantes, dit encore l’Auteur, „ en qui nous ne remarquons ni connoissance „ ni Sentiment, suivent mieux leurs Loix naturelles. „

IL avoit dit que les Bêtes ont des *Loix naturelles parce qu’elles sont mues par le Sentiment*. Il dit ici que les Plantes suivent mieux leurs *Loix naturelles parce qu’elles n’ont ni connoissance ni Sentiment*. Les *Loix naturelles* d’un Etre qui n’a ni connoissance ni Sentiment, sont les *Loix générales du mouvement*.

LORS donc que l’Auteur a remarqué que les Bêtes ont des *Loix naturelles parce qu’elles sont mues par le Sentiment*, il n’a pas pris là le mot de *Loix naturelles* dans le même sens qu’il le prend ici à l’égard des Plantes.

MAIS, s’il n’a pas pris ce mot dans le même sens à l’égard des Bêtes & à l’égard des Plantes, dire que les Plantes suivent mieux leurs *Loix naturelles*, que les Bêtes ne suivent les leurs; c’est dire que les Plantes suivent mieux que les Bêtes les *Loix générales du mouvement*. Ce qui revient à dire que la Bête ne se meut pas précisément comme une Horloge.

✓ C'EST donc inutilement que l'Auteur oppose ainsi les Plantes aux Bêtes. D'ailleurs il n'est point vrai, que les Plantes suivent mieux les Loix générales du *mouvement*, que les Bêtes ne suivent les Loix générales du *Sentiment*.

§60. " LES Bêtes n'ont point les suprêmes
 „ avantages que nous avons; (c'est toujours
 „ l'Auteur qui parle,) elles en ont que nous
 „ n'avons pas. Elles n'ont pas nos espérances,
 „ mais, elles n'ont pas nos craintes; elles
 „ subissent comme nous la mort, mais c'est
 „ sans la connoître; la plupart même se con-
 „ servent mieux que nous, & ne font pas un
 „ aussi mauvais usage de leurs passions. „

JE balance à le dire: je trouve peu de Philosophie dans tout ce paragraphe: il me paroît se réduire à ceci, que la Bête n'est pas Homme.

EN effet, c'est sur-tout parce que la Bête ne réfléchit point, [259, 260, 270, 272,] qu'elle n'est pas Homme; & précisément parce qu'elle n'est pas Homme, elle n'a & ne peut avoir ni les espérances, ni les craintes, ni les passions de l'Homme.

J'AI regret qu'un Génie sublime répète cette pensée commune & si peu philosophique que *les Bêtes ne font pas un aussi mauvais usage que nous des passions* : c'est dire que la cruauté du Tigre n'est pas la cruauté de NÉRON : mais, le Cerveau du Tigre est-il le Cerveau de l'Homme ? les sensations font-elles des notions ?

IL me paroît donc qu'il étoit aussi inutile d'opposer ainsi la Bête à l'Homme qu'il l'étoit d'opposer d'une manière analogue les Plantes aux Bêtes.

MAIS, il falloit, ce me semble, fixer mieux les caractères qui distinguent la Plante de la Bête, la Bête de l'Homme, & déduire de la diversité de ces caractères la diversité des Loix de ces Etres.

861. JE ne fais plus qu'une Observation, c'est sur l'idée que l'Auteur donne de la Liberté.

“ LA Liberté philosophique, dit-il, (*)
 „ consiste dans l'exercice de sa Volonté ou du
 „ moins (s'il faut parler dans tous les sys-
 „ tèmes) dans l'opinion où l'on est que l'on
 „ exerce sa Volonté. „

(*) Pag. 296.

J'EXERCE ma *Volonté* quand j'ai une volonté. Cela n'est une opinion dans aucun système ; parce qu'il n'est aucun système qui mette en question si l'Homme a une *Volonté*. Mais, il est des systèmes qui mettent en question si l'Homme exécute lui-même sa *Volonté* ? J'ai un peu approfondi cette matière dans le Chapitre XIX , & j'ai montré que nous ne saurions décider ce doute sans aller au-delà du fait. (**)

(**) CONSULTEZ sur ceci la Note sur le Parag. 510.

F I N.



T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

CHAPITRE XIX. *Nouvelles Considérations sur les Facultés de l'Ame, & en particulier sur l'Activité. A quels égards l'Ame est active. De la Liberté d'indifférence. De la question, si l'Ame exécute elle-même ses volontés. Des déterminations de la Sensibilité & de la Volonté. De leurs causes & de leurs effets.* Page I

CHAP. XX. *Limites actuelles de l'Activité de l'Ame de la Statue. De la question, si lorsque la Statue a le souvenir d'une des deux sensations, elle reconnoît en même*

tems que cette sensation l'a affectée plus vivement. De ce qui constitue le physique du souvenir de la douleur & du déplaisir. De l'idée qu'a la Statue du nombre, de la durée, de l'existence, &c. Pag. 51

CHAP. XXI. *Réflexions sur l'analyse des deux premières sensations de la Statue. La Statue éprouve une troisième odeur. Qu'une sensation nouvelle rappelle celles qui l'ont précédée. Pourquoi les fibres qui sont ébranlées par un objet nouveau ne peuvent-elles ébranler que celles qui l'ont déjà été par d'autres objets? Comment chaque sensation ayant ses fibres propres, il arrive que les fibres de différentes espèces s'ébranlent réciproquement.* 92

CHAP. XXII. *La Statue éprouve trois nouvelles odeurs. Recherches sur la mécanique de la Mémoire. Conséquences pratiques qui résultent de cette mécanique. Questions qui naissent de la situation actuelle de la Statue.* 115

CHAP. XXIII. *De l'état de la Statue dans la supposition que toutes les fibres de l'Odo-
rat ont été mises en jeu. Du plaisir qu'elle
goûte aux suites harmoniques & de ses
effets. Considérations sur les songes en gé-
néral, & sur ceux de la Statue en par-
ticulier. Des visions. De la question, si
la Statue peut changer ou modifier l'ordre
de ses sensations. Des abstractions sensibles
que la Statue peut former, & en quoi
consiste le physique de ces abstractions.*

Pag. 156

CHAP. XXIV. *Du bonheur & du malheur de
la Statue. Nouvelles considérations sur
le Moi ou la Personnalité. Réflexions sur
l'Âme des Bêtes & sur le Matérialisme.
De la personnalité des Animaux qui su-
bissent des Métamorphoses, & à cette oc-
casion de l'état futur de l'Homme. De la
Personnalité des Animaux qui peuvent se
multiplier de bouture.*

205

CHAP. XXV. *De ce qui arriveroit à une Âme
qui transmigreroit dans le Cerveau de*

la Statue. De l'Activité & de l'étendue du desir. De l'état de la Statue dans la supposition qu'elle peut se procurer les Objets de ses sensations. Principe général des opérations des Bêtes. Réflexions sur ces opérations. Considérations sur l'échelle de la sensibilité & sur la réalité des Objets de nos sensations. De la mécanique qui lie nos idées entr'elles & à leurs signes, & des effets de cette liaison. Du physique de la Composition en matiere d'Ouvrages d'Esprit. Pag. 257

CHAP. XXVI. *La Statue devient un Etre pensant. De l'effet des signes sur le Cerveau. Conséquence pratique. Conclusion.* 297

CHAP. XXVII. *Observations sur quelques endroits de l'Esprit des Loix relatifs à cette Analyse.* 319





**INDICATION
DES NOTES PRINCIPALES**

QUI ONT ÉTÉ AJOUTÉES PAR L'AUTEUR
DANS CETTE NOUVELLE ÉDITION

PARAG. 510. *Recherches sur la question si
l'Ame exerce en effet une action sur son
Corps ou si les mouvemens qu'elle paroît
lui imprimer tiennent à d'autres Causes.*
Pag. 25

PARAG. 517. *Eclaircissement sur ce que l'Ana-
lyste avance dans ce paragraphe touchant
la perfection morale. Caractere du vra;
Philosophe* 30

PARAG. 524. *Comment il faut entendre ce que
l'Auteur dit des fibres sensibles & des
fibres intellectuelles.* 36

PARAG.

PARAG. 575. *Sur les différences primitives qui peuvent se rencontrer entre les Ames, & sur les effets qui peuvent en résulter. Remarques sur le perfectionnement futur dont les Facultés des Etres mixtes sont susceptibles.* Pag. 75

PARAG. 604. *Nouvelles considérations sur les Fibres que l'Auteur nomme vierges, & sur les effets qui résultent de leur action.* 100

PARAG. 647. *Redressement d'une méprise de l'Analyste sur le jeu des fibres dans les opérations de la Mémoire.* 143

PARAG. 670. *Réflexions sur les songes.* 169

PARAG. 676. *Sur un Vieillard qui avoit des visions qu'il ne confondoit pas avec des objets réels.* 179

PARAG. 742. *Différentes hypothèses qu'on peut former sur l'état de l'Ame après la mort, ou sur la vie intermédiaire. Réflexions au sujet de ces hypothèses.* 239

PARAG. 760. *Sur le Livre des Corps organisés.* 252

PARAG. 771. *Eclaircissement sur ce paragraphe.*
Page 258

PARAG. 781. *Remarque philosophique sur l'exis-
tence des Corps.* 268

PARAG. 817. *Sur la maniere assez singuliere
dont l'ouvrage a été composé. Réflexions
à ce sujet.* 285

PARAG. 822. *Sur les chaînons qui lient les fibres
sensibles & leurs différens faisceaux, &
sur le rôle important que jouent ces chaî-
nons dans toutes les opérations de l'Ima-
gination & de la Mémoire. Considérations
psychologiques sur les maladies de l'Esprit.*
292

PARAG. 840. *Eclaircissement sur ce que l'Auteur
expose dans ce paragraphe; touchant la
sorte de numération qu'il suppose que
peut faire la Staue.* 307

F I N.

E R R A T A.

Tome XIII.

PRÉFACE : page VIII, lign. 2, *Métaphisique*, lif. Métaphy-
sique.

XXXIII : l'*Harpréetable* ; lif. l'Harmonie
préetable.

Page

- 29 : lign. 5, *cet effet une*, lif. cet effet est une.
31 : lign. 18, *plusieurs*, lif. de plusieurs.
58 : premiere note, 1741, lif. 1724.
Ibid : seconde note, 1736, lif. 1720, 1737.
103 : lign. 22, *par*, lif. pas.
166 : lign. 9, *es*, lif. les.
186 : lign. 18, *la nation*, lif. la notion.
205 : lign. 17, *à la maniere idée*, lif. à la maniere d'une
idée.
232 : lign. 6, *l'odeur œillet*, lif. l'odeur de l'œillet.
Ibid : lign. 20, *elle*, lif. cette.
244 : lign. 2, *de plaisirs*, lif. des plaisirs.
251 : lign. 5, *divets*, lif. divers.
259 : lign. 19, *font*, lif. font.
283 : lign. 5, *sensations celle* ; lif. sensations ; celle.
310 : lign. 2, *ie &c. &c*, lif. lie &c, &c.

T O M E X I V.

Page

- 23 : lign. 20, *manire* ; lif. maniere.
25 : lign. 12 de la note, *d'autres* ; lif. dans d'autres.
34 : lign. 2, *uge* ; lif. juge.
36 : lign. 1, *pouvois* ; lif. pouvoir.
59 : lign. 9, *penfer cette* ; lif. penfer à cette.
74 : lign. 4, *sention* ; lif. sensation.
93 : lign. 19, *cetre* ; lif. cette.
101 : lign. derniere de la note, *soint*, lif. soient.

- 132 : lign. 13, 14, *vou ons* ; lif. voulons.
 140 : lign. 20, *entre* ; lif. entre.
 142 : lign. dernière, *de la B* ; lif. de la Fibre B.
 160 : lign. 5, *omme* ; lif. comme.
 163 : lign. 12, 13, *avec avec*, effacez un de ces mots.
 171 : lign. 11, *equel* ; lif. lequel.
 Ibid : lign. 19, *comm* ; lif. comme.
 175 : lign. 22, *objetsequi* ; lif. objets qui
 177 : lign. 16, *fol* ; lif. foi.
 178 : lign. 15, *v ux* ; lif. veux.
 Ibid : lign. 23, *'organe* ; lif. organe.
 179 : lign. 11, *point lui* ; lif. pour lui.
 231 : lign. 19, *puissons* ; lif. puissions
 236 : lign. 1, *cett* ; lif. cette.
 237 : lign. 22, *commuient* ; lif. communiquent.
 246 : lign. dernière, *iqueur* ; lif. liqueur.
 Ibid : même ligne ; effacez le.
 250 : lign. dernière, *n'a rapport* ; lif. n'a apporté.
 252 : lign. 15, *comaraisou* ; lif. comparaison.
 253 : lign. 2 de la note ; *ceonsequences*, lif. conséquences.
 Ibid : ligne 8 du texte, *paties* ; lif. parties.
 261 : lign. 17, *sur un besoin*, on a omis la virgule.
 262 : lign. 4, *lajouterai* ; lif. ajouterai.
 297 : lign. pénultième, *d'être* ; lif. d'Être.
 303 : lign. 10, *fenstion* ; lif. sensation.
 414 : le N°. de cette page doit être 314.
 317 : le N°. de cette page doit être 315.
 Ibid : lign. 1, 835 ; lif. 853.
 Ibid : lign. 18 & 19, *Enseigner* ; lif. enseigner.
 316 : lign. 4 & 5, *observations le* ; lif. observations sur le.
 323 : lign. 1, *qui'* ; lif. qu'il.
 Ibid : lign. 11, *dans la Naturel* ; lif. dans la Nature.
 324 : lign. 1, *soit gouverné* ; lif. ne soit gouverné.
 325 : lign. 19, *fur* ; lif. sur.
 330 : lign. 8, *u'il* ; lif. qu'il.

N.B. Le Lecteur est prié d'ajouter à l'Errata du tome IX, cette correction importante.

Page 6, note 2, ligne 19 de la note : *car le raisonnement suppose des notions pour juger de leur rapport ou de leur opposition* ; lisez, car le raisonnement suppose des notions que l'Esprit compare à d'autres notions pour juger de leur rapport ou de leur opposition, &c.

E R R A T A.

Page

- 4 : lign. 14 *répondra*, lisez; répondra.
 7 : lign. dernière, *contempton*, lif. contemplation.
 9 : lign. 17, *on font*; lif. en font.
 19 : lign. 16, *sa structure*; lif. sa structure.
 26 : lign. 12, *dons*; lif. dans.
 44 : lign. 19, *tont*; lif. tout
 46 : lign. 21, *glorieux*; lif. & glorieux.
 53 : lign. 9 & 10, *raison*; lif. raison.
 Ibid : lign. 14, *J'a*; lif. J'ai.
 65 : lign. 1, *sur ses*; lif. sur les.
 88 : lign. 8, *qui*; lif. qui.
 99 : lign. pénultième, *de certains ver d'eau douces*; lif. de certains vers d'eau douce.
 102 : lign. 13, *les vrai*; lif. les vrais.
 109 : lign. pénultième, *un un*, retranchez un des un.
 110 : lign. 9, *de saule*; lif. du saule.
 112 : lign. 5 de la note, *derneers*; lif. derniers.
 125 : lign. 1, *au déterminations*; lif. aux déterminations.
 127 : lign. 11 de la note *me*; lif. une.
 129 : lign. 12, *Siege l'Ame*, lif. Siege de l'Ame.
 131 : lign. 1, *nou*, lif. nous.
 Ibid : lign. 2, *Amé*; lif. Ame.
 135 : lign. 21, *guerre*, lif. guere.
 139 : lign. 11, *coquille*; lif. coquille.
 141 : lign. 1, de la note, *vieillard*, lif. vieillard.
 146 : lig. dre. de la Note *reprouctioa*; lif. reproduction.
 158 : lig. 14. *quun*; lif que.
 160 : lig. 1. *succiosen*; lif. succion se.
 171 : lig. der. de la Note: *échuffant*; lif. échauffant.
 172 : lig. 4. *d'acttion*; lif. d'action.
 177 : lig. pénultième, *Auimalcule*; lif. l'Animalcule.
 180 : lig. 20 *iaisons*; lif. liaisons.
 189 : lig. 10 *Celui-ci*; Celui - ci.
 197 : lig. 1 de la Note; (1); lif. (2).
 200 : lig. dre. *dss* lif. des.
 206 : lig. 15. de la Note: *de Poissons*; lif. des Poissons.

- 223 : lig. 11. *Corps grossier*, tombe; lif. Corps grossier tombe.
 224 : lig. 2. *uu*; lif. un.
 ibid : lig. 6. *éémens*; lif. élémens.
 225 : lig. 10. de la Note; *bouillante*; lif. bouillante.
 ibid : lig. 17. de la Note: *de*; lif. des.
 226 : Il n'y a point de renvoi pour la Note.
 231 lig. 1. *de a*; lif. de la.
 237 : lig. der. *unef oule*; lif. une foule.
 255 : lig. 21 *subi*; lif. subie.
 269 : lig pénultieme; *MAIS*; lif. MAINS.
 281 : lig. 2. de la Note *quelques unes*; lif. quelques uns.
 282 : lig. 23. *se te*; lif. ose te.
 286 : lig. 17, 18. *l'annéantissement*; lif. l'anéantissement.
 305 : lig 7 & 8. *Sigée Personnalité*; lif. Siege de la &c.
 343 : lig. 10. *duremenu*; lif. purement.
 346 : lig. 9. *Passeraux*; lif. Passercaux.
 259 : lig. 11. *dun*; lif. dune.
 461 : lig. 9. *dens*; lif. dans.
 363 : lig. 18. *uu*; lif. un.
 368 : lig. 19. de la Note: *que*; lif. pas que.
 370 : lig. 4. *l'Animai*; lif. l'Animal.
 372 ; lig. 1, 3. *résist le*; lif. résiste le.
 376 : lig. 3. *Le*; lif. La.
 378 : lig. 6. *jui*; lif. lui.
 379 : lig. 16. *nu*; lif. un.
 382 : lig. 4. *ellytique*; lif. ellyptique.
 382 : lig. 5. de la Note: *mont*; lif. m'ont.
 ibid : lig. 9, *ce ces*; lif. de ces.
 390 : lign. 9, *jambesd la*, lif. jambes de la
 395 : lign. 10; *euore*, lif. encore.
 415 : lig. 12, *l'observateur parvieni*, lif. l'observateur parvient.
 421 : lig. pénultieme *Physique*, lif. Physique.
 422 : lig. 1, *un pecu*; lif. un peu.
 ibid : lig. 2, *vettus*, lif. vertus.
 423 : lign. 2, de la note; *enquelque sorte*, lif. en quelque forte.
 424 : lign. pénultieme, *de nouvellier*, lif. de renouveler.
 425 : lign. 20, *foint*, lif. foin.
 426 : lign. 2, *le hêtes*, lif. les bêtes.
 450 : lign. 1, *très-à-peu*, lif. très peu.
 474 : lign. 6, *aujourd'hui*, lif. aujourd'hui.



